LES DIALOGUES

DE

S. GRÉGOIRE LE GRAND

OU

TRAITS INTÉRESSANTS SUR LES VERTUS ET LES MIRACLES

DE PLUSIEURS SAINTS D'ITALIE.

TRADUCTION NOUVELLE

PRÉCÉDÉE D'UNE INTRODUCTION

ET ACCOMPAGNÉE DE NOTES CONSIDÉRABLES

PAR M. L'ABBÉ HENRY

DIRECTEUR GÉNÉRAL AU PETIT SÉMINAIRE DE LANGRES

En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi fera les œuvres que je fais, et en fera de plus grandes. JEAN, 14-12.

TOURS

Ad MAME ET Cie, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

APPROBATION

DE MGR PARISIS, ÉVÊQUE DE LANGRES.

A M. L'ABBÉ HENRY,

DIRECTEUR GENERAL AU PETIT SEMINAIRE DE LANGRES.

Paris, 9 juillet 1851.

MON CHER ABBÉ,

Je ne puis que m'associer à l'appréciation si judicieuse que vous faites des petits ouvrages qui ont été publiés en grand nombre dans le cours de ce siècle pour l'instruction ou l'éducation de l'enfance. Les uns sont secs et froids, parce qu'ils ne tendent qu'à orner l'esprit; les autres sont vides et misérables, parce que ce sont des contes bâtis sur une morale tout humaine.

Comme vous, je blâme ces deux torts et je m'en afflige. Mais je vous avoue que j'en accuse moins encore les auteurs que le siècle lui-même. Des ouvrages plus solides et plus chrétiens n'eussent eu peut-être que bien peu de succès dans le monde humanitaire et sceptique auquel les enfants étaient mêlés.

Maintenant l'esprit public ne s'est-il pas assez amélioré, et les idées catholiques n'ont-elles pas repris assez d'influence pour que le moment soit venu d'entrer dans une voie meilleure? Je crois très-fermement qu'il en est ainsi; et je vous félicite d'avoir eu la pensée et le projet de remplacer tous ces petits livres arides ou futiles par des ouvrages toujours simples mais substantiels, toujours moraux mais chrétiens.

Permettez-moi d'ajouter que je ne connais personne plus capable que vous d'exécuter cet excellent projet, parce que, depuis tant d'années que vous vous êtes livré à l'éducation de l'enfance, je n'ai vu personne comprendre mieux ces délicates fonctions et leurs laborieux devoirs.

Croyez bien, mon cher abbé, que ces paroles sont la simple expression de mon estime pour vous.

† P.-L., Évêque de Langres.

Aussi ne nous reste-t-il plus qu'un vœu à former, celui de voir ces quatre petits volumes être recherchés avec empressement dans notre diocèse, et y produire les fruits de grâces et de bénédictions que leur lecture attentive est appelée à répandre au sein des familles.

Recevez, Monsieur l'abbé, avec l'expression de ma gratitude personnelle, l'assurance de mes sentiments affectueux.

† M.-J., Archevêque de Sens.

Suffrage d'un vénérable Prélat.

L'auteur, ayant fait hommage des *Enfants de la Genèse*, etc., et de la *Vertu couronnée*, etc., à un vénérable prélat dont les lumières égalent la bienveillance, en reçut, le 2 août 1851, les lignes suivantes :

« Je viens de prendre connaissance de vos excellents livres. « Je vous félicite de tout mon cœur de votre excellente pensée « et de la manière dont vous l'avez mise à exécution. »

Plusieurs mois après, l'auteur, ayant rendu compte à ce digne prélat d'un travail qui avait momentanément interrompu son entreprise de prédilection, Sa Grandeur lui adressa, le 4 mai 1852, ces précieuses paroles :

« Je vous verrai avec grand plaisir poursuivre votre pensée « de publications élémentaires, et je ne puis que vous encou- « rager de tous mes vœux. »

Après les nombreuses additions et les améliorations importantes qui transforment presque totalement la *Nouvelle École du jeune âge*, etc., déjà l'objet des imposants suffrages qui précèdent, elle a reçu de Son Eminence Mgr le Cardinal Archevêque de Tours l'approbation suivante :

« Ces deux ouvrages (1) ne paraissent point inférieurs aux précédents. Les admirables récits de la *Bible* y sont mis à la portée du jeune âge, et accompagnés de réflexions capables d'en faire mieux goûter la doctrine. L'auteur a trouvé moyen de mettre sous les yeux de ses lecteurs les conseils les plus propres à former l'esprit et le cœur, avec cet avantage que tout est fondé sur des histoires intéressantes et empreint d'une autorité divine.

« C'est un travail vraiment sérieux et utile. »

(1) *La Nouvelle École du jeune âge*, etc., et l'*Histoire du saint roi David*, etc. — L'approbation est collective.

INTRODUCTION

> En vérité, en vérité je vous le dis, celui qui croit en moi fera les œuvres que je fais, et en fera de plus grandes. JEAN, 14-12.

Les *Dialogues* de saint Grégoire le Grand entrent naturellement dans notre *Bibliothèque catholique ;* sauf l'exécution, au sujet de laquelle il ne nous est point permis d'essayer de parallèle, c'est absolument la même méthode ; et c'est parce que nous sommes heureux de nous trouver ainsi sur les traces et sous les auspices d'un des plus beaux génies du catholicisme, que nous avons hâte d'offrir cet ouvrage au public parmi nos premières publications.

L'auteur de ces *Dialogues* est saint Grégoire le Grand, c'est-à-dire un des plus grands pontifes qui aient illustré le siége de saint Pierre. Issu d'une famille romaine non moins distinguée par l'éminence de la vertu que par la noblesse du sang et l'eclat de la fortune, il eut pour père un séna-

APPROBATION

DE S. ÉM. MGR LE CARDINAL ARCHEVÊQUE DE TOURS.

Le 28 février 1852, Monseigneur le Cardinal Archevêque de Tours daigna, avec la haute bienveillance qui caractérise Son Éminence, transmettre lui-même à l'auteur un rapport par lui approuvé et conçu en ces termes :

« 1° *Les Enfants de la Genèse; 2° Joseph et ses frères; 3° Tobie ou la bonne Éducation récompensée*, etc., par M. l'abbé Henry.

« Ces trois petits ouvrages nous paraissent excellents sous tous les rapports. — Le récit de l'Écriture y est rendu avec fidélité et très-heureusement mis à la portée du jeune âge. — Les amplifications qui développent, éclaircissent ou embellissent le fait, sont naturelles, exactes, conformes à la tradition et aux explications des Pères et des meilleurs interprètes. — Les préceptes de morale chrétienne qui ressortent comme d'eux-mêmes du récit, ou que l'auteur y rattache fréquemment, et toujours d'une manière naturelle et utile, sont bien appropriés aux besoins de l'enfance, devront la toucher et l'instruire, sans cesser de l'intéresser. Le style est généralement ce qu'il doit être, clair, agréable et facile.

« En somme, cette idée d'accommoder à la portée et aux besoins de la jeunesse et de l'enfance les admirables récits de la sainte Écriture, nous paraît heureuse, féconde, digne de tous les éloges.

« L'exécution n'en a pas été moins heureuse.

« Ces trois livres sont de nature à produire un grand bien sur le cœur et sur l'esprit de la jeunesse. Ils pourront remplacer avantageusement une foule d'autres livres ou frivoles ou profanes. »

Les Dialogues de saint Grégoire le Grand ont un charme tout particulier, et qui fait accepter facilement les miracles extraordinaires et multipliés des saints Pères de l'Italie.

APPROBATION

DE Mgr L'ARCHEVÊQUE DE SENS.

A M. L'ABBÉ HENRY,

DIRECTEUR AU PETIT SÉMINAIRE DE LANGRES.

Sens, 10 février 1853.

MONSIEUR L'ABBÉ,

J'ai lu et fait examiner attentivement les quatre petits volumes composés par vous, et dont vous avez bien voulu me faire l'hommage d'un exemplaire ayant pour titre :

Le 1er : *Les Enfants de la Genèse, ou la nécessité de l'Éducation, prouvée par les plus beaux traits de l'époque patriarcale ;*

Le 2e : *La Vertu couronnée, ou Joseph et ses frères ;*

Le 3e : *La Nouvelle École du jeune âge, ou les Enfants de la Bible sous Moïse et sous les Juges ;*

Le 4e enfin : *Tobie, ou la bonne Éducation récompensée.*

De l'examen auquel nous les avons soumis, il résulte que non-seulement on n'y a rien trouvé qui puisse blesser la foi ni les mœurs, mais que tout, au contraire, y est de nature à graver dans les esprits les croyances catholiques, et à exciter dans les cœurs l'amour des devoirs que prescrit notre sainte Religion. A chaque page, disons mieux, à chaque ligne, on y respire un suave parfum des plus pures vertus. Dans ces écrits la piété se présente sous les traits les plus aimables, et le vice, l'impiété, sous les couleurs les plus hideuses, de manière à en inspirer le dégoût et l'horreur. Quant au style, il est pur, noble, grave et plein d'attraits.

Nous estimons donc que ces petits volumes ne peuvent être que très-salutaires, non-seulement aux enfants, qui y trouveront d'admirables exemples de soumission, de respect et d'amour envers leurs parents, d'ardeur pour les devoirs religieux, d'éloignement pour les mauvaises compagnies et les dangers dont le monde est rempli; mais encore pour les hommes de tous les âges, sexes et conditions; car ils y apprendront une confiance inébranlable dans les soins de la Providence, un sincère amour pour tout ce qui est juste, bon et vertueux, une résignation courageuse au milieu des plus cruelles épreuves, le détachement des biens créés et une sainte ardeur pour les richesses permanentes de la vie future.

teur nommé Gordien, et pour mère Silvie, une de ces femmes fortes qui ont laissé une mémoire en honneur dans l'Église. Le monde, qui sembla d'abord sourire à Grégoire, lui ouvrit de bonne heure la carrière des dignités, et lui confia, lorsqu'il comptait trente ans à peine, les importantes et délicates fonctions de la préture de Rome. Mais bientôt, plein de mépris pour les grandeurs de la terre, et maître de ses richesses aussi bien que de sa personne, il fonda six monastères en Sicile, puis un autre à Rome, sous le vocable de Saint-André, dans lequel il se retira, comme dans un port assuré, pour se mettre à l'abri des orages du siècle. Le pape Pélage II, l'en ayant tiré, l'établit un des sept diacres de Rome, et l'envoya, quelque temps après, implorer contre les Lombards le secours de Tibère II, empereur de Constantinople. C'est là que, sur le conseil de saint Léandre (1), alors en cette ville, il commença son *Explication morale du livre de Job*. De retour à Rome, il servit le pape Pélage en qualité de secrétaire. A la mort du pontife, le clergé et le peuple l'élevèrent sur le siége de saint Pierre, malgré une opiniâtre résistance dont il crut devoir rendre compte dans un traité intitulé *le Pastoral*. La peste

(1) Évêque de Séville, en Espagne.

apaisée, un schisme éteint, la Sardaigne évangélisée, l'Angleterre convertie, l'office divin réformé, le chant *grégorien* établi, tels sont les principaux titres de gloire d'un pontificat d'ailleurs rempli de travaux. Outre les ouvrages que nous venons d'indiquer, ce grand pape nous a encore laissé des *Homélies*, des *Dialogues* et *douze livres de Lettres*.

Dans ses Homélies, ou instructions familières, il avait pour principe de citer fréquemment des traits de la sainte Écriture, ou même des miracles arrivés de son temps. L'expérience lui avait appris que sur tous les hommes, mais particulièrement sur le peuple, *les exemples sont plus efficaces que les discours*. C'était là pour lui comme un axiome incontestable, qu'il aime à répéter plus d'une fois dans ses ouvrages. Témoins, sans doute, des fruits que produisait ce genre d'instruction, les ecclésiastiques de sa maison le prièrent d'écrire *les Vertus et les miracles des Pères d'Italie* (1). Grégoire, dont le zèle infatigable ne reculait devant aucun labeur, souscrivit à leurs vœux; et, après avoir recueilli de divers endroits les renseignements les plus authentiques, il s'enfonça dans la soli-

(1) C'est-à-dire, des évêques, des prêtres, des religieux, et d'autres personnages qui, dans ce pays, s'étaient signalés par leur sainteté durant le cours du VI[e] siècle de l'ère chrétienne.

tude (1), pour s'y consacrer exclusivement à la composition de ses *Dialogues*.

Aucun ouvrage ne pouvait mieux répondre aux besoins de l'époque. Au commencement du ve siècle, les barbares, et avec eux l'arianisme que leur avait inoculé l'évêque Ulphilas, avaient envahi l'empire d'Occident. Alaric avait dévasté Rome ; les Suèves, les Visigoths, les Vandales s'étaient disputé l'Espagne avec le midi de la France ; le farouche Genséric avait établi sa domination en Afrique, et légué à son fils Hunéric son atroce haine contre le catholicisme. L'Italie, plus que tout autre pays, fut le théâtre de révolutions nombreuses et sanglantes. Vers la fin du ve siècle, le roi des Ostrogoths avait immolé à son ambition Odoacre dans un festin, et, du même coup, renversé l'empire des Hérules. Mais Théodoric, c'était le nom de ce roi perfidement habile, eut beau déployer toutes les ressources de sa politique, il vint se briser, comme tant d'autres, contre l'Église, qu'il osa persécuter. Après quelques années d'un règne plus heureux sous Athalaric, son petit-fils, une lutte acharnée s'engagea entre les Ostrogoths et les armées de Justinien, et promena pendant vingt ans le fléau de la guerre sur l'Italie,

(1) On pense que cette solitude n'était rien autre chose que son monastère de Saint-André.

versant partout des flots de sang et entassant des monceaux de ruines. Affranchi du joug des barbares, cet infortuné pays allait respirer, lorsque une horrible contagion déchaîna sur lui ses ravages. Pour comble de malheur, Alboin, à la tête de ses Lombards mêlés de Saxons, la plupart païens, entra en Italie, et cette nouvelle invasion, pire que toutes les autres, la replongea dans un abîme de maux. Après le règne rapide d'Alboin et de son successeur, trente-cinq ducs, durant un interrègne de dix ans, exercèrent d'affreux brigandages et des persécutions cruelles.

Sensible aux gémissements et aux larmes de son Église, le Seigneur lui donna des enfants dont les rares vertus consolèrent le cœur affligé de leur mère, tandis que de nombreux et d'étonnants prodiges, fruits éclatants de leur sainteté, *opposaient une digue aux fureurs de l'herésie* (1). Le Ciel ne pouvait tenir un langage mieux approprié à ces peuples barbares. Les miracles des apôtres avaient converti le monde; de nouveaux apôtres, armés de nouveaux miracles, devaient convertir ces hordes égarées par l'arianisme. Saint Grégoire, l'homme providentiel de ces temps difficiles, le comprit. « Saint Grégoire, dit Fleury, n'avait

(1) Saint Grégoire le Grand.

point à combattre des philosophes qui attaquassent la religion par raisonnement. Il ne restait guère d'autres païens que des paysans et des serfs rustiques, ou des soldats barbares, que les faits merveilleux persuadaient mieux que les syllogismes les plus concluants (1). » Aussi, non content de faire ressortir dans ses Homélies ces preuves surnaturelles, saisissantes et sans réplique de la divinité du catholicisme, il se décida sans peine à les présenter dans un corps d'ouvrage simple et populaire, auquel il donna la forme piquante du dialogue et l'intérêt d'un récit toujours attrayant, en prenant soin de rattacher à chaque chapitre, à chaque trait, j'ai presque dit à chaque alinéa, une instruction fondée sur l'Écriture sainte et suggérée par le sujet. Tantôt c'est une vertu mise en relief, tantôt un riche aliment qu'il offre avec complaisance à la piété chrétienne, tantôt enfin la puissance de la grâce et les miraculeuses faveurs du Seigneur sur ceux qui se dévouent à son service. Ici il fait toucher du doigt la divinité d'une religion qui compte parmi ses enfants tant de héros intrépides, de thaumaturges admirables et d'heureux favoris du Ciel; là il stigmatise l'erreur, flétrie par d'horribles cruautés et confondue

(1) Fleury, tom. 8, liv. 35.

par des miracles, déposant manifestement contre elle; presque partout vous respirez un parfum de sainteté, une odeur de vie qui s'exhale du cœur de ce pieux auteur, aussi bien que de celui des vénérables personnages dont il se plaît à nous faire admirer la puissance et les vertus.

Aussi rien n'égale l'enthousiasme avec lequel cet ouvrage fut universellement accueilli. « Les *Dialogues*, nous dit Fleury, furent reçus d'abord avec un merveilleux applaudissement, et ont continué d'être estimés pendant huit ou neuf cents ans. Saint Grégoire les envoya à la reine Théodelinde, et l'on croit qu'elle s'en servit pour la conversion des Lombards (1). » A cette appréciation déjà fort significative, ajoutons un aperçu rapide sur le sort qui fut fait à cette production de l'illustre pontife. Patérius, disciple et abréviateur de saint Grégoire (2), contribua puissamment à la répandre, en citant dans son *Extrait* douze passages de cet ouvrage. De la Lombardie les *Dialogues* passèrent en Espagne, où l'on fit profession d'y attacher le plus grand prix, ainsi qu'aux autres œuvres du grand pontife. Bientôt traduits en grec par le saint pape Zacharie, jaloux de doter sa langue

(1) Fleury, au même endroit.

(2) Ce travail d'abréviation et d'extraits se fit du vivant et avec l'assentiment de saint Grégoire.

naturelle d'un si beau trésor, ce livre fut accueilli par ceux de sa nation avec de tels transports, que, pour exprimer la vive admiration qu'il leur inspirait, ils appelèrent son auteur *Grégoire le Dialogue.* Photius, témoin non suspect de l'estime qu'ils en faisaient, nous en rend compte en ces termes : « Les Vies des Pères d'Italie, composées par saint Grégoire, renferment de bonnes instructions; pendant cent quarante-cinq ans, ceux qui n'entendent point la langue latine furent privés du fruit qu'aurait pu leur procurer une telle lecture; mais, grâce à la traduction de Zacharie, successeur de ce saint, tout le monde aujourd'hui est à même d'en profiter (1). » Vingt ans après Zacharie, le pape Adrien, dans la défense du septième concile général, cite avec éloge divers passages des *Dialogues*. Les Grecs catholiques en invoquèrent l'autorité contre leurs compatriotes réfractaires, sur plusieurs points en litige. Les deux historiens de saint Grégoire, Paul Diacre, d'abord secrétaire d'État à la cour du roi des Lombards, puis religieux du Mont-Cassin en 786, et Jean Diacre, qui entreprit son travail sur l'ordre du pape Jean VIII, rendent hommage au mérite de cet ouvrage. Une foule d'auteurs distingués en

(1) Phot. Biblioth., ch. 252.

ont parlé avec admiration : c'est Alcuin, Hincmar de Reims, Paschase Ratbert, Anastase le Bibliothécaire, Réginon, saint Odon de Cluny, Burchard, Lanfranc, Durand, Sigebert, Yves de Chartres, Pierre le Vénérable, le Maître des Sentences, saint Thomas, saint Bonaventure, saint Antonin, Pétrarque, etc... D'autres, prenant pour modèle un ouvrage dont la vogue était grande, mirent également en dialogues les faits mémorables de leur époque. Ce sont le pape Victor III, un religieux de Cîteaux, nommé Césarius, et le chartreux Pierre Dordang. Les Bollandistes rapportent textuellement les passages des *Dialogues* relatifs aux divers saints dont ils donnent l'histoire ; les martyrologes d'Usuard, d'Adon, de Baronius, invoquent leur autorité; le bréviaire romain y puise des légendes entières, telles que celles de saint Benoît, de sainte Scolastique, de saint Herménégilde, etc. Déjà traduits en grec par le pape Zacharie, les *Dialogues* le furent encore en arabe vers la fin du xe siècle, par un religieux nommé Antoine, désireux d'en procurer la lecture aux chrétiens et aux moines de l'Arabie. Par l'ordre d'Alfred le Grand, Verfroi, évêque de Worchester, publia en anglo-saxon la traduction de cet ouvrage. Plus tard il parut en allemand et en français. La première édition que nous connais-

sions en cette dernière langue date du xve siècle, et fut trouvée dans la bibliothèque de Jean de France, duc de Berri, troisième fils du roi Jean : il avait *acheté ce petit livre écrit en françois* quinze écus d'or ; la seconde est de 1601, et porte le chiffre de T. B. D.; enfin la dernière et la meilleure est celle du savant bénédictin dom Bulteau : son style est diffus et suranné. Toutefois c'est avec bonheur que nous lui payons, à lui et à d'autres écrivains de la même congrégation, notre tribut de reconnaissance : son excellent travail au point de vue de l'érudition, les notes de Mabillon et celles de ses confrères les Bénédictins de Saint-Maur, éditeurs des œuvres de saint Grégoire le Grand, ont été pour nous d'une grande utilité.

Mais est-il rien de plus imposant que cet unanime concert de la tradition catholique, rendant hommage, par ses organes les plus augustes, au mérite de l'ouvrage dont nous offrons aujourd'hui au public une nouvelle traduction? Papes, docteurs, Pères de l'Église, historiens, conciles, liturgie, critiques célèbres, etc., tout dépose en faveur des *Dialogues* de saint Grégoire. Et ils sont presque entièrement inconnus à notre siècle! A quoi faut-il en attribuer la cause? Sans doute à ces voix discordantes et téméraires qui ont osé, avec ces hypocrites protestations de zèle que nous leur

savons, s'élever contre l'admiration universelle. C'est après une prescription de neuf siècles, établie sur les titres les plus authentiques et les plus justement vénérés, qu'elles n'ont pas craint de disputer à saint Grégoire un des plus beaux fleurons de sa couronne! Nous n'entrerons point en lice avec ces champions de l'erreur : ces débats scientifiques ne sont pas de notre ressort; et d'ailleurs il y a longtemps déjà que d'immortels critiques, dont l'érudition égale le zèle, ont fait justice de ces nouveautés audacieuses et pulvérisé ces misérables arguties, en leur opposant des caractères d'authenticité trop incontestables pour que la cause ne soit pas définitivement jugée aux yeux de tous les savants. L'inscription des manuscrits, une tradition riche et non interrompue, une analogie frappante de méthode, de pensées et de style, entre cet ouvrage et les autres productions de saint Grégoire (1), sont les principales preuves sur lesquelles ils s'appuient. Si on les rejette, il n'est plus au monde d'authenticité qui reste debout.

Mais si nous glissons rapidement sur cette question, parce qu'elle est suffisamment tran-

(1) On trouve dans les Homélies de saint Grégoire des traits presque littéralement cités dans ses Dialogues (ils sont au nombre de neuf), et dans ses œuvres morales des réflexions absolument identiques.

chée, il est une chose sur laquelle nous ne pouvons nous montrer aussi gracieux, parce qu'elle touche essentiellement à notre sujet ; c'est l'esprit qui a inspiré cette manifestation hostile à l'endroit des *Dialogues*. Il est de tous les temps, mais particulièrement de ceux où nous vivons, malgré un retour palpable vers des idées meilleures. Parce que les miracles choquent l'orgueil et gênent les passions, le sensualisme païen, l'hérésie raisonneuse, le rationalisme superbe, tous ennemis de la foi catholique, contestent effrontément les phénomènes de l'ordre surnaturel. La nature est tout pour eux ; le reste n'est que chimère. Le matérialisme pratique de notre époque ne pouvait manquer de faire écho à ces perverses doctrines qui, en le débarrassant de Dieu, de son action mystérieuse dans les âmes et des obligations crucifiantes qu'elle impose, le livrent tout entier et sans remords aux voluptés de la terre. Les ravages de la contagion sont d'autant plus terribles, que les défenseurs-nés de l'ordre divin, soit faiblesse, soit fausse prudence, sont entrés dans une déplorable voie de concessions à l'endroit de l'incrédulité. Sous prétexte de la ramener insensiblement au vrai, on s'en est écarté rapidement soi-même. On a laissé l'esprit d'incrédulité sur ce point s'inoculer partout parmi les peuples, le rire voltairien se mettre à

l'ordre du jour, et la sagesse selon le monde traiter de contes puérils les faits surnaturels les plus incontestables, aussi bien que les croyances les plus augustes. C'est à tel point qu'aujourd'hui il n'est point rare de voir de jeunes intelligences, sincèrement chrétiennes d'ailleurs, nous en avons fait personnellement l'expérience, sourire de pitié aux récits hagiographiques les plus touchants que nous ont légués nos pères et nos modèles dans la foi. Tant le rationalisme impie de notre siècle a jeté de scepticisme et d'incrédulité dans les âmes! Tant le genre des Baillet, des Godescard, etc., qui semblent lui donner droit, au lieu de le combattre, a profondément desséché les cœurs!

« L'historien a donc, dans ce siècle, dit le moderne biographe de saint François d'Assise, une importante tâche : c'est de rendre aux événements leur véritable couleur; il doit faire table rase de tous les hagiographes en sous-œuvre des deux derniers siècles, de tous ces Velly, ces Mézerai, ces Anquetil de l'histoire chrétienne, dont le seul amour était la négation froide et haineuse, et remonter aux sources, aux monuments originaux. Sans doute tous les hagiographes modernes ne sont point partis des mêmes principes que Baillet et le docteur Launoy, et n'avaient pas leurs désastreuses intentions; mais la plupart sont d'une sécheresse,

d'une froideur, d'une nullité extrême ; ils ont eu le talent de dénaturer leur caractère pieux et leur esprit plein de savoir. Le mal a été universel : l'Espagne a oublié les délicieux récits de Ribadeneyra ; l'Italie, la noble et douce Italie, où tout chrétien aime à aller effeuiller le plus frais rameau de ses jours, cette nation qui, suivant l'expression grave et forte de Machiavel, paraît née pour ressusciter les choses mortes, a été envahie et tuée par le criticisme... La France, dépeuplée de ses monastères, où avaient vécu tant de saints, a été par là privée de guides et de modèles, et dans le clergé, qui en général est d'une grande vertu et d'une grande distinction d'esprit, règnent encore ces malheureuses hagiographies écrites sous l'influence glaciale de l'Angleterre (1). »

Sans doute, il ne faut point s'écarter des règles d'une saine critique ; mais réellement est-ce obéir à ces règles que de réduire aux mesquines proportions des faits de l'ordre naturel les hautes manifestations d'un ordre plus élevé? Aux yeux, ou du moins d'après le récit de ces critiques, un saint est un sage extraordinaire selon le monde ; voilà tout. Ils ne sont pas initiés et ne vous initient point à ces

(1) Émile Chavin de Malan, Introduction à la *Vie de saint François d'Assise.*

ineffables communications du ciel avec la terre, à ces prodiges de l'amour divin, à ces dévouements sublimes, à cette douce et pénétrante onction de la grâce qui vous révèlent les extraordinaires et miraculeuses opérations de l'Esprit saint. Dans ces hagiographes l'arbre divin du catholicisme n'offre à vos regards attristés que des rameaux effeuillés, des fleurs flétries, des fruits décolorés et sans saveur. *Quel triste livre que les Confessions de saint Augustin!* s'écriait un de ces admirateurs passionnés de l'antiquité profane (1), blasphémant, à la gloire de Cicéron, un des chefs-d'œuvre du plus beau génie de l'Église catholique!

C'est donc une hardiesse, au dire des prudents du siècle, que de reproduire les *Dialogues* de saint Grégoire le Grand; aussi avons-nous d'abord hésité; mais bientôt nous sommes entré dans les sentiments qu'exprime si bien l'illustre auteur de l'*Histoire de sainte Élisabeth de Hongrie,* dans la magnifique introduction qui précède cet ouvrage. « Nous n'ignorons pas, dit-il, que, pour reproduire une vie pareille dans son intégrité, il faut aborder de front tout un ordre de faits et d'idées qui est depuis longtemps frappé de répro-

(1) Scaliger.

bation par la vague religiosité des derniers temps, et qu'une piété sincère, mais craintive, a trop souvent écarté de l'histoire religieuse : nous voulons parler des phénomènes surnaturels qui sont si abondants dans la vie des saints, qui ont été consacrés par la foi, sous le nom de miracles, et flétris par la sagesse mondaine sous le nom de légendes, de superstitions populaires, de traditions fabuleuses. Il s'en trouve un grand nombre dans l'histoire d'Élisabeth. Nous avons cherché à les reproduire avec la même scrupuleuse exactitude que nous avons mise dans le récit de tout le reste de sa vie. La seule pensée de les omettre, ou même de les *pallier, de les interpréter avec une adroite modération, nous eût révolté.* C'eût été à nos yeux un sacrilége que de voiler ce que nous croyons la vérité, *pour complaire à l'orgueilleuse raison de notre siècle;* c'eût été une inexactitude coupable, car ces miracles sont racontés par les mêmes auteurs, constatés par la même autorité que tous les autres événements de notre récit; et nous n'aurions vraiment pas su quelle règle suivre pour admettre leur véracité dans certains cas et la rejeter dans d'autres; c'eût été enfin une hypocrisie, car nous avouons sans détour que nous croyons de la meilleure foi du monde à tout ce qui a jamais été raconté de plus

miraculeux sur les saints de Dieu en général, et sur sainte Élisabeth en particulier. Ce n'est pas même une victoire sur notre faible raison qu'il nous a fallu remporter pour cela; car rien ne nous paraît plus raisonnable, plus simple pour un chrétien, que de s'incliner avec reconnaissance devant la miséricorde du Seigneur, quand il la voit suspendre ou modifier les lois naturelles dont elle a été seule créatrice, pour assurer et glorifier le triomphe des lois bien autrement hautes de l'ordre moral et religieux (1). »

Notre intime conviction est donc qu'il est temps, l'intérêt de la religion le proclame, de revenir à la foi simple et naïve de nos pères, et rien n'y peut contribuer plus efficacement que la lecture de ces sortes d'ouvrages. Les âmes chrétiennes en éprouvent le besoin, et voilà pourquoi elles ont salué avec amour les précieux essais, dans ce genre, des Lacordaire, des Montalembert, des dom Guéranger, des Émile Chavin, etc..., qui ont paru sur l'horizon de notre siècle comme l'aurore d'une ère nouvelle. Pour notre part, nous désirons vivement que les *Dialogues* de saint Grégoire soient pour quelque chose dans cette renaissance de l'hagiographie chrétienne. Ils en sont d'autant plus

(1) Introduction à l'*Histoire de sainte Élisabeth de Hongrie*, par M. le comte de Montalembert.

dignes que, faits et réflexions, tout y est solidement établi. Leur pieux et savant auteur marche constamment appuyé sur les données les plus positives et sur les garants les plus sûrs, dont plusieurs vivaient encore de son temps. Il entre dans des détails circonstanciés sur des événements de date récente, précise les temps, les lieux et les personnes, et livre son ouvrage à un public tout à la fois témoin et acteur dans ce qu'il lui raconte, à un public, par conséquent, intéressé à s'inscrire en faux contre lui s'il s'écarte un instant de la vérité, et en état de donner à ses récits un démenti solennel. Peut-on souhaiter de meilleures garanties? « Il ne rapporte dans ses *Dialogues* que des faits qui avaient pour eux des témoignages certains et respectables. Il en avait vu quelques-uns lui-même; il avait appris les autres, ou de saints évêques, ou de saints religieux, ou de supérieurs de monastères, ou de gens de condition : il n'en raconte point sur des bruits populaires. La plupart des miracles qu'il rapporte avaient été opérés, ou sur des Lombards, ou en leur présence. Comme cette nation n'était entrée en Italie que depuis vingt-cinq à trente ans, il leur était facile de savoir si ces faits étaient véritables. Certes, il fallait que Grégoire en fût bien sûr (1) pour les leur rapporter ainsi

(1) Pour comprendre la force de cette raison, il convient

publiquement (1). » C'est aussi le jugement de Fleury. Après s'être plaint *de la censure* et même *du mépris* des critiques modernes, il ajoute : « Ce que j'ai rapporté, ce que je rapporterai encore des actions et des sentiments de ce saint pape, ne permet pas, ce me semble, de le soupçonner ni de faiblesse d'esprit, ni d'artifice. On voit partout l'humilité, la candeur, la bonne foi, avec une grande fermeté et une prudence consommée. Après avoir dit, par une sorte de condescendance pour les critiques qu'il combat plus haut, que saint Grégoire « a suivi le goût de son siècle, de raconter et de recueillir des faits merveilleux, » il ajoute, comme en se réfutant lui-même : « Tout ce que saint Grégoire a cru devoir faire, est de ne rapporter que ceux qu'il croyait le mieux prouvés, après avoir pris, pour s'en assurer, *toutes les précautions possibles* (2). »

D'ailleurs, condamner cet ouvrage, ce serait condamner un auteur, un pape, un père, un docteur, un grand homme dont la science et le génie

de nous rappeler, d'un côté, que saint Grégoire prescrivit, contre la crédulité du vulgaire, des mesures sévères pour s'assurer de l'authenticité des reliques; de l'autre, que les Lombards, en leur qualité d'ariens, étaient naturellement portés à contester des miracles faits en faveur du catholicisme.

(1) Rohrbacher, *Hist. univ. de l'Eglise cath.*, t. 9, liv. 47.

(2) Fleury, *Hist. eccl.*, liv. 35.

égalaient la sainteté ; ce serait condamner les Athanase, les Jérôme, les Grégoire de Nysse, les Théodoret, etc., qui ont enrichi l'Église d'histoires et d'écrits absolument analogues (1), ainsi que mille autres saints et savants personnages qui nous ont transmis ou les actes des martyrs, ou les vies des Pères du désert, ou celles des autres saints ; ce serait condamner l'Écriture sainte, remplie de prodiges plus étonnants que ceux des *Dialogues;* ce serait condamner l'Église, qui les autorise dans son martyrologe et dans son bréviaire; ce serait condamner Dieu lui-même, qui ne cesse de siècle en siècle, et pour ainsi dire d'année en année, d'opérer de pareils prodiges dans les héros du

(1) Saint Athanase a écrit la Vie de saint Antoine, recommandée à son peuple par saint Chrysostome, citée par saint Augustin (*Confess.*, liv. 8), et traduite par saint Jérôme. — Saint Grégoire de Nysse a composé, sous forme de panégyrique, la Vie de saint Grégoire Thaumaturge, ouvrage grandement estimé : on sait si ces deux Vies renferment de nombreux et d'étonnants miracles. Le judicieux Théodoret nous a laissé des ouvrages du même genre. — Et puis, il ne faut pas s'imaginer qu'on doit à tous les miracles la même croyance qu'aux vérités de la foi, ou même aux miracles renfermés dans l'Écriture sainte et approuvés formellement par l'Église. Voici ce que dit Benoît XIV sur un sujet semblable : « L'approbation (en dehors de la canonisation) des révélations de ce genre n'importe autre chose, sinon, qu'après un mûr examen il est permis de les publier pour l'utilité des fidèles... Quoiqu'elles ne méritent pas la même croyance que les vérités de la religion, on peut cependant les croire d'une foi humaine, conformément aux règles de la prudence. »

catholicisme ; témoin les saint François d'Assise et les saint Dominique, les saint Thomas et les saint Bonaventure, et plus tard, les saint Ignace et les saint François Xavier, les saint Charles Borromée et les saint François de Sales, les saint Vincent de Paul, les saint François Régis, le B. Pierre Fourrier, etc... Eh quoi! le bras de Dieu est-il donc raccourci? qui peut prescrire des bornes à l'infinie puissance? qui ose démentir l'infaillible vérité promettant à ses saints la puissance des miracles? qui ose dénier le droit à la Sagesse incréée de renouveler, lorsqu'il le faut pour le bien de l'Église, les prodiges des premiers siècles?

« Jésus-Christ a dit : « En vérité, en vérité je vous l'affirme, celui qui croit en moi fera les œuvres que je fais; il en fera même de plus grandes, parce que je vais à mon Père, et tout ce que vous lui demanderez en mon nom, je le ferai. Ceux qui croiront, voici les miracles qu'ils feront ensuite: ils chasseront les démons en mon nom, ils parleront de nouvelles langues; s'ils prennent quelque breuvage mortel, ils n'en ressentiront aucun mal; ils mettront les mains sur les malades, et les malades seront guéris (1). » Et n'allez pas croire que cette promesse ne regardait que le

(1) Jean, 14; Marc, 16.

temps des apôtres, et que les miracles n'ont été nécessaires que pour l'établissement de la foi. Quel droit avez-vous de restreindre la parole du Fils de Dieu? Croyez-vous entendre l'Écriture mieux que les docteurs de l'Église? comment prouverez-vous que depuis le temps des apôtres il ne se soit jamais trouvé de conjonctures où le bien de la religion ait demandé qu'il se fît des miracles? Ils étaient nécessaires pour les infidèles, chez qui l'Évangile a été prêché en différents siècles, comme pour les idolâtres grecs et romains, à qui il fut d'abord annoncé. L'Église en a eu besoin pour confondre les hérétiques successivement soulevés contre ses dogmes, et pour affermir la foi de ses enfants; toujours ils ont été nécessaires pour manifester l'éminence de la vertu, pour faire glorifier Dieu, convertir les pécheurs, ranimer la piété, nourrir et fortifier l'espérance des biens éternels (1).

Que si, cependant, on était tenté de s'effaroucher le moins du monde au sujet de cette publication, nous dirions tout de suite que nous avons retranché de l'ouvrage des passages, des chapitres et un livre entier, parce qu'ils ont paru moins convenir à l'objet que nous nous proposons. Nous les avons omis, les uns, parce qu'ils renferment des détails

(1) Introduction à la *Vie de saint François d'Assise.*

de mœurs que nous avons cru prudent d'écarter; les autres, parce qu'ils offrent des sujets arides ou abstraits qui ne seraient pas assez du goût de nos lecteurs : tel le chapitre où il est traité de la componction, etc. Nous avons dû aussi retrancher le chapitre où saint Grégoire annonce la fin du monde comme imminente : c'est une erreur sans portée dogmatique et qu'il a partagée avec plusieurs Pères. Quant au livre 4, il a pour but d'établir les dogmes de l'immortalité de l'âme et de la résurrection des corps, contestées alors par un mélange de populations barbares, hérétiques et païennes : il n'aurait donc que fort peu d'à-propos de nos jours. Mais de plus il y est question de nombreuses apparitions capables de produire une trop vive impression sur l'imagination ardente de la jeunesse, et de devenir pour cet âge une source de frayeurs souvent nuisibles. Or, c'est dans ce livre, objet spécial de la censure des modernes critiques, que se trouvent les cinq ou six endroits incriminés (1). Pour ce qui concerne le trait relatif à saint Paulin (2), nous avons placé une note qui, croyons-nous, lève suffisamment la difficulté.

(1) Est-ce pour donner satisfaction à ces critiques? Non sans doute ; mais nous voulons dire que, supposé qu'ils eussent raison, on ne pourrait en conclure contre cet ouvrage.

(2) Livre 3, ch. I.

Enfin, à l'aide de nombreuses notes qui nous ont coûté de longues et laborieuses recherches, nous nous sommes appliqué à ménager un continuel rapprochement entre les faits miraculeux des *Dialogues* et ceux de la sainte Écriture ou des saints les plus connus, lorsqu'ils nous ont offert une analogie assez frappante, afin de convaincre les esprits les plus prévenus qu'il n'y a rien là d'extraordinaire, que c'est partout le même plan divin, le même esprit, les mêmes œuvres; si bien que, pour rejeter nos récits, il faut préliminairement rejeter ce qu'il y a de plus auguste et de mieux établi dans le catholicisme.

De cette sorte, nous en avons la confiance, les *Dialogues* seront bien venus de tous, parce qu'ils offriront à tous une lecture pleine de charme et d'édification, grâce aux piquants récits et aux attrayantes leçons qui respirent partout la foi élevée, la piété fervente, le génie et la sainteté d'un des plus grands docteurs dont s'honore, à bon droit, l'Église catholique (1).

(1) Nous nous sommes appliqué, dans la traduction, à laisser autant que possible son cachet à l'auteur.

LES DIALOGUES

DE

S. GRÉGOIRE LE GRAND

SUR LA VIE ET LES MIRACLES DES PÈRES D'ITALIE

LIVRE PREMIER

PRÉFACE

Un jour, submergé par le flot des affaires séculières, qui souvent exigent un tribut de dévouement auquel nous ne sommes assurément pas obligés, je me retirai dans un secret asile, ami de la mélancolie, où il m'était loisible de faire éclater ostensiblement les déplaisirs que me causaient mes occupations, et de me représenter en masse et tout à mon aise mes divers sujets de douleur. J'étais là, plongé dans une amère affliction et dans un profond silence, lorsque survint mon bien-aimé fils, le diacre Pierre, qui m'est uni par les liens d'une tendre amitié dès l'aurore de la jeunesse, et qui seconde puissamment mon zèle dans l'étude de la parole sainte. Me voyant écrasé sous le poids d'un

mortel abattement : Vous est-il arrivé quelque accident? me dit-il; votre tristesse est plus grande que d'ordinaire. — Pierre, lui dis-je (1), le chagrin dont je suis abreuvé journellement est toujours ancien et toujours nouveau : toujours ancien, parce qu'il dure depuis longtemps; toujours nouveau, parce qu'il va toujours croissant. Mon esprit, battu par les vagues de mes pénibles occupations, se rappelle le bonheur qu'il goûtait jadis au monastère, alors qu'il voyait à ses pieds tout ce qui passe, et qu'il planait au-dessus de ce monde éphémère. Les biens célestes étaient le seul objet de ses pensées; dans l'élan de sa contemplation, il secouait les liens de sa mortalité et franchissait les barrières de sa prison de boue; enfin la mort elle-même, que tous regardent comme un affreux supplice, il la chérissait comme le vestibule de la vie et la récompense de ses travaux. Mais maintenant la charge pastorale le force de subir les tracassantes affaires du siècle, et après avoir joui d'un si doux, d'un si magnifique repos, il lui faut se souiller de la poussière des choses de la terre. Une

(1) On trouve l'expression des mêmes sentiments dans plusieurs autres ouvrages de saint Grégoire; voyez la Préface de son *Explication morale de Job;* les lettres 4, 5, 6, 7, 24, 25 du livre 1er, et la lettre 26 du livre 7. — Bède, au livre 2 de son *Histoire*, et Paul Diacre, dans la Vie de saint Grégoire (livre 1er, n. 4), citent littéralement ce passage.

charitable condescendance l'a-t-elle obligé de se répandre au dehors, lorsqu'il veut rentrer en lui-même, incontestablement il se trouve moins d'aptitude pour ses exercices spirituels. Ainsi je pèse mes souffrances, je pèse mes pertes, et la considération des avantages dont je suis privé rend mon fardeau plus accablant encore. Les vagues de la grande mer me battent de toutes parts, et la tourmente d'une furieuse tempête brise la frêle nacelle de mon âme. Aux souvenirs de ma vie première, je soupire comme à la vue d'un tranquille rivage laissé derrière moi. Mais ce qu'il y a de plus fâcheux encore, c'est que, emporté par les vastes flots, je puis à peine, dans mon trouble, apercevoir le port que j'ai quitté. Voici, en effet, comment s'effectue la déchéance de notre esprit. D'abord, il perd le bien qu'il possède, en conservant toutefois le souvenir de sa perte; puis, quand il met entre lui et ce bien une plus grande distance, il va jusqu'à oublier ce qu'il a perdu, de telle sorte qu'il ne garde pas même la mémoire du trésor dont il possédait la réalité. C'est ainsi que s'accomplit ce que j'ai dit: dans une traversée lointaine, nous perdons de vue le port où nous jouissions d'un tranquille repos.

Mais ce qui parfois excite singulièrement ma douleur, c'est le souvenir de quelques personnes

qui ont quitté le siècle présent de tout leur cœur. La vue de leur haute perfection me révèle bien mieux encore ma profonde bassesse. Plusieurs ont charmé les regards de Dieu dans la vie solitaire, et, pour que le contact du siècle ne flétrît point la pureté de leur cœur, le Dieu tout-puissant n'a point voulu les impliquer dans les emplois laborieux du monde.

Mais je vous ferai bien mieux entendre ce que nous venons de dire, si nous procédons par demandes et par réponses, avec l'attention de placer nos noms en tête de chacune d'elles, pour les distinguer les unes des autres.

PIERRE (1).

Je ne sache guère que des miracles et des vertus extraordinaires aient signalé la sainteté de quelques personnes en Italie, et j'ignore quels sont ceux dont la vie, par un édifiant contraste, enflamme si fort votre zèle. Qu'il y ait eu des hommes vertueux dans ce pays, je n'en doute point; mais qu'ils aient fait éclater de grandes vertus, d'étonnants prodiges, je ne le pense pas; ou si cela est, ces choses ont été ensevelies dans un silence si profond, que nous en ignorons complétement l'existence.

(1) Le diacre Pierre, interlocuteur de saint Grégoire dans ces Dialogues, est révéré comme un saint à Salutiole, au diocèse de Verceil. Voyez Bolland., 12 mars.

GRÉGOIRE.

Mon cher Pierre, si, tout misérable que je suis, j'entreprends de vous raconter, au sujet de personnes d'une perfection, d'une sainteté consommées, ce que des témoins pieux et véridiques m'ont attesté, ou ce que j'ai appris moi-même, le jour, à ce que je crois, finira avant mon récit.

PIERRE.

Je voudrais bien qu'à ma prière vous m'en rapportassiez quelques traits. Il ne doit pas trop vous en coûter d'interrompre pour cela le cours de vos études et de vos instructions sur l'Écriture sainte, attendu que la considération des miracles n'offre pas un moindre sujet d'édification (1). En effet, si l'explication de la parole sainte nous révèle la source et la pratique de la vertu, le récit des miracles nous apprend avec quel éclat elle brille dans ceux qui possèdent et cultivent ce trésor. Il est des cœurs dans lesquels les exemples excitent plus puissamment que les prédications l'amour de la céleste patrie. Ordinairement ceux qui entendent le récit des miracles des Pères (2) en retirent un double

(1) Saint Grégoire, parlant de l'efficacité de l'exemple dans ses *Homélies* 88 et 39, tient absolument le même langage.

(2) C'est le titre que donne saint Grégoire aux moines et particulièrement aux anciens religieux, qu'il appelle abbés (*abbé* signifie *père*). Toutefois il donne ordinairement à ce

avantage. La conduite des saints, rapprochée de la nôtre, nous remplit d'ardeur pour l'éternelle vie, et si nous concevons quelque bonne opinion de nous-mêmes, la vue de la perfection des autres humilie notre orgueil.

GRÉGOIRE.

Ce que je sais, sur le témoignage de personnages infiniment respectables, je le raconte sans balancer, et en cela je suis l'exemple des écrivains sacrés (1); car pour moi il est plus clair que le jour que saint Marc et saint Luc ont appris des autres, et non point vu de leurs yeux, ce qu'ils racontent dans leurs Évangiles. Mais pour bannir de l'esprit de mes lecteurs jusqu'au moindre nuage, je cite ouvertement, à chaque trait que je rapporte, les sources auxquelles je puise. De plus, je suis bien aise que vous sachiez que tantôt je rapporte seulement les choses, que tantôt, avec les choses, je cite littéralement les paroles; si je me fusse astreint scrupuleusement aux termes de chaque personne, les récits des paysans n'auraient point été en harmonie avec le style de l'auteur.

Mon premier récit repose sur le témoignage de vieillards infiniment respectables.

terme une acception plus large en l'appliquant aux *anciens*, c'est-à-dire aux saints des siècles précédents.

(1) Théodoret allègue ces mêmes autorités dans la Préface de son *Histoire ecclésiastique*.

CHAPITRE I

Saint Honorat (1), abbé de Fondi (2).

(De 541 à 552.)

GRÉGOIRE.

Le patrice Venance possédait autrefois dans le Samnium un domaine dont le métayer eut un fils nommé Honorat. Dès sa plus tendre jeunesse, cet enfant fut embrasé d'une sainte ardeur pour la céleste patrie, et la mortification fut la voie par laquelle il tendit à ce but. Il avait fait un tel progrès dans la vertu, que déjà il retranchait jusqu'aux paroles inutiles, et domptait sa chair par le moyen que nous venons de signaler. Un jour que ses parents donnaient un festin aux personnes du voisinage, on ne servit que de la viande aux convives. Comme le pieux enfant refusait d'y toucher par suite de son amour pour l'abstinence, ils se mirent à tourner ses scrupules en dérision : « Mange donc, lui disaient-ils; hé! crois-tu que, sur ces montagnes, nous allons te servir du poisson? » Or, on parle souvent de poisson dans ce pays, mais on n'y en voit jamais.

(1) Il en est question en ces termes au Martyrologe romain, 16 janvier : *A Fondi en Campanie, saint Honorat, abbé, dont le pape saint Grégoire fait mention.* Voyez aussi les Bollandistes, qui citent littéralement les 1er et 2e Dialogues de saint Grégoire, 16 janvier.

(2) Fondi est une petite ville épiscopale de la terre de Labour, à cent vingt-huit kilomètres S.-E. de Rome.

Tandis qu'Honorat était ainsi en butte à la raillerie, l'eau vint à manquer sur la table. Aussitôt l'esclave, prenant un seau de bois, selon l'usage, se dirige vers la fontaine. Pendant qu'il y puise, un poisson se glisse furtivement dans le seau. A son retour, l'esclave verse l'eau en présence des convives, et avec elle un poisson assez considérable pour nourrir Honorat toute une journée. L'étonnement fut universel, et les railleries de ses parents cessèrent totalement. On se prit à respecter dans Honorat une mortification que d'abord on avait prétendu ridiculiser, et la présence du poisson, sorti, pour ainsi dire, du sein des montagnes, mit fin à l'opprobre du serviteur de Dieu (1). Comme les étonnantes vertus d'Honorat allaient toujours croissant, le patrice Venance le gratifia de la liberté, et Honorat établit, en un lieu appelé Fondi, un monastère qui compta environ deux cents moines sous sa conduite. C'est là que sa vie devint un sujet d'universelle édification. Un jour, un énorme éclat de rocher se détacha de la haute montagne qui domine le monastère, et, se précipitant le long de la colline, il s'en allait menaçant l'abbaye d'une totale ruine et tous les religieux d'une mort inévi-

(1) On cite plus d'un miracle opéré dans le but de recommander l'abstinence. Nous n'en rapporterons qu'un, tiré du 3 Dialogue de Sulpice Sévère, sur les vertus de saint Martin, ch. 13. *Au premier jet*, y est-il dit, *le diacre, à l'aide d'un faible filet, retira un énorme brochet qui devait être servi à saint Martin, parce qu'aux fêtes même de Pâques il observait l'abstinence.*

table. Le saint homme le vit fondre du haut de la montagne; aussitôt invoquant à plusieurs reprises le nom du Sauveur, il étendit la main pour lui opposer le signe de la croix, et, selon le témoignage de Laurent, homme plein de piété, le rocher s'arrêta immobile sur le flanc de la montagne, quoique l'endroit ne lui offrît pas une assiette de nature à le fixer solidement; aussi le spectateur le voit-il encore suspendu, pour ainsi dire, dans les airs, et tout près de se précipiter (1).

PIERRE.

Pensez-vous qu'un homme d'un tel mérite ait reçu les leçons d'un maître, avant d'avoir des disciples à son école?

GRÉGOIRE.

Je ne sache pas qu'il ait été le disciple de personne; mais il n'est pas de loi qui enchaîne les dons de l'Esprit saint. La règle d'une sage discipline, c'est de ne jamais se permettre de commander avant d'avoir appris à obéir. Cependant il en est plusieurs que l'Esprit saint instruit intérieurement... Ainsi nous ne lisons pas que saint Jean-Baptiste ait eu aucun maître, et la Vérité même, qui a visiblement enseigné ses apôtres, ne l'a pas extérieurement rangé parmi ses disciples; mais en l'instruisant au dedans, elle l'a au dehors abandonné à sa propre indépendance. C'est ainsi que Moïse reçut les lumières et les ordres du Ciel par

(1) Voyez le solitaire Marcius, liv. 3, ch. 13 (texte et note).

le ministère d'un ange, et non par l'intermédiaire des hommes; mais pour les faibles, cela est un objet de respect et non d'imitation.

PIERRE.

Je suis charmé de ce que vous me racontez; mais dites-moi, je vous prie, si cet excellent Père a laissé des disciples qui aient marché sur ses traces?

CHAPITRE II

Libertinus, prieur du monastère de Fondi.

(Au VI[e] siècle.)

GRÉGOIRE.

Le vénérable Libertinus, qui, au temps de Totila (1), roi des Goths, était prieur (2) du monastère de Fondi, fut élevé et formé à l'école d'Honorat. Plusieurs personnes dignes de foi ont publié de lui une foule de choses merveilleuses. Je m'arrêterai de préférence au témoignage du pieux Laurent, actuellement encore existant, et autrefois son intime ami; il m'a raconté de lui un grand nombre de traits; je vais rapporter ceux qui s'offrent à mon souvenir.

Les intérêts du monastère ayant obligé Libertinus

(1) Totila régna en Italie de 541 à 552.

(2) La dignité de prieur est la seconde du monastère. (Voy. la règle de saint Benoît, ch. 65.) Cependant, dans les faits que nous allons voir, Libertinus nous apparaît plutôt comme économe que comme prieur: c'est probablement qu'il réunissait les deux fonctions.

de se mettre en route dans le Samnium, il y rencontra l'armée des Goths sous les ordres de Darida. Arracher le serviteur de Dieu de dessus son cheval, et s'emparer de sa monture, fut pour les soldats l'affaire d'un instant. Cette perte lui fut si peu sensible, qu'il offrit encore aux voleurs le fouet qu'il avait en main, en leur disant : « Tenez, voilà pour faire marcher la bête. » Ces mots prononcés, il se mit en prière. L'armée de Darida fut bientôt arrivée au fleuve Vulturne; là, tous de frapper leurs chevaux avec le bois de leurs lances, tous de les déchirer à coups d'éperons; les éperons, les lances purent bien fatiguer les chevaux, mais les forcer à faire un pas en avant, jamais; ils ne redoutaient pas moins l'eau du fleuve qu'un abîme dévorant. Tous les cavaliers s'étaient épuisés à frapper leurs montures, lorsque l'un d'eux s'avisa de s'écrier que, s'ils étaient entravés dans leur marche, c'était sans doute en punition de l'insulte qu'ils venaient de faire au serviteur de Dieu. Aussitôt ils retournent sur leurs pas, et trouvent Libertinus en prière, la face prosternée contre terre. « Levez-vous, lui dirent-ils, et prenez votre cheval. » Le saint homme leur répondit : « Emmenez-le, s'il vous plaît; pour moi, je n'en ai que faire. » Alors ils mirent pied à terre, le replacèrent malgré lui sur le cheval d'où ils l'avaient brutalement arraché, et se retirèrent sur-le-champ. Leurs chevaux franchirent le fleuve, qu'ils n'avaient pas voulu traverser, avec autant de vitesse que s'il

n'eût pas renfermé une goutte d'eau dans son lit. C'est ainsi que la restitution de son cheval au serviteur de Dieu leur fit recouvrer à tous l'usage de leurs chevaux.

Dans les mêmes circonstances, Bucellin (1) vint à la tête des Francs en Campanie. Or il s'était répandu le bruit que le monastère de l'illustre serviteur de Dieu possédait des sommes considérables. Les Francs, ayant pénétré dans l'église, se mirent à fureter de toutes parts, appelant d'un ton menaçant le vénérable Libertinus, qui priait alors dans ce sanctuaire, prosterné la face contre terre. Mais, ô prodige! malgré leurs recherches et leurs furibondes clameurs, les Francs, qui se heurtaient à chaque pas contre l'homme de Dieu, ne purent jamais l'apercevoir, et ainsi, déçus par leur propre aveuglement, ils revinrent du monastère les mains vides (2).

Dans une autre circonstance, Libertinus, sur l'ordre de l'abbé qui avait succédé à Honorat son maître, venait d'entreprendre un voyage à Ravenne, dans l'intérêt du monastère. Or, son affection pour le vénérable Honorat lui avait inspiré la pensée de porter dans son sein une de ses chaussures (3)

(1) Bucellin était le général de Théodebert, roi des Francs; voyez saint Grégoire de Tours, *Histoire de France*, liv. 3, ch. 32.

(2) Les Juifs conduisent notre Seigneur au sommet d'une montagne pour l'en précipiter. Le Sauveur passe invisiblement au milieu d'eux et leur échappe. (Luc, 4-29, 30.)

(3) Les *caligæ* (chaussures à l'usage du soldat romain)

partout où il dirigeait ses pas. Dans sa route, il rencontre une femme qui tenait entre ses bras le cadavre glacé de son petit enfant. A la vue du serviteur de Dieu, elle saisit la bride du cheval et dit avec serment : « Vous ne partirez point d'ici que vous n'ayez ressuscité mon fils. » Mais lui, n'étant point habitué à opérer de tels prodiges, pâlit d'effroi et fit tout au monde pour échapper à de telles instances; ses efforts furent impuissants, et il flottait incertain. Il importe de considérer le terrible combat qui se livrait alors dans son cœur : ses habitudes d'humilité et sa compassion pour une mère étaient aux prises; d'un côté, il craignait de se hasarder témérairement dans une entreprise si nouvelle; de l'autre, il lui en coûtait de refuser son assistance à une mère éplorée. Mais, pour la plus grande gloire de Dieu, la charité triompha dans ce cœur vertueux, qui se montra fort précisément parce qu'il succomba. Ainsi il met pied à terre, tombe à genoux, lève les mains vers le ciel, retire la chaussure de son sein et la place sur la poitrine du mort. A sa prière, l'âme de l'enfant rentre dans son petit corps. Il le prend par la main, le rend plein de vie à sa mère en pleurs, et poursuit sa route.

PIERRE.

Que dire d'un si grand prodige? Ce miracle est-

dont il est ici question, comptaient parmi les vêtements des moines : voyez la règle de saint Pacôme, et particulièrement celle de saint Benoît, ch. 55.

il l'effet du mérite d'Honorat, ou de la prière de Libertinus?

GRÉGOIRE.

Dans l'accomplissement de cet admirable prodige, la foi de la mère agit de concert avec la vertu de ces deux personnages, et, à mon avis, s'il a été donné à Libertinus de l'opérer, c'est parce qu'il avait appris à compter sur le mérite de son maître plus que sur sa propre vertu. Il pensait sans doute que l'âme de celui dont il plaçait la chaussure sur la poitrine du petit cadavre lui obtiendrait l'objet de ses vœux. C'est ainsi qu'Élisée, s'étant rendu vers le Jourdain avec le manteau de son maître, frappa d'abord les eaux sans pouvoir les diviser. Mais lorsqu'il se fut écrié, *Où est maintenant le Dieu d'Élie* (1)? il frappa le fleuve une seconde fois avec le manteau du prophète, et un chemin s'ouvrit devant lui à travers les eaux. Considérez, mon cher Pierre, quelle est la puissance de l'humilité, lorsqu'il s'agit d'opérer des prodiges. Si Élisée put obtenir ce miracle, ce fut par le mérite de son maître, ce fut lorsqu'il rappela son nom à sa mémoire: si bien que c'est en se mettant sous sa direction, par un sentiment d'humilité, qu'il lui fut donné de faire à son tour ce qu'avait fait l'illustre prophète.

PIERRE.

Je goûte bien vos paroles; mais, je vous en prie,

(1) 4 Rois, 2-14.

avez-vous encore à nous raconter quelque trait pour notre édification?

GRÉGOIRE.

Assurément; mais à condition que ce trait, on voudra bien l'imiter; pour mon compte, en effet, je mets la patience de cet illustre Père bien au-dessus des prodiges et des miracles.

Un jour, celui qui gouvernait le monastère après la mort du vénérable Honorat s'emporta violemment contre le révérend Libertinus, à tel point qu'il alla jusqu'à le frapper de ses propres mains. Comme il ne trouvait point de baguette à sa disposition, il se saisit de son marche-pied, et lui en donna si rudement à la tête et au visage, qu'il le couvrit de meurtrissures livides. Après ce cruel traitement, Libertinus se retira vers son lit sans mot dire. Le lendemain il y avait une affaire qui intéressait la communauté. Les matines terminées, Libertinus vint trouver l'abbé dans son lit, et lui demanda humblement sa bénédiction. L'abbé n'ignorait pas le respect et l'affection dont ce religieux était universellement environné; il s'imagina qu'il voulait quitter le monastère, à cause de l'outrage qu'il lui avait fait. Là-dessus il lui dit : « Où voulez-vous aller? — Mon père, répondit Libertinus, j'ai promis hier de sortir aujourd'hui pour une affaire de l'abbaye qui réclame nécessairement ma présence, et je me suis mis en mesure d'accomplir ma promesse. » Alors, considérant au fond de son cœur, d'un côté la barbarie de ses procédés,

de l'autre l'humble mansuétude de sa victime, l'abbé s'élance de son lit et se jette aux pieds de l'homme de Dieu, en se confessant coupable d'un énorme crime, pour n'avoir pas craint de faire essuyer à une personne d'un pareil mérite de si nombreux et de si cruels outrages. De son côté, Libertinus tombe à terre, se prosterne aux genoux de l'abbé, et soutient qu'au lieu d'avoir éprouvé les effets de sa sévérité, il n'a fait que subir le châtiment de sa propre faute. Cette conduite inspira une grande douceur à l'abbé, et l'humilité du disciple servit de leçon au maître.

Les intérêts du monastère ayant appelé Libertinus pour traiter l'affaire en question, un grand nombre de personnes distinguées par leur naissance et leur mérite, et qui d'ailleurs honoraient ce bon religieux d'une particulière estime, ne pouvaient revenir de leur étonnement à la vue de la tumeur et des meurtrissures qui défiguraient son visage; chacun à l'envi s'empressait de lui en demander la cause. Il leur répondait : « Hier au soir, en punition de mes péchés, je me suis heurté contre un escabeau, et voilà ce que j'y ai gagné (1). » C'est ainsi que ce saint homme, respectant dans son cœur les droits de la vérité et l'honneur de son maître, sut éviter tout à la fois et de trahir la faute de son père, et de se rendre coupable de mensonge.

(1) L'héroïsme de la charité a produit et produit tous les jours des milliers d'exemples de cette nature.

PIERRE.

Pensez-vous que ce vénérable Libertinus, dont vous venez de nous raconter tant de prodiges et tant de miracles, ait laissé dans sa communauté des imitateurs de ses vertus ?

CHAPITRE III

Moine jardinier au monastère de Fondi.

GRÉGOIRE.

Félix, appelé le *Courbe* (1), que vous connaissez parfaitement, et qui naguère était prieur de ce même monastère de Fondi, m'a raconté une foule de traits admirables touchant les religieux de cette abbaye. J'en supprime quelques-uns qui se présentent à mon souvenir, pour arriver à d'autres sujets. Toutefois il en est un que je tiens de la même source, et que je vais rapporter, parce que je ne crois point devoir le passer sous silence.

Il y avait dans le monastère de Fondi un moine d'une grande vertu ; ce moine était chargé du jardin. Or, un voleur venait d'habitude en franchir la haie et dérober les légumes ; plus le religieux multipliait ses plantations, moins il en tirait de profit.

(1) Le Martyrologe romain parle ainsi de Félix : « A Fondi, dans la campagne de Rome, saint Félix, moine. » C'est assez dire quelle doit être à nos yeux l'autorité de son témoignage.

Voyant que les fruits de ses travaux étaient les uns foulés aux pieds, les autres pillés, il se mit à parcourir tout le jardin, et découvrit enfin l'endroit par où le voleur avait coutume de pénétrer. Tandis qu'il se promenait dans l'enceinte de cette propriété, il rencontra un serpent. « Suis-moi, » lui dit-il ; puis, arrivé au passage frayé par le voleur, il lui intima ses ordres en ces termes : « Je te commande de garder cette entrée, et d'empêcher le voleur de passer par là. » Aussitôt, déroulant ses replis, le serpent se mit à barrer tout le chemin, et le moine revint au monastère. Vers l'heure de midi, alors que les frères prenaient leur repos (1), le voleur arrive, selon sa coutume, et franchit la clôture. Mais à peine a-t-il mis le pied au jardin qu'il voit un énorme serpent lui fermer le passage ; saisi d'effroi, il tombe à la renverse, son soulier s'engage dans un pieu de la clôture, et, en cet état, il reste suspendu, la tête en bas, jusqu'au retour du jardinier. Celui-ci arrive à l'heure ordinaire, et, trouvant le voleur dans cette position, il dit au serpent : « Je remercie Dieu de ce que tu as si bien exécuté mes ordres ; retire-toi maintenant ; » et le reptile disparut aussitôt (2).

(1) Ce repos est permis dans la règle de saint Benoît, ch. 48.

(2) Un moine avait dérobé six cents pièces d'or à une église, et les avait cachées sous une pierre ; mais lorsqu'il voulut les reprendre, un énorme serpent l'empêcha d'aborder. Saint Euthyme, qui sans doute avait donné la consigne à ce fidèle gardien, apparut en songe au voleur et lui intima l'ordre de

Arrivé au voleur, le bon moine lui dit : « Eh quoi ! mon frère, voilà que Dieu vous a livré entre mes mains, en punition des brigandages que vous avez osé tant de fois exercer sur les travaux des moines ! » Ayant ainsi parlé, il dégage son pied de la haie à laquelle il est suspendu, le dépose à terre sans lui faire aucun mal ; puis il lui dit : « Suivez-moi. » Alors il le conduit à l'entrée du jardin, lui offre avec une admirable douceur les légumes qu'il avait dessein de dérober, et il ajoute : « Allez, et ne volez plus désormais ; mais, lorsque vous aurez besoin de quelque chose, venez me trouver ici, et de bon cœur je vous donnerai par charité ce que vous avez tant de peine à ravir criminellement (1). »

PIERRE.

Jusque alors, à ce que je vois, je m'étais imaginé bien à tort qu'il n'y avait pas eu en Italie de Pères signalés par leurs miracles.

rendre ce qu'il avait ravi. (Boll., 20 janvier, Vie de saint Euthyme le Grand, abbé.)

(1) Socrate (*Histoire eccl.*, liv. 1er, ch. 12) rapporte de saint Spiridion, évêque de Chypre, un miracle qui offre une grande analogie avec celui-ci. « Au milieu de la nuit les « voleurs, ayant furtivement pénétré dans sa bergerie, s'ef- « forçaient d'en emmener les brebis. Mais Dieu, qui gardait « le pasteur, n'oublia pas de veiller à la garde de son trou- « peau, et une invisible puissance tint les voleurs enchaî- « nés. » Le saint toutefois leur rendit ensuite la liberté, et leur fit don d'un bélier, en leur disant assez plaisamment : « Je ne veux pas que vos veilles aient été vaines. »

CHAPITRE IV

Saint Équice (1), **abbé de la province de Valérie** (2).

(Au VIe siècle.)

GRÉGOIRE.

C'est de la bouche du vénérable Fortunat, abbé du monastère appelé *le Bain de Cicéron* (3), et de celle d'autres personnages fort respectables que j'ai appris ce que je vais vous raconter.

Il y avait dans la province de Valérie un saint homme du nom d'Équice, que son mérite avait rendu l'objet de l'admiration universelle, et dont Fortunat était l'intime ami. Grâce à l'étonnante sainteté de sa vie, une foule de monastères de la même province s'étaient rangés sous ses ordres. Les passions qui bouillonnent au cœur de la jeunesse le fatiguant de leurs terribles assauts, les angoisses de la tentation lui inspirèrent l'amour et l'habitude de la prière. Tandis qu'il conjurait incessamment le

(1) Saint Équice se trouve dans presque tous les martyrologes, au 7 mars. Baronius l'a placé sous le 11 août au Martyrologe romain : *Dans la province de Valérie* (Abruzze ultérieure), *saint Équice, dont la sainteté est attestée par le pape saint Grégoire.* Les Boll., au 7 mars, citent littéralement tout ce chapitre.

(2) Cette province se trouvait dans l'Abruzze ultérieure, au royaume de Naples. Valérie, qui lui donnait son nom, et Amiterne, séjour de saint Équice, n'existent plus.

(3) Pouzzoles, ou Frascati, l'ancien Tusculum, où Cicéron possédait d'élégantes villas.

Dieu tout-puissant de le délivrer de cette épreuve, une nuit il lui sembla voir à ses côtés l'ange du Seigneur arracher de son sein tous les germes de la concupiscence, et dès lors il fut aussi étranger aux tentations que s'il eût dépouillé la nature humaine (1).

Un jour une servante de Dieu, du nombre des vierges dont se composait le monastère placé sous la conduite d'Équice, entra dans le jardin et vit une laitue qui excita sa sensualité. Aussitôt, oubliant de la bénir avec le signe de la croix, elle s'empressa de la porter à sa bouche. Saisie par le démon, elle tomba à l'instant même. Tandis qu'elle était en proie à de violentes tortures, on courut en porter la nouvelle à l'abbé Équice, en lui recommandant de venir au plus vite prêter à cette infortunée le secours de ses prières. A peine eut-il mis le pied au jardin, que le démon, voulant pour ainsi dire se justifier, s'écria : « Qu'ai-je fait, moi, qu'ai-je fait? Je reposais sur cette laitue, elle est venue, elle, et m'a blessé de ses dents. » Alors, d'un ton plein d'indignation, le saint homme lui ordonna de sortir et de ne pas demeurer plus longtemps dans le corps de la servante du Dieu tout-puissant. A l'instant le démon la quitta, et depuis il ne fut plus en son pouvoir de lui porter aucune atteinte.

Équice portait un habit extrêmement pauvre, et

(1) Nous trouvons des faits semblables dans les Vies de saint Hugues de Lincoln, de saint Dominique, de saint Thomas d'Aquin, etc.

son extérieur était si méprisable, que, lorsqu'on ne le connaissait pas, on ne daignait pas même lui rendre son salut. Allait-il en voyage, il montait le plus mauvais cheval du monastère; le licol lui tenait lieu de frein, et il se servait d'une peau de mouton en guise de selle. Il portait sur lui, à droite et à gauche, les saintes Écritures, qu'il plaçait dans des sacs de peau, et, partout où il se rencontrait, il ouvrait cette source sacrée pour en abreuver les âmes. Pressé de conquérir à Dieu de fidèles adorateurs, il parcourait, dans l'ardeur de son zèle, les églises, les bourgs, les villages, et jusqu'aux maisons des particuliers, pour allumer dans les cœurs l'amour de la céleste patrie.

Le bruit de ses prédications retentit jusqu'à Rome. La langue du flatteur distille, au milieu de perfides caresses, de mortels poisons pour quiconque a le malheur de l'écouter. Or le clergé adressa au pontife qui occupait alors le siége apostolique des plaintes adulatrices : « Quel est ce paysan qui s'arroge le droit de prêcher, et qui ose, malgré son ignorance, usurper les fonctions de notre Seigneur le successeur des apôtres? Ordonnez, s'il vous plaît, de l'amener devant vous, afin de lui apprendre une bonne fois les règles de la discipline ecclésiastique. » L'adulation se glisse aisément dans un esprit livré à mille préoccupations diverses, si on n'a soin de lui fermer à l'instant la porte de son cœur. Le souverain pontife souscrivit à l'avis de son clergé. Il envoya Julien,

alors défenseur (1), et plus tard évêque de Sabine, avec la recommandation expresse d'environner le serviteur de Dieu de beaucoup de considération, et de ne pas lui faire essuyer le moindre outrage pendant la route. Dans son empressement à répondre aux vœux du clergé, Julien vole au monastère et n'y trouve que des religieux occupés à la transcription des livres (2); il leur demande où est l'abbé. « Il fauche, lui répondent-ils, dans cette vallée qui est au bas du monastère. » L'envoyé avait un domestique au caractère arrogant et superbe, à tel point qu'il avait peine à le dominer lui-même. Il l'envoie chercher l'abbé en toute hâte. Le domestique part, et dans un clin d'œil le voilà à la prairie avec sa morgue habituelle. Il examine tous les faucheurs, et leur demande qui d'entre eux est Équice; on le lui montre. Aussitôt, quoiqu'il soit encore loin du serviteur de Dieu, il est saisi d'un effroi indicible; ses forces l'abandonnent, et ses pieds chancelants peuvent le porter à peine. Il aborde, tout tremblant, le vénérable abbé; il embrasse, il baise

(1) Le défenseur est un homme chargé par état de soutenir les intérêts des autres; ç'a été autrefois un nom d'office et de dignité. (*Bergier.*) Soutenir les intérêts de l'Église et la cause des clercs, défendre les pauvres, les veuves, les orphelins, les captifs, etc., c'était une partie des nombreuses et diverses fonctions du *défenseur ecclésiastique.*

(2) Transcrire des livres était tout à la fois, dans les couvents, une des plus nobles occupations et l'un des plus riches moyens de subsistance. Cassiodore en parle dans ses Institutions, ch. 30; Sulpice Sévère, dans la Vie de saint Martin, ch. 7, etc.

humblement ses genoux en lui annonçant l'arrivée de son maître. Le serviteur de Dieu lui rend son salut, et lui dit avec l'accent de l'autorité : « Prenez et emportez de l'herbe pour les chevaux qui vous ont amenés ; quant à moi, je finis le peu qui me reste, et je vous suis à l'instant. » Le défenseur Julien s'étonnait singulièrement du retard de son domestique. Lorsqu'il le vit revenir avec une botte de foin sur le cou, il entra dans une grande colère, et s'écria : « Eh quoi ! ne t'ai-je pas envoyé chercher un homme, au lieu d'une botte de foin ? — Voici derrière moi celui que vous demandez, » repartit le domestique. L'homme de Dieu s'en revenait avec de gros souliers ferrés et la faux sur l'épaule. Il était encore loin lorsque le domestique le montra à son maître. A peine Julien eut-il aperçu l'homme de Dieu, que la vue de son extérieur le remplit de mépris ; déjà il cherchait dans son orgueil les paroles hautaines qu'il allait lui adresser. Mais lorsque le serviteur de Dieu l'eut abordé, une frayeur mortelle s'empara de son cœur ; il tremblait de tous ses membres, et sa langue pouvait à peine articuler le motif de son voyage. Bientôt il tomba humblement à ses genoux, lui demanda le secours de ses prières, et lui apprit que son Père (1), le souverain pontife, désirait de le voir.

(1) Nous le voyons, dès le VI[e] siècle on donnait au souverain pontife les titres de *Père* et d'*Apostolique;* titres qui se sont conservés jusqu'à nos jours, sous les dénominations de *Pape* et de saint-siége *Apostolique*, etc. — Du reste,

Equice se mit à rendre de grandes actions de grâces au Dieu tout-puissant, et protesta que l'ordre du successeur des Apôtres était pour lui une grâce du Ciel. Sur-le-champ il appela les religieux, leur ordonna de préparer les chevaux à l'heure même, et pressa son appariteur de partir au plus vite. « C'est absolument impossible, répondit Julien ; la fatigue du voyage ne me le permet pas. — Vous me contristez, mon fils, repartit l'abbé ; car si nous ne partons pas aujourd'hui, demain nous ne sortirons point. » La fatigue de l'envoyé força l'homme de Dieu de passer la nuit au monastère. Le lendemain, dès l'aube du jour, arrivait à cheval et à course forcée un domestique chargé de remettre à Julien une lettre qui lui défendait de toucher au serviteur de Dieu et de le faire sortir du monastère. Le défenseur s'informa de la raison qui avait fait changer d'avis, et il apprit que, la nuit même de son départ, le souverain pontife avait eu un songe effrayant pour avoir osé citer l'homme de Dieu à sa barre. Julien se leva sur-le-champ, et, après s'être recommandé aux prières du vénérable abbé, il lui dit : « Notre saint-père vous prie de ne pas vous donner la peine de venir. » A ces mots le serviteur de Dieu, vivement contristé, lui répliqua : « Ne vous avais-je pas bien dit hier que si nous ne partions à l'instant, il ne nous serait plus donné de le faire ? » En

cette puissance des saints sur les méchants est constatée par des faits sans nombre. Voyez au livre 2 des *Dialogues* saint Benoît foudroyant de son seul regard le farouche Zalla, etc...

dédommagement de cette privation, il retint quelque temps au monastère l'envoyé du souverain pontife, pour exercer les devoirs de la charité à son égard; et, malgré sa résistance, il le paya généreusement de ses peines.

Apprenez donc, mon cher Pierre, avec quel soin Dieu veille sur ceux qui savent se mépriser en ce monde, et à quel rang il élève spirituellement, parmi les citoyens de la Jérusalem céleste, ceux qui ne rougissent pas d'être extérieurement conspués de la part des hommes. Au contraire, il est sans prix devant Dieu celui que le désir de la vaine gloire enfle aux yeux du monde et à ses propres yeux. De là cet oracle de la Vérité: « Vous êtes de ceux qui veulent paraître justes devant les hommes, mais Dieu connaît vos cœurs; ce qui est grand aux yeux des hommes est souvent abominable devant Dieu (1). »

PIERRE.

Je m'étonne singulièrement qu'on ait pu surprendre le pape au sujet d'un tel personnage.

GRÉGOIRE.

Pourquoi, mon cher Pierre, vous étonner que nous nous trompions, nous autres hommes? Avez-vous oublié que David, ordinairement assisté de l'esprit de prophétie, a condamné l'innocent fils de Jonathas (2) sur la déposition mensongère de son

(1) Luc, 16-15.

(2) Lorsque David fuyait devant son fils Absalon, l'intendant de Miphiboseth accourut à sa rencontre avec des

serviteur? Quoi de surprenant que l'imposture nous égare, nous qui ne sommes pas des prophètes? D'ailleurs, comme nous l'avons déjà dit, la multiplicité des préoccupations énerve l'esprit en le partageant, et favorise d'autant la surprise.

PIERRE.

Ce que vous dites là est d'une vérité frappante.

GRÉGOIRE.

Je ne puis taire ce que j'ai appris du vénérable Valentin, autrefois mon abbé (1). Le corps d'Équice était inhumé dans l'église du bienheureux Laurent, martyr. Un jour, certain paysan s'avisa de déposer un boisseau de blé sur le tombeau de l'homme de Dieu, sans considérer l'éminence de sa vertu et le respect qu'elle méritait. Aussitôt il s'éleva dans les airs un tourbillon qui emporta au loin ce profane objet, tandis qu'il laissa tout le reste dans une immobilité parfaite. Par là tout le monde apprit la grandeur du mérite de celui dont les mortelles dépouilles reposaient en cet endroit.

Ce que je vais ajouter, je le tiens du vénérable Fortunat, dont l'âge, la sainteté, la droiture sont d'un si grand poids à mes yeux.

provisions et des rafraichissements considérables. « Où est le fils de ton maître, » lui dit le roi, étonné de le voir seul? Le perfide Siba répondit : « Il est resté à Jérusalem, » en se disant : C'est aujourd'hui que la maison d'Israël va me rétablir sur le trône de mon père. Or, c'était là une pure, une atroce calomnie. Néanmoins David le crut, et lui donna tous les biens de Miphiboseth. (2 Rois, ch. 16.)

(1) C'est-à-dire abbé de Saint-André de Rome, où saint Grégoire *était religieux avant 580.*

Lorsque les Lombards entrèrent dans la province de Valérie, les moines quittèrent le monastère pour se réfugier vers le tombeau du vénérable Équice, dans l'église dont nous avons parlé (1). Les barbares y entrèrent tout furieux, et se mirent à en arracher les moines pour les livrer aux tortures ou au tranchant du glaive. Alors l'un d'eux, outré de douleur, se prit à s'écrier en gémissant : « Hélas ! hélas ! saint Équice, approuvez-vous qu'on nous entraîne de la sorte, sans que vous songiez à nous défendre ? » A ce cri l'esprit immonde s'empare des Lombards en fureur. Ils tombent par terre, et leurs tourments ne cessent que lorsque tous les barbares, même ceux qui étaient hors de l'enceinte sacrée, ont appris à ne plus se permettre désormais de violer un lieu si auguste.

C'est ainsi qu'en défendant ses disciples, le saint homme assura pour l'avenir un asile à une foule de personnes.

CHAPITRE V

Saint Constance (2), gardien et officier de l'église Saint-Étienne.

GRÉGOIRE.

Ce que je vais vous raconter, je le tiens d'un de

(1) Ce monastère, cette église étaient probablement à peu de distance d'Aquila, ou d'Amiterne, patrie de saint Équice. Ce qui semble l'indiquer, c'est que saint Laurent reçoit à Pizzoli, près d'Aquila, un culte particulier.

(2) « A Ancône, saint Constance, mansionnaire de l'Église,

mes frères dans l'épiscopat, qui pendant plusieurs années a porté l'habit monastique et mené une vie des plus régulières dans la ville d'Ancône. Nous avons aussi près de nous, comme garants de ce fait, des personnes du même pays et d'un âge déjà avancé.

Il y avait près de la ville d'Ancône une église du bienheureux martyr Étienne, à laquelle était attaché par office un homme vénérable nommé Constance; le bruit de sa sainteté s'était répandu au loin. Plein de mépris pour les intérêts de la terre, il aspirait de tout son cœur aux seuls biens célestes. Un jour que l'huile manquait à l'église, et que le serviteur de Dieu n'avait absolument rien pour alimenter les lampes, il les remplit d'eau, y mit des mèches à l'ordinaire, puis il les alluma, et l'eau brûla dans les lampes absolument comme si c'eût été de l'huile. Considérez, mon cher Pierre, le mérite d'un homme qui, dans une nécessité extrême, a changé la nature d'un élément (1).

PIERRE.

Vous me dites là des choses bien merveilleuses; mais je voudrais savoir quelle était intérieurement l'humilité d'un homme qui se signalait extérieurement par de tels prodiges?

illustre par le don des miracles. » (Martyrol. romain, 23 septembre.)

(1) Voyez un fait à peu près semblable au chap. 32 du 3e liv. des *Dialogues*. Notre Seigneur n'a-t-il pas changé l'eau en vin? Or, les saints sont les héritiers de sa puissance. (Jean, 2-11.)

GRÉGOIRE.

Vous avez raison de chercher à connaître, au milieu des miracles, les dispositions du cœur; car il est bien incontestable que les prodiges éclatants sont une tentation qui lui livre de terribles assauts; mais un seul trait du vénérable Constance vous apprendra en deux mots son humilité profonde.

PIERRE.

Après m'avoir raconté le miracle des lampes, il vous reste encore à m'édifier par cet exemple d'humilité.

GRÉGOIRE.

Comme le bruit de sa sainteté avait retenti au loin, bien des personnes de diverses provinces désiraient ardemment de le voir. Un jour un paysan vint d'une contrée lointaine pour jouir de ce spectacle. A la même heure, le saint homme, monté sur un gradin de bois, s'occupait à raccommoder les lampes. Il avait une fort petite taille, un physique grêle et misérable. La personne qui était venue le voir cherchait à le reconnaître, et demandait instamment qu'on voulût bien le lui montrer. Ceux qui le connaissaient lui rendirent ce service. Mais comme les insensés jugent du mérite d'après les qualités extérieures, le villageois, à la vue d'un petit homme sans apparence, ne put se persuader que ce fût véritablement lui. La renommée et la vue d'un tel objet engageaient une sorte de lutte dans l'esprit du manant. Il ne pouvait s'imaginer que celui dont

l'opinion lui avait tellement prôné la grandeur fût en réalité si petit à ses yeux. Sur de nombreuses assertions que c'était bien Constance lui-même, il le méprisa et le tourna en ridicule, en s'écriant : « J'ai cru, moi, que c'était un grand homme, et celui-là n'a rien de l'homme ! » A ces mots, le serviteur de Dieu quitte les lampes qu'il répare, descend avec un joyeux empressement, se jette, dans l'excès de sa charité, au cou du paysan, le serre étroitement dans ses bras, le couvre de baisers, et le remercie avec effusion de ce qu'il a si bien jugé de sa personne. « Vous êtes, lui dit-il, le seul qui ayez sur moi les yeux ouverts. » Jugez par là de l'humilité d'un homme qui paie par un surcroît de charité le mépris dont il est l'objet ! Les outrages que nous essuyons révèlent les sentiments de nos cœurs. Ordinairement l'orgueil se complaît dans les honneurs, et l'homme humble dans son propre mépris. Est-il méprisable aux yeux des autres, il se réjouit de voir leur jugement confirmer ses propres pensées.

PIERRE.

A ce que je vois, cet homme a été grand extérieurement par ses miracles, mais plus grand encore par l'humilité de son cœur.

CHAPITRE VI

Saint Marcellin (1), évêque d'Ancône.

GRÉGOIRE.

Marcellin, prélat vénérable par la sainteté de sa vie, eut l'administration de cette même église d'Ancône dont nous venons de parler. Les excessives douleurs de la goutte avaient tellement paralysé l'action de ses jambes, que ses domestiques, lorsqu'il lui fallait aller quelque part, étaient obligés de le porter à force de bras. Or il avint qu'un jour une coupable négligence occasionna un incendie dans la ville d'Ancône. Elle était toute en feu lorsqu'on accourut pour l'éteindre. Mais on avait beau y jeter de l'eau à profusion, la flamme allait toujours croissant, et menaçait la ville entière d'une ruine inévitable. Déjà la flamme gagnait de proche en proche, déjà une bonne partie de la ville venait d'en être la proie, sans que personne eût pu enchaîner le fléau. Dans ce moment arrive l'évêque, porté sur les bras de ses gens; frappé de l'imminence du péril, il dit aux domestiques qui conduisaient ses pas : « Placez-moi en face de l'incendie. » On obéit, on le met à l'endroit où la flamme semble concentrer toute son intensité. Aussitôt, ô prodige ! les

(1) « A Ancône, saint Marcellin qui, par le secours de Dieu, préserva cette ville d'un incendie, suivant le témoignage de saint Grégoire. » (Martyr. rom., 9 janvier.)

tourbillons enflammés se replient sur eux-mêmes, et reculent avec une telle vitesse, qu'ils semblent s'écrier en se retirant : Nous ne pouvons passer sur l'évêque ! Ainsi refoulées par cette barrière insurmontable, les flammes s'amortirent et n'osèrent plus porter aucune atteinte à un édifice quelconque (1).

Jugez, mon cher Pierre, de l'éminente sainteté d'un homme qui, quoique assis et malade, a étouffé un incendie par la puissance de ses prières !

PIERRE.

C'est ce que je considère et ce qui me ravit d'admiration.

CHAPITRE VII

Saint Nonnose (2), prieur du monastère du mont Soracte (3).

GRÉGOIRE.

Je vais maintenant vous raconter, d'un lieu voisin de Rome, un fait que je tiens du vénérable

(1) Une pauvre femme voit le feu prendre à son habitation ; seule, dépourvue de tout secours, elle invoque saint Philibert. Aussitôt la flamme recule expirante, et l'humble réduit est sauvé. (Boll., 20 août.) C'est un fait entre mille.

(2) On lit au Martyrol. rom., 2 septembre : « Au mont Saint-Oreste, saint Nonnose, abbé, qui, par le pouvoir de sa prière, transporta une pierre fort grosse, et brilla par d'autres miracles. » — Saint Grégoire parle aussi de saint Nonnose dans ses lettres, liv. 2, lettre 50.

(3) Il est question du mont Soracte dans Virgile, *Énéide*, liv. 7, et dans Horace, livre 1er, ode 9.

évêque Maximien (1) et d'un ancien moine nommé Laurion, que vous connaissez; l'un et l'autre sont encore actuellement existants. Laurion fut élevé par le saint homme Anastase dans un monastère situé près de la ville de Nepi. Or, la proximité des lieux, la sainteté des mœurs, le zèle pour la vertu avaient établi de continuels rapports entre Anastase, si vénérable par sa piété, et Nonnose, prieur d'un monastère au mont Soracte. Nonnose était sous les ordres d'un abbé extrêmement sévère; mais son admirable égalité d'âme souffrait sans se démentir sa mauvaise humeur. Ainsi, grâce à son humilité, il gouverna les religieux avec douceur et apaisa plus d'une fois la colère de l'abbé. Or, le monastère était situé au sommet le plus élevé de la montagne, et il n'était pas de plaine qui offrît aux religieux le moindre jardin à cultiver. Une seule petite place sur le flanc de la montagne eût été propre à cette destination; mais elle était occupée par la proéminence d'un énorme rocher que la nature prolongeait jusque-là. Un jour le vénérable Nonnose considérait combien cet endroit eût été convenable pour y cultiver quelques légumes, si le rocher n'y eût fait obstacle, lorsqu'il réfléchit que cinq cents paires de bœufs ne seraient pas en état d'ébranler l'énorme masse. Désespérant d'en triompher par des moyens humains, il recourut au Sei-

(1) Maximien était évêque de Syracuse; il en est souvent parlé dans les lettres de saint Grégoire. L'Église l'honore le 9 juin.

gneur, et se mit en prière dans cet endroit même durant le silence de la nuit. Le lendemain matin, les religieux, étant venus en ce lieu, reconnurent avec surprise que le vaste rocher s'était éloigné, et que sa retraite leur laissait un espace considérable pour y faire un jardin.

Dans une autre circonstance, cet homme vénérable nettoyait les lampes de l'église; une d'elles lui échappa des mains et vola en mille éclats. Redoutant le violent courroux de l'abbé du monastère, il ramassa aussitôt les morceaux de l'objet fracturé, les plaça devant l'autel, et se mit à prier avec de grands gémissements. Après sa prière il releva la tête, et trouva en son état naturel la lampe dont sa frayeur avait recueilli les fragments.

C'est ainsi que dans ces deux miracles Nonnose imita les prodiges de deux Pères de l'Église : le rocher rappelle la montagne déplacée par saint Grégoire le Thaumaturge, et la restauration de la lampe, celle du calice que Donat rétablit dans son premier état (1).

PIERRE.

Nous avons, à ce que je vois, de nouveaux miracles modelés sur les anciens.

(1) Saint Grégoire surnommé le Thaumaturge était évêque de Néocésarée, dans le Pont. Le déplacement de la montagne se trouve consigné dans sa Vie, écrite par saint Grégoire de Nysse. Saint Donat, évêque d'Aretium, aujourd'hui Arezzo, en Toscane, est honoré comme martyr le 7 août.

GRÉGOIRE.

Voulez-vous apprendre ce que fit une fois saint Nonnose, à l'imitation d'Élie (1) ?

PIERRE.

Je le désire ardemment.

GRÉGOIRE.

Un jour la provision d'huile fit défaut au monastère; la récolte des olives approchait, il est vrai; mais malheureusement on ne voyait point de fruit aux oliviers. L'abbé jugea donc à propos d'envoyer de toutes parts ses religieux offrir leurs services aux gens du dehors pour la récolte des olives, afin de rapporter, à titre de salaire, un peu d'huile à l'abbaye. Nonnose, qui était un homme de Dieu, s'y opposa avec beaucoup d'humilité : il craignait qu'en sortant du monastère pour gagner de l'huile, les religieux ne le fissent au détriment de leurs âmes. Il ordonna de cueillir le peu de fruits qu'on voyait sur les oliviers du monastère, de les mettre au pressoir et de lui en apporter le produit, quelque peu qu'on en tirât. On obéit; les religieux recueillirent l'huile dans un petit vase et l'apportèrent au serviteur de Dieu. Aussitôt Nonnose la plaça devant l'autel, et, lorsque tout le monde fut sorti, il fit sa prière. Ensuite, ayant appelé les frères, il leur ordonna d'enlever le vase qu'ils avaient apporté et d'en verser un peu dans tous les tonneaux du monastère, afin qu'ils participassent à la bénédic-

(1) 3 Rois, 17-16.

tion de cette huile. Cette répartition effectuée, il les fit aussitôt boucher, tout vides qu'ils étaient. Le lendemain on les ouvrit : ils étaient pleins (1) !

PIERRE.

Nous sommes journellement témoins de l'accomplissement de cet oracle de la Vérité : *Mon Père jusqu'à présent agit toujours, et moi aussi* (2).

CHAPITRE VIII

Saint Anastase (3), **abbé du monastère de Suppenton** (4).

(Vers 560.)

GRÉGOIRE.

Vers la même époque le vénérable Anastase, dont il a été question au chapitre précédent, était notaire (5) de l'Église romaine que Dieu a confiée à mes soins. Dans le désir de se consacrer tout entier au service de Dieu, il renonça à ses fonctions et choisit pour retraite le monastère de Suppenton (6),

(1) Voyez l'huile se multipliant naturellement par la puissance de saint Benoît, de saint Martin, etc., 2e liv. des *Dialogues,* ch. 29 (texte et notes).

(2) Jean, 5-17.

(3) « A Castel-Saint-Élie, près du mont Saint-Silvestre, saint Anastase, moine, et ses compagnons, qui, appelés par une voix divine, entrèrent dans la joie du Seigneur. » (Martyr. rom, 11 janvier.)

(4) C'est maintenant Castel-Saint-Élie.

(5) Les fonctions de notaire et d'archiviste se confondaient dans l'Église romaine.

(6) Peut-être le nom de *Suppenton* vient-il de ce que le monastère est comme *suspendu* au-dessus de cet abîme.

où il passa de longues années dans de saints exercices, et qu'il gouverna avec autant de vigilance que d'habileté. Un énorme rocher s'élève au-dessus de cet endroit, et à ses pieds s'ouvre un abîme profond. Or, une nuit que le Seigneur avait résolu de récompenser les travaux de son pieux serviteur, du haut de ce rocher une grande voix articula distinctement et fit retentir avec éclat ces paroles : « Anastase ! venez ! » Sept autres religieux furent ensuite appelés nommément. La voix se tut un instant, puis elle appela encore un autre frère. Après avoir clairement entendu cet appel, la communauté ne douta pas que la mort de huit religieux ne fût imminente. Au bout de quelques jours, Anastase, et après lui tous les autres, sortirent de ce monde dans le même ordre que les avait appelés la voix descendue du sommet du rocher. Mais le frère que la voix n'avait appelé qu'après s'être tue un instant, survécut de quelques jours et mourut ensuite ; alors il fut évident que le léger intervalle placé entre son appel et celui des autres figurait le faible espace de temps qui devait séparer sa mort de leur mort. Mais il est une circonstance merveilleuse que nous ne devons point oublier. Le pieux Anastase allait rendre le dernier soupir, lorsqu'un religieux du monastère, qui ne pouvait se résigner à lui survivre, se jeta à ses pieds, les yeux baignés de larmes, et lui adressa cette prière : « Au nom de Celui à qui vous allez, je vous adjure de ne pas me laisser plus de sept jours en ce monde après votre trépas. » Or, avant l'expi-

ration du septième jour, le religieux mourut, et cependant il n'avait pas été appelé avec les autres par la voix nocturne; il fut donc manifeste que l'intercession du pieux Anastase lui avait seule obtenu ce trépas désiré (1).

PIERRE.

Voilà un religieux qui, sans être désigné avec les autres, quitte ce monde en vertu de la médiation de ce saint homme. Ne sommes-nous pas en droit d'en conclure que ceux qui jouissent d'un grand crédit aux yeux de Dieu peuvent quelquefois obtenir de lui des choses qu'il n'avait point résolues d'abord ?

GRÉGOIRE.

Il est impossible d'obtenir ce qui n'est point prédéterminé, et lorsque les prières des saints obtiennent quelques faveurs, c'est parce qu'il était décrété à l'avance qu'elles seraient accordées à leurs vœux. Il n'en est point autrement, même de la prédestination à la gloire éternelle ; les élus n'y parviennent par leurs travaux qu'autant qu'ils méritent par leurs prières ce qu'avant tous les siècles le Dieu tout-puissant a résolu de leur donner.

PIERRE.

Prouvez-moi plus clairement, je vous prie, s'il

(1) Saint Géminien demandait au Seigneur, dans une fervente prière, de le délivrer de ce corps de mort. Dieu lui fit entendre cette voix mystérieuse : *Venez, bon et fidèle serviteur,* et quelques jours après, sa sainte âme allait recevoir au milieu des chœurs des anges la couronne de la gloire éternelle. (Boll., 31 janvier, Vie de saint Géminien.)

est possible, que les prières contribuent à la prédestination.

GRÉGOIRE.

Il est aisé, mon cher Pierre, d'établir ce que j'ai avancé. Vous savez bien, assurément, que le Seigneur avait dit à Abraham : *C'est Isaac qui vous donnera de la postérité* (1); et ailleurs : *Je vous établis le père de beaucoup de nations* (2). Ces promesses, il les renouvela en ces termes : *Je vous bénirai, et je multiplierai votre race comme les étoiles du ciel et comme le sable qui est au rivage de la mer* (3). Ces passages prouvent évidemment que le Dieu tout-puissant avait décrété de multiplier par son fils Isaac la postérité d'Abraham. Et cependant il est écrit : *Isaac pria le Seigneur pour son épouse, parce qu'elle était stérile*, et le Seigneur *accorda à Rebecca* la faveur *de concevoir* (4). S'il est arrêté d'avance qu'Isaac multipliera la postérité d'Abraham, pourquoi épouse-t-il une femme stérile? C'est pour montrer incontestablement que ce qui est préordonné s'accomplit par la prière : en effet, c'est par la prière qu'Isaac obtient d'avoir des enfants, tout prédestiné qu'il est à multiplier la race d'Abraham.

PIERRE.

Votre raisonnement m'a fait pénétrer le mystère, et il ne me reste plus aucun doute.

(1) Genèse, 21-13. — (2) Ibid., 17-4. — (3) Ibid., 22-17. — (4) Ibid., 25-21.

GRÉGOIRE.

Voulez-vous que je vous raconte quelque chose de ce qui s'est passé dans la Toscane ? Vous verrez quels hommes ont fleuri dans cette province, et combien était grand leur pouvoir sur le cœur de Dieu.

PIERRE.

Volontiers, et même je vous demande instamment cette grâce.

CHAPITRE IX

Saint Boniface (1), évêque de Ferentino (2).

(Au VIe siècle.)

GRÉGOIRE.

Il y eut un homme vénérable par sa sainteté, qui remplit autrefois dans la ville de Ferentino les fonctions de l'épiscopat avec un zèle et une vertu en harmonie avec cette haute dignité : Boniface était son nom. Le prêtre Gaudence, qui est encore en vie, m'en a raconté une foule de miracles ; c'est un garant d'autant plus sûr, qu'élevé à son école, il lui a été donné d'être témoin de ce qu'il raconte.

La pauvreté, cette gardienne de l'humilité chez

(1) Le Martyrologe romain en parle en ces termes, le 14 mai : « A Ferentino, en Toscane, saint Boniface, évêque, qui, comme le rapporte saint Grégoire pape, brilla dès son enfance par sa sainteté et ses miracles. » Voyez les Bolland., citant littéralement saint Grégoire.

(2) Petite ville des États de l'Église, à 68 kilom. de Rome.

les personnes sages, était le partage de cette Église. Elle était si grande qu'elle n'avait qu'une vigne pour toute ressource, et encore survint-il une grêle qui la ravagea complétement, de telle sorte qu'il ne resta plus sur quelques ceps que de rares et de misérables grappes. Le vénérable prélat, y étant entré, rendit de grandes actions de grâces à Dieu de ce qu'au sein même de la pauvreté il voyait redoubler pour lui les angoisses de l'indigence. Le temps de la maturité approchant, il plaça comme d'ordinaire une personne dans sa vigne, en lui ordonnant de la garder avec une exacte vigilance. Un autre jour il commanda au prêtre Constance, son neveu, de préparer et de goudronner selon l'usage toutes les futailles de la maison. Cet ordre surprit extrêmement son neveu. C'était une sorte de folie à ses yeux, que de préparer des tonneaux alors qu'il n'y avait pas de raisins. Toutefois il ne se permit pas de demander la raison d'une pareille injonction; il obéit, et disposa tout comme de coutume. Alors l'homme de Dieu entra dans sa vigne, détacha les grappes, les porta au pressoir, et, après avoir fait sortir tout le monde, il resta seul avec un petit enfant qu'il descendit dans la cuve, en lui ordonnant de fouler ce peu de grappes. Le saint homme recueillit lui-même dans un vase les quelques gouttes qui en tombèrent, et les répartit dans tous les tonneaux comme une source de bénédiction, mais en si petite quantité que c'était à peine s'ils en étaient humectés. Cela fait, il appela aus-

sitôt le prêtre Constance, et lui recommanda de faire venir les pauvres. Alors le vin se multiplia dans la cuve, à tel point qu'il put en remplir tous les vases que les pauvres avaient apportés. Lorsqu'il les eut bien satisfaits, il enjoignit à l'enfant de quitter le pressoir, ferma la porte du cellier et y apposa son propre sceau, puis il revint à l'église. Le lendemain il appela Constance, ouvrit le cellier après avoir fait sa prière, et trouva que le vin coulait à flots par-dessus les tonneaux qui n'en avaient reçu que peu de gouttes, de telle sorte qu'il eût inondé tout le pavé si l'évêque eût encore tardé à venir (1). Alors il défendit sévèrement à Constance de jamais découvrir ce miracle tant qu'il serait en vie. Il craignait sans doute que les applaudissements qui l'exalteraient aux yeux des hommes ne détruisissent la vertu au fond de son cœur; et en cela il suivait l'exemple du divin Maître, qui, voulant nous conduire dans la voie de l'humilité, avait défendu à ses disciples, en parlant de sa personne, *de ne rien dire de ce qu'ils avaient vu, jusqu'à ce que le Fils de l'homme fût ressuscité d'entre les morts* (2).

PIERRE.

Puisque l'occasion se présente, j'oserai vous demander pourquoi, après avoir rendu la vue à deux aveugles (3), notre Seigneur leur défend d'en

(1) Sainte Colette multiplia le vin qu'on lui avait donné pour les pauvres. (Bolland., 6 mars.)

(2) Matth., 17-9. — (3) Ibid., 9-27.

parler à personne, et pourquoi eux, un instant après, s'en vont le publier dans tout le pays? Est-ce que, dans cette circonstance, le Fils unique de Dieu, co-éternel au Père et au Saint-Esprit, voulut une chose qu'il ne pût accomplir, de telle sorte que le miracle qu'il voulait taire ne pût être caché?

GRÉGOIRE.

Toutes les actions de notre Sauveur pendant sa vie mortelle étaient destinées à nous servir d'exemple: il voulait qu'en suivant ses traces selon la mesure de nos forces, nous pussions marcher sans encombre dans le chemin de la vie. Il opère un miracle qu'il commande de taire, et qui cependant ne peut demeurer secret. C'est pour que ses élus, se conformant à l'instruction que nous donne son exemple, aient l'intention de rester inconnus lorsqu'ils accomplissent de grandes choses, et que, d'autre part, ils soient découverts malgré eux pour l'édification des autres. De cette sorte, le désir d'ensevelir ses bonnes œuvres dans le silence constitue un acte d'humilité profonde, et l'impossibilité de les taire produit un immense avantage. Il n'est point vrai que notre Seigneur ait eu une volonté impuissante; mais le divin Maître a voulu nous apprendre par son exemple, et ce que ses membres doivent vouloir, et ce qui leur arrive même contre leur intention.

PIERRE.

Je goûte fort ce que vous me dites.

GRÉGOIRE.

Puisque nous sommes à parler de l'évêque Boniface, achevons ce qui nous reste encore à dire de quelques autres de ses œuvres.

Dans une certaine circonstance, la fête du saint martyr Proculus approchait. Un noble, appelé Fortunat, conjura instamment le vénérable prélat de venir, après avoir célébré les augustes mystères dans l'église du saint martyr, donner sa bénédiction à sa maison. L'homme de Dieu ne put se refuser à ce que sollicitait la charité par la bouche de son religieux hôte. La sainte messe achevée, il vint s'asseoir à la table de Fortunat. Il n'avait pas encore dit la prière qui précède le repas, lorsqu'un de ces hommes qui mendient leur pain en jouant des instruments se présente tout à coup à la porte avec un singe et des cymbales, qu'il se met à frapper l'une contre l'autre. Au bruit d'une sérénade pour laquelle il n'a que du mépris, le saint s'écrie : « Hélas! hélas! le malheureux! il est mort; il est mort, le malheureux! Je suis venu à table prendre ma réfection, je n'ai pas encore ouvert la bouche pour bénir le Seigneur, et voilà qu'il est venu avec un singe jouer de ses cymbales! » Puis il ajoute : « Au nom de la charité, allez lui donner à boire et à manger ; toutefois sachez qu'il est mort. » L'infortuné avait reçu du pain et du vin de cette maison ; il allait sortir. Soudain une énorme pierre roule du haut du toit et lui tombe sur la tête. Le coup le terrasse; on le relève à demi mort, et, le

lendemain, conformément à la sentence de l'homme de Dieu, il expire. Ce tragique événement nous montre, mon cher Pierre, quel respect nous devons porter aux saints, qui sont les temples de Dieu. Si vous excitez leur indignation, alors de qui provoquez-vous la colère, sinon de Celui qui habite ces sanctuaires ? Ainsi nous devons d'autant plus redouter le courroux des justes, que le Tout-Puissant, présent dans leurs cœurs, est plus à même de faire éclater de terribles vengeances (1).

Une autre fois le prêtre Constance, neveu de l'évêque Boniface, vendit un cheval douze pièces d'or, tresor qu'il serra soigneusement dans un coffre; après quoi il alla vaquer à ses travaux. Dans ce moment arrivèrent des pauvres qui conjurèrent le saint prélat avec les dernières instances de vouloir bien soulager leur misère par quelque aumône. L'homme de Dieu, qui n'avait rien à leur donner, cherchait avec angoisse le moyen de ne pas renvoyer les mains vides ces malheureux. Soudain il se rappelle que le prêtre Constance, son neveu, a vendu le cheval qui lui servait de monture, et en a déposé le prix dans un coffre. Son neveu était absent. Boniface approche du trésor, ses pieux

(1) Nous ne citerons qu'un fait du même genre.

Le tyran Mactalius poursuit saint Sénan par des outrages obstinés; il le méprise, dit-il, à l'égard d'une faible *brebis*. A quelques pas de là, une pauvre brebis se jette entre les jambes de ses chevaux; ceux-ci s'effarouchent et renversent Mactalius, qui se brise la tête et périt à l'instant. (Bolland., 8 mars.)

efforts forcent la serrure, et sa charité distribue à son gré les douze pièces d'or aux pauvres. Au retour de ses travaux, Constance trouve son coffre fracturé, et la somme qu'il y avait serrée complétement disparue. Alors il fait retentir les appartements d'un affreux vacarme, et dans l'excès de sa fureur il s'écrie : « Tout le monde vit ici à son aise, il n'y a que pour moi seul que la vie y est intolérable ! » A ces clameurs, l'évêque accourt avec toutes les personnes de la maison. Vainement le prélat essaie-t-il de l'apaiser par la douceur de ses paroles; Constance lui réplique par un insolent reproche : « Tous les autres vivent avec vous, moi seul je ne puis subsister en votre présence. Rendez-moi mon or. » Vivement ému de ces plaintes, l'évêque entre à l'église de la bienheureuse Vierge Marie; là il déploie le devant de son vêtement, et, les mains élevées vers le ciel, il se met à le conjurer de lui fournir de quoi apaiser la colère de ce prêtre insensé. Ensuite, abaissant les regards sur la robe qu'il tient étendue entre ses bras, il aperçoit douze pièces d'or aussi étincelantes que si elles fussent sorties à l'heure même de la fabrique du monnayeur (1). Aussitôt il quitte l'église et va les jeter au sein du prêtre furibond, en disant : « Voilà l'or que tu as demandé; mais sache qu'en punition de ton avarice tu ne seras pas, après ma mort, élu évêque de cette Église. Cette

(1) Saint Benoît trouva presque de la même façon treize pièces d'or. Liv. 2 des *Dialog.*, ch. 27 (texte et notes).

sentence, émanée de la Vérité même, nous le prouve incontestablement : ce prêtre n'amassait de l'argent que pour se frayer les voies à l'épiscopat. Mais la parole du serviteur de Dieu se vérifia, et Constance termina sa vie dans les modestes fonctions du sacerdoce (1).

Un ecclésiastique déjà avancé en âge, et récemment venu de la ville de Ferentino, a raconté de Boniface des choses que je ne crois pas devoir passer sous silence. « Aux jours de son enfance, dit-il, il habitait avec sa mère. Sortait-il de la maison, quelquefois il y rentrait sans chemise, et souvent sans tunique ; car il ne pouvait rencontrer un pauvre nu sans le vêtir, heureux qu'il était de dépouiller son corps sur la terre pour embellir son âme aux yeux de Dieu. Sa mère lui adressait souvent des reproches, en lui représentant qu'il n'était pas juste qu'un pauvre prodiguât ainsi ses vêtements à d'autres pauvres. Un jour, étant montée au grenier, elle découvrit que son fils avait donné aux indigents presque tout le blé dont elle avait fait provision pour la subsistance de la famille. Désolée d'une pareille perte, elle se frappait rudement le sein et le visage, lorsque le petit serviteur de Dieu survint et se mit à la consoler de son mieux. La voyant insensible à toutes ses caresses, le pieux enfant la pria de sortir du grenier, où il ne se trouvait plus que de faibles restes de l'abondante

(1) Voyez la *prédiction de saint Sénan, en réponse à la* brutalité de Mactalius. (Bolland., 8 mars, etc.)

provision, et aussitôt il se mit en prière. Un instant après il alla chercher sa mère ; le grenier renfermait une quantité de froment égale à celle que la bonne femme s'était plu à considérer comme la subsistance de toute l'année. Vivement frappée à la vue d'un tel prodige, elle ne craignit pas d'exhorter elle-même son fils à faire libéralement l'aumône, puisqu'il possédait si bien le secret d'obtenir sur-le-champ l'objet de ses vœux (1).

« Cette femme essayait en vain de nourrir des poules devant sa maison : le renard venait de la campagne voisine les lui ravir. Un jour que le petit Boniface se trouvait en cet endroit, le fléau de la modeste basse-cour vint, selon sa coutume, enlever une poule. Le pieux enfant se rendit aussitôt à l'église, et, prosterné sur le pavé, il fit à haute voix cette prière : « Voulez-vous, Seigneur, que je ne puisse goûter des volailles que ma mère nourrit ? Voilà que le renard vient les manger toutes. » Sa prière finie, il se leva et sortit de l'église. Bientôt le renard reparut ; mais ce fut pour relâcher la proie qu'il tenait à la gueule, et tomber sur la poussière, expirant aux yeux du pieux enfant (2). »

(1) Parmi les nombreux miracles de ce genre, nous ne citerons que celui de saint François Régis.

Dans un temps de disette, ce grand saint multiplia par trois fois le blé dont il avait fait provision. Voyez sa Vie par le Père d'Aubenton. — Saint Théophane multiplia également le blé en faveur des pauvres. (Boll., 12 mars.)

(2) La prière opère des choses si prodigieuses que cela ne doit point nous surprendre. La vie des saints est pleine de pareilles merveilles.

PIERRE.

Il me semble bien étonnant que Dieu daigne exaucer, pour des choses de si peu d'importance, les prières de ceux qui se confient en lui.

GRÉGOIRE.

C'est le résultat, mon cher Pierre, de la haute sagesse de notre Dieu. Les petites faveurs que nous obtenons ont pour but de nous en faire espérer de plus grandes. Si le Ciel a exaucé pour de si chétifs intérêts ce petit enfant, dont la candeur égalait la piété, c'était pour lui apprendre avec quelle confiance il devait, dans les circonstances graves, recourir au Seigneur.

PIERRE.

Je suis charmé de vos discours.

CHAPITRE X

Saint Fortunat (1), évêque de Todi (2).

GRÉGOIRE.

Il y eut dans le même pays un autre personnage également vénérable par la sainteté de sa vie : c'était Fortunat, évêque de Todi. Il possédait pour l'expulsion des démons un pouvoir immense, à tel point qu'il les chassait quelquefois par légions des personnes qui en étaient possédées, et que son

(1) « A Todi, saint Fortunat, évêque, qui, au rapport de saint Grégoire, brilla par le don d'une vertu puissante pour chasser les esprits immondes. » (Martyr, rom., 14 octobre.)

(2) Ville épiscopale des États de l'Église.

application assidue à la prière triomphait des assauts de leurs armées immondes. Julien, autrefois défenseur de notre Église, et mort depuis peu en cette ville, eut l'honneur de vivre dans son intimité. C'est à ses récits que j'emprunte ce que je vais raconter. Son étroite liaison avec Fortunat le rendit souvent témoin de ses actions, dont il conserva depuis pour notre édification le doux souvenir dans son cœur.

Une dame, aux confins de la Toscane, avait sa bru avec elle. Celle-ci, les premiers jours de son mariage, fut invitée avec sa belle-mère à la consécration d'une église dédiée au bienheureux martyr Sébastien. Malheureusement elle n'eut pas assez de vertu pour se conserver aussi pure qu'elle l'eût dû (1). Le lendemain, d'une part les reproches de sa conscience la détournaient d'y assister, tandis que de l'autre le respect humain l'y poussait; enfin, redoutant plus les censures des hommes que le jugement de Dieu, elle se rendit à la cérémonie. Mais à peine les reliques du saint martyr furent-elles déposées dans l'église, que le malin esprit se saisit de cette jeune femme, et la tourmenta en présence de tout le peuple. Témoin de ces violentes tortures, le prêtre de ce saint lieu prit aussitôt la

(1) Cette disposition était fort recommandée en certaines circonstances, notamment lorsqu'il s'agissait de participer à la sainte Eucharistie; elle est d'ailleurs conforme au conseil de l'Apôtre (1 Corinth., 7-5). — Il n'est donc pas étonnant qu'une contravention flagrante à ce sujet ait donné lieu à une possession si déplorable.

nappe de l'autel pour l'en couvrir; mais à l'instant le démon se saisit de lui à son tour. Pour avoir, dans sa présomption, hasardé une entreprise au-dessus de ses forces, de cruelles souffrances lui apprirent forcément son impuissance. Les assistants prirent la jeune femme entre leurs bras et la transportèrent à sa maison.

Cependant l'ancien ennemi des hommes ne cessait de lui faire subir les plus violentes tortures. Dans leur affection charnelle, et conséquemment ennemie, ses proches la livrèrent à des magiciens pour la guérir, s'exposant ainsi à étouffer tout sentiment religieux en son âme, dans le but de rendre à son corps une santé éphémère par de magiques enchantements. On la conduisit à la rivière, et on l'y tint longtemps plongée pendant que les magiciens épuisaient tous les secrets de leur art pour chasser le démon qui la tenait en sa possession. Mais, ô admirable jugement de Dieu ! tandis que ces maléfices coupables expulsaient un démon, une légion d'autres entraient à l'instant; dès lors la multiplicité des convulsions et les cris les plus affreux répondirent au nombre des démons auxquels la victime était en proie. Reconnaissant la faute de leur impie et perfide tendresse, ses parents résolurent de la présenter au vénérable évêque Fortunat et de la laisser entre ses mains. Le saint homme, s'en étant chargé, se livra plusieurs jours et plusieurs nuits à de ferventes prières, persuadé qu'il lui fallait déployer d'autant plus d'efforts qu'il avait à

lutter contre une légion d'esprits infernaux retranchés dans le corps de cette personne comme dans une citadelle. Il lui suffit de quelques jours pour lui procurer une santé aussi parfaite que si jamais le démon n'eût eu aucun droit sur elle.

Dans une autre circonstance, le serviteur du Dieu tout-puissant chassa l'esprit immonde du corps d'un autre possédé. Sur le soir, voyant qu'il n'y avait presque plus personne hors des habitations, l'esprit malin prit la forme d'un étranger, et se mit à parcourir les rues et les places de la ville en s'écriant : « O le saint homme que l'évêque Fortunat! Voilà ce qu'il a fait : il a chassé de chez lui un pauvre étranger. Je cherche un asile pour prendre un peu de repos, et je n'en trouve point dans la ville. » Assis auprès du feu de sa maison avec sa femme et son enfant, un habitant entend ces plaintes, s'informe de la conduite de l'évêque, offre l'hospitalité à cet homme et le fait asseoir près de son foyer à côté de lui. Pendant qu'ils conversent ensemble, le malin esprit saisit son petit enfant, le jette au feu, et dans un moment lui arrache la vie. Le père, désolé, sut alors quel était celui qu'il avait si imprudemment accueilli après son expulsion par l'évêque.

PIERRE.

Comment l'antique ennemi a-t-il osé commettre un meurtre dans la maison d'un homme qui, le prenant pour un étranger, lui avait si gracieusement offert l'hospitalité ?

GRÉGOIRE.

Mon cher Pierre, il y a bien des actions qui nous paraissent bonnes sans l'être réellement, parce qu'elles ne se font pas avec une bonne intention. C'est pourquoi la Vérité dit dans l'Évangile : *Si votre œil est mauvais, tout votre corps sera dans les ténèbres* (1). L'intention précède l'action ; si donc l'intention est perverse, toute l'action qui en découle est vicieuse, quoiqu'elle paraisse bonne.

Cet homme privé de son enfant alors qu'il semblait exercer l'hospitalité, n'agissait pas, à mon avis, dans un esprit de charité, mais bien pour discréditer le prélat. Le châtiment dont fut suivi cet accueil prouve qu'il n'avait pas été exempt de faute. Il en est qui s'étudient à faire des bonnes œuvres pour obscurcir l'éclat de celles des autres. Ce n'est pas le bien lui-même qu'ils goûtent, mais la gloire qui leur en revient et dont ils abusent pour opprimer les autres. Ainsi, selon moi, l'homme qui a reçu le malin esprit avait moins en vue une bonne œuvre qu'un acte d'ostentation. Faire dire de lui qu'il s'était mieux comporté que l'évêque en donnant l'hospitalité à un étranger chassé par l'homme de Dieu Fortunat, telle était son hypocrite prétention.

PIERRE.

C'est exactement cela ; le résultat de cette démarche prouve que l'intention n'en était pas pure.

(1) Matth., 3-26.

GRÉGOIRE.

Un jour on amena au vénérable Fortunat un homme qui avait perdu la vue; celui-ci sollicita le secours de ses prières et obtint sa guérison. En effet, à peine l'homme de Dieu eut-il fait sa prière, à peine eut-il tracé sur les yeux du malade le signe de la croix, que la lumière lui fut aussitôt rendue et que les ténèbres de sa cécité se dissipèrent.

Le cheval d'un militaire était devenu si furieux, que plusieurs personnes avaient beaucoup de peine à le tenir, et lorsqu'il pouvait se jeter sur quelqu'un, il le déchirait à belles dents. On parvint enfin à l'enchaîner, et on l'amena à l'homme de Dieu. La main étendue, il forma sur sa tête le signe de la croix; aussitôt la rage fit place à la douceur, à tel point qu'il devint dans la suite plus traitable qu'avant ses accès de fureur (1). La puissance de ce miracle, qui dans un clin d'œil avait totalement changé son cheval, inspira au militaire la pensée de l'offrir au saint homme. Fortunat refusa de le recevoir; mais le militaire le conjura opiniâtrément de ne point mépriser son offrande. Alors l'homme de Dieu prit un parti mitoyen, à l'aide duquel, en exauçant les vœux du militaire,

(1) Les premiers chrétiens recouraient souvent au signe de la croix. (Voy. Tert., *Couronne du soldat*, ch. 3.)— Dans un grand danger, Julien l'Apostat, saisi de frayeur, traça sur lui le signe de la croix, et les démons s'enfuirent. (Saint Grégoire de Naz., 3e discours contre Julien.) La Vie des saints est remplie de miracles opérés par la vertu de ce signe sacré.

il refusait de recevoir un présent pour le miracle qu'il venait d'opérer : ainsi il lui présenta le prix de son cheval, et après cela il accepta ce qu'il lui offrait. Dans la crainte de le contrister par un refus absolu, la charité lui fit acheter ce qui ne lui était point nécessaire.

Je ne dois pas taire non plus ce que j'ai appris, il y a environ douze jours, des vertus de ce grand homme. On m'amena un pauvre vieillard, et, comme j'aime beaucoup à causer avec les personnes avancées en âge, je lui demandai avec empressement d'où il était. « Je suis de Todi, me répondit-il. — Eh bien! mon bon père, avez-vous connu l'évêque Fortunat? — Oui, répondit-il, et parfaitement. » Alors j'ajoutai : « Dites-moi, je vous prie, les miracles que vous en savez, et apprenez-moi ce qu'était ce prélat. — Cet homme, répondit-il, était bien différent de ceux que nous voyons maintenant. Tout ce qu'il demandait au bon Dieu, il l'obtenait à son gré. Je vais vous en raconter un miracle qui dans ce moment me revient à l'esprit.

« Un jour les Goths, se dirigeant rapidement du côté de Ravenne, passèrent sous les murs de Todi et enlevèrent deux petits enfants dans une terre qui dépendait de cette ville. A cette nouvelle, le saint évêque manda les ravisseurs près de sa personne. Il s'étudia d'abord à adoucir par des paroles insinuantes l'âpreté de leurs caractères; puis, faisant un pas en avant, il leur dit : « Que voulez-vous que je vous donne en retour des enfants que vous

avez enlevés ? Je les réclame comme un témoignage de votre bienveillance. » Alors le représentant et le chef des barbares lui répondit : « Pour toutes autres choses nous sommes à vos ordres ; mais ces enfants, nous ne vous les rendrons jamais. » Le vénérable prélat lui fit de douces menaces : « Vous me contristez, mon fils, lui dit-il, en n'écoutant point votre père. Ne m'affligez pas, je vous prie ; car ce ne serait point à votre avantage. » Mais le Goth insensible soutint son farouche refus et se retira. Le lendemain avant son départ, il revint trouver l'évêque, qui lui renouvela sa demande à peu près dans les mêmes termes. Le barbare ne voulut toujours point consentir à lui rendre les deux enfants. Alors l'évêque, profondément contristé, lui dit : « Je sais qu'il n'est pas de votre intérêt de me laisser plongé dans l'amertume. » Le Goth, méprisant cette menace, rentre à son hôtel, met à cheval les deux enfants et les envoie en avant, sous la conduite de ses gens. Pour lui, il monte à cheval à l'instant même et les suit. Il n'était pas encore sorti de la ville, lorsque, passant devant l'église de l'apôtre saint Pierre, son cheval fait un faux pas et tombe avec son cavalier, qui se casse la cuisse ; l'os est rompu et partagé en deux ; on relève le barbare à force de bras, et on le reporte à son hôtel (1). Aussitôt il fait revenir les enfants qui ont pris les devants par son ordre, et mande ces paroles au

(1) Voy. au chap. 9 de ce livre la punition de Mactalius. (Note.)

vénérable Fortunat : « Je vous conjure, mon père, envoyez-moi votre diacre. » Lorsque le diacre fut arrivé près de son lit, il fit venir en sa présence les enfants qu'il avait opiniâtrément refusé de rendre à l'évêque, et les remit entre les mains de son envoyé, en lui disant : « Allez, et dites à monseigneur l'évêque : Vous m'avez maudit, et j'ai été frappé; mais recevez, je vous prie, les enfants que vous avez réclamés, et daignez intercéder pour moi. » Le diacre prit les enfants et les conduisit à l'évêque. Ensuite le vénérable Fortunat lui donna de l'eau bénite, et lui dit : « Allez vite, et jetez de cette eau sur le blessé. » Le diacre obéit et aborda le Goth, dont il aspergea les membres. Mais, ô prodige étonnant! à peine l'eau bénite a-t elle touché la cuisse du malade, le membre fracturé se consolide et se trouve si bien rétabli dans son premier état, qu'à l'heure même le Goth se lève, monte à cheval et fait sa route comme s'il n'eût jamais éprouvé aucun mal (1). Ainsi les enfants que ce Goth insubordonné avait refusé de rendre au vénérable Fortunat en retour d'une somme d'argent, le châtiment le força de les lui rendre sans rançon. »

Ce récit achevé, le bon vieillard cherchait à nous

(1) Un enfant était en proie à une maladie qui faisait désespérer de ses jours; saint Chrysostome l'aspergea d'eau bénite, et il fut guéri. (Photius.) — Une semblable aspersion mit en fuite le démon, qui ne put supporter la vertu de l'eau sainte. (Théodoret.) Saint Épiphane parle aussi de l'eau bénite et des miracles qu'elle opère. (*Hérésie des Ébionites*, n 12.)

en faire d'autres encore; malheureusement il y avait là des personnes que j'étais occupé à instruire; et puis le jour était sur son déclin. Force me fut donc de renoncer à entendre sur le vénérable Fortunat des traits que je ne me lasserais jamais d'entendre, si j'en avais le loisir.

Cependant, un autre jour, l'intéressant vieillard m'en raconta un fait bien plus admirable que tous les autres; le voici.

Dans la même ville de Todi, un homme de bien, appelé Marcel, demeurait avec ses deux sœurs. Il lui survint une indisposition le soir du samedi saint, veille de la grande fête de Pâques, et le voilà mort! Comme il fallait porter son corps au loin, on ne put l'enterrer ce jour-là. Pendant le délai exigé pour son inhumation, ses deux sœurs, désolées d'une telle perte, coururent tout en pleurs au vénérable prélat, et, dans l'excès de leur douleur, elles s'écrièrent : « Nous savons que vous marchez sur les traces des apôtres; vous purifiez les lépreux, vous rendez la vue aux aveugles : venez ressusciter notre frère. » A la nouvelle de cette mort, Fortunat se mit à pleurer lui-même; puis il leur dit : « Retirez-vous et ne parlez pas de la sorte : si ce malheur vous a frappées, c'est par ordre du Tout-Puissant, auquel personne ne peut résister. » Les deux sœurs se retirèrent, et l'évêque resta profondément affligé de cette mort. Le lendemain, c'était le dimanche, avant le crépuscule, il appelle ses deux diacres et se rend à la maison

du défunt; il approche du lieu où gisait son cadavre glacé, puis il se met en prière. Ensuite il se lève, s'assied près du défunt et l'appelle par son nom d'un ton de voix assez bas, en disant : « Mon frère Marcel! » Semblable à un homme qui dort d'un léger sommeil, Marcel, éveillé à la voix de son charitable voisin, toute faible qu'elle est, ouvre aussitôt les yeux, regarde l'évêque et lui dit : « Hélas! qu'avez-vous fait? qu'avez-vous fait? — Hé! qu'ai-je fait? lui répond l'évêque. — Il vint hier, continue Marcel, deux personnes qui me chassèrent de mon corps pour me conduire dans un heureux séjour. Mais aujourd'hui un autre a reçu la mission de venir me dire : Ramenez-le, parce que l'évêque Fortunat est venu dans sa maison. » Dès qu'il eut prononcé ces paroles, il recouvra une parfaite santé, et vécut encore longtemps en ce monde (1). Il ne faut pas croire cependant qu'il perdit la place par lui obtenue dans les cieux. Comment douter, en effet, que celui qui avant sa mort s'était appliqué à être agréable au Seigneur, n'ait pu mener après sa résurrection, grâce aux prières de son intercesseur, une vie plus vertueuse encore?

Mais pourquoi parler davantage des actions du bienheureux Fortunat, dès lors qu'aujourd'hui

(1) L'Écriture sainte nous parle de plusieurs résurrections; la Vie des saints en est remplie. Celle dont il s'agit a beaucoup de rapport avec la résurrection dont il sera question au chap. 12 de ce 1er livre.

même nous voyons éclater tant de miracles sur son tombeau? Dans la poussière de la tombe, comme au sein de la vie, il ne cesse de délivrer les possédés et de guérir les malades qui l'implorent avec confiance.

Mais il faut, mon cher Pierre, retourner dans la province de Valérie; il m'a été donné d'en apprendre d'éclatants miracles de la bouche du vénérable Fortunat, dont il a été question plus haut (1). Encore actuellement, il vient souvent me visiter, et en me racontant les actions des anciens, il fournit à mon cœur un aliment toujours nouveau.

CHAPITRE XI

Saint Martyrius (2), moine de la province de Valérie.

(VIe siècle.)

GRÉGOIRE.

Il y avait dans ce pays un fort pieux serviteur de Dieu appelé Martyrius, qui donna jadis un gage de sa haute puissance. C'est l'usage dans cette province de tracer sur la pâte le signe de la croix, de telle sorte qu'on la croirait partagée en quatre (3).

(1) Au chap. 4.

(2) Martyrologe romain, 23 janvier : « Dans l'Abruzze citérieure, saint Martyrius, solitaire, dont le pape saint Grégoire fait mention. »

(3) Suidas, Juvénal, Horace parlent de ces sortes de pains. Quoiqu'en traçant le signe de la croix sur le pain on eût

Or les frères de Martyrius, ayant fait un pain destiné à cuire sous la cendre, oublièrent de former sur lui ce signe sacré. Le serviteur de Dieu était là présent. Instruit par les frères eux-mêmes qu'ils n'avaient pas eu recours à cette pieuse précaution avant de le recouvrir de cendres et de charbons ardents, il s'écria : « Pourquoi ne l'avez-vous pas marqué du signe de la croix? » A ces mots, il traça du doigt ce signe divin sur les charbons. Aussitôt le pain fit un grand bruit, semblable à celui d'une vaste chaudière qui éclate sur les flammes. Lorsqu'il fut cuit, on le retira du feu, marqué de la croix qu'avait tracée non point le contact de la main, mais la puissance de la foi.

CHAPITRE XII

Saint Sévère (1), prêtre de la même province.

(Environ en 530.)

GRÉGOIRE.

C'est encore dans ce pays que se trouve la vallée d'Intérorine, que beaucoup de villageois, dans

pour but d'en faciliter le partage, il n'en est pas moins vrai qu'il renfermait l'expression d'un sentiment religieux.— Quelquefois on faisait cuire des pains partagés en trois, en l'honneur de la sainte Trinité. (Saint Paulin, épit. 3, à Alypius.) Toutes ces pratiques nous révèlent la foi des premiers chrétiens.

(1) Martyrologe romain, 15 février : « Dans l'Abruzze ultérieure, saint Sévère, prêtre, de qui saint Grégoire écrit qu'il ressuscita un mort par ses larmes. »

leur langage, appellent Intérocrine. Là demeurait un homme d'une vie admirable, appelé Sévère, occupé à desservir l'église de la bienheureuse Marie, mère de Dieu et toujours vierge. Un jour un père de famille arrivé à sa dernière heure envoya promptement le prier de venir au plus tôt, sollicitant pour l'expiation de ses péchés les suffrages de ses prières et la grâce de mourir délivré de toutes ses fautes, après en avoir fait pénitence. Or le prêtre, par hasard, s'occupait à tailler sa vigne; il répondit aux envoyés : « Marchez devant, je vais vous suivre à l'instant même. » Voyant qu'il ne lui restait plus que peu de chose à faire, il voulut terminer et tarda quelque temps encore. Sa besogne achevée, il s'achemina vers le malade. Pendant le trajet, ceux qui étaient venus d'abord s'avancèrent à sa rencontre, et lui dirent : « Mon père, pourquoi avez-vous différé? Ne vous donnez pas la peine de venir : il est mort! » A cette nouvelle, Sévère frémit d'horreur et s'écrie à haute et intelligible voix qu'il est un assassin. Les yeux baignés de larmes, la poitrine oppressée de sanglots, il arrive près du corps du défunt et tombe au pied de son lit. Tandis qu'il verse un torrent de larmes, qu'il se frappe la tête contre terre, et qu'il s'accuse hautement de cette funeste mort, soudain l'âme du défunt rentre dans son corps. Les nombreux témoins de ce spectacle poussent des cris d'admiration et versent des larmes de joie. On demande à cet homme où il était allé, et comment il était revenu. « Ils étaient affreux,

répond-il, les hommes qui me conduisaient; de leur bouche, de leurs narines sortait un feu que je ne pouvais supporter. Ils m'entraînaient dans des lieux obscurs, lorsqu'un jeune homme d'une beauté ravissante vint à notre rencontre avec quelques autres, et dit à ceux qui m'entraînaient : « Ramenez-le; car le prêtre Sévère pleure, et le Seigneur l'a accordé à ses vœux et à ses larmes. » Sévère se releva sur-le-champ, et lui offrit le secours de son intercession pour l'aider à faire pénitence. Le malade ressuscité passa sept jours à expier les péchés qu'il avait commis, et le huitième jour il mourut plein de joie.

Considérez, mon cher Pierre, la bonté du Seigneur envers ce serviteur bien-aimé, et son attention à ne pas souffrir qu'il fût contristé un seul instant.

PIERRE.

Vous me dites là des choses admirables, que jusque alors, à ce que je vois, j'avais totalement ignorées. Mais d'où vient qu'on ne trouve plus maintenant des hommes semblables?

GRÉGOIRE.

Je suis persuadé, mon cher Pierre, que de tels hommes ne font pas défaut à notre siècle, même aujourd'hui : de ce qu'on n'opère pas de pareils prodiges, s'ensuit-il qu'on ne les égale point en vertu? Or c'est la vertu, ce sont ses œuvres et non point l'éclat extérieur des miracles, qui sont la véritable pierre de touche de la vie. La plupart,

bien qu'ils ne fassent point de miracles, ne le cèdent en rien à ceux qui en opèrent.

PIERRE.

Comment démontrer, je vous prie, que certains serviteurs de Dieu à qui n'est point accordé le don des miracles, ne sont point au-dessous des thaumaturges eux-mêmes ?

GRÉGOIRE.

Ne savez-vous pas que l'apôtre saint Paul est le coassocié de l'apôtre saint Pierre, chef des apôtres, dans la principauté apostolique?

PIERRE.

Je ne l'ignore pas, et je ne doute point que le *dernier des apôtres* (1) n'ait cependant plus travaillé que les autres.

GRÉGOIRE

Vous ne l'avez point oublié, Pierre a marché sur la mer (2), et Paul y a fait naufrage (3); Pierre a voyagé à pied sur un élément que Paul dans un vaisseau n'a pu traverser sans péril. Il est donc bien évident que leur pouvoir au sujet des miracles a été fort inégal, tandis que leur mérite n'est pas inégal dans les cieux.

PIERRE.

Je suis enchanté de vos discours, je vous l'avoue; voilà que je le vois clairement, c'est la vertu et non le don des miracles qu'il faut acquérir. Mais, parce que l'opération des miracles témoigne de la sainteté

(1) 1 Cor., 15-8. — (2) Matth., 14-29. — (3) 2 Cor., 11-25.

de la vie, racontez-moi, je vous prie, ceux que vous savez encore, afin de fortifier par les exemples des saints mon âme avide des leçons de la piété.

GRÉGOIRE.

Je voudrais bien vous raconter, à la gloire de notre Rédempteur, quelques-uns des miracles du vénérable Benoît; mais ce jour ne pourrait suffire à remplir une telle tâche. Ainsi nous en causerons plus à notre aise dans un autre entretien.

FIN DU PREMIER LIVRE.

LIVRE DEUXIÈME

PRÉFACE

(543.)

Il y eut un homme, vénérable par la sainteté de sa vie, BÉNI (1) de nom et d'effet. Dès les jours de son enfance il eut la maturité du vieillard, et, grâce à sa sagesse, il franchit l'âge des passions sans y livrer jamais son cœur. Tandis qu'il était sur cette terre (2), au lieu de jouir librement du monde, comme il le pouvait, il le méprisa dès lors, tel qu'une plante desséchée avec sa fleur. Issu d'une famille honorable, dans la province de Norsie (3),

(1) Benoît, nom du saint dont parle ici saint Grégoire, vient du mot latin *Benedictus* et signifie *Béni*.

« Au mont Cassin, saint Benoît, abbé, qui rétablit et propagea en Occident la discipline monastique, presque entièrement déchue. Sa vie, tout éclatante de vertus et de miracles, a été écrite par le pape saint Grégoire. » (Martyrol. rom., 21 mars.)

(2) C'est-à-dire sur la terre, ou à Rome, qu'habitait alors saint Grégoire.

(3) Norsie, située au pied de l'Apennin, était autrefois une ville épiscopale; aujourd'hui elle est renfermée dans le diocèse de Spolète.

il fut envoyé à Rome pour y étudier les belles-lettres. Mais à la vue d'une foule d'étudiants qui se plongeaient dans la fange du vice, après avoir, pour ainsi dire, posé le pied sur le seuil du monde, il recula : il craignit que la contagion de sa science ne le précipitât tout entier, lui aussi, dans l'affreux abîme. Ainsi, dédaignant l'étude des lettres, il quitta la maison et les biens de son père, et, désireux de plaire à Dieu seul, il rechercha la profession d'une vie sainte. Il se retira donc avec son ignorance volontaire et sa grossièreté pleine de sagesse (1).

Je ne connais pas toutes ses actions ; mais le peu que j'en rapporte, je le dois au récit de quatre de ses disciples, savoir : Constantin, personnage infiniment respectable, qui lui a succédé dans la direction du monastère ; Valentinien, qui, pendant de longues années, a gouverné celui de Latran (2) ; Simplicius, troisième abbé du monastère que notre saint a fondé au mont Cassin ; et enfin Honorat, actuellement encore à la tête de celui de Sublac, premier séjour de saint Benoît.

(1) Termes employés par Grégoire IX dans la canonisation de saint François.

(2) Les disciples de saint Benoît bâtirent à Rome le monastère de Latran, après que les Lombards eurent ravagé celui du mont Cassin.

CHAPITRE I

Premier miracle de saint Benoît, sa retraite à Sublac.

GRÉGOIRE.

Lorsque, après avoir renoncé à ses études, Benoît résolut de se rendre au désert, sa nourrice, qui l'aimait avec tendresse, le suivit seule. Arrivés au bourg d'Afide (1), ils s'arrêtèrent dans l'église Saint-Pierre, sur les charitables instances de plusieurs personnes honorables. La nourrice pria les femmes du voisinage de lui prêter un crible pour émonder du blé, et laissa imprudemment l'objet sur la table ; il vint à tomber et se cassa si complétement, qu'il se trouva partagé en deux morceaux. A son retour, cette bonne femme, ayant trouvé en pièces le crible qu'on lui avait prêté, se prit à verser un torrent de larmes. Le jeune Benoît (3), également plein de piété et de tendresse, ne put voir pleurer sa nourrice sans compatir à sa douleur. Il emporta les morceaux de l'objet fracturé, et se mit à prier avec larmes. Lorsqu'il se releva, il trouva près de lui le crible si parfaitement rétabli, qu'il était impossible d'y remarquer les moindres vestiges de fracture. Il courut remettre à sa nourrice l'ustensile dont il avait emporté les morceaux,

(1) Afide, ou Affite, à deux milles de Sublac.

(2) Saint Benoît avait alors de quatorze à quinze ans, selon l'opinion commune.

et la consola par des paroles pleines de bonté. Toutes les personnes du lieu furent informées de ce prodige (1), et, dans l'ardeur de leur pieux enthousiasme, elles appendirent le crible au-dessus de la porte de l'église, afin d'apprendre aux générations présentes et à venir quelle fut dès son début la perfection de cet enfant, béni du Ciel. Pendant plusieurs années et jusqu'à l'époque des Lombards, ce monument resta, à l'endroit que nous venons de dire, exposé à tous les regards (2).

Mais plus jaloux des souffrances que des applaudissements du monde, plus avide des rudes travaux de la vertu que des perfides faveurs du siècle, Benoît se déroba secrètement à sa nourrice, et courut, environ à quarante milles (3) de Rome, s'enfoncer dans un désert appelé Sublac, à cause de la fraîcheur et de la limpidité de ses eaux. D'abord elles s'assemblent en abondance dans un vaste lac, puis elles s'écoulent et forment une rivière. Tandis que Benoît fuyait au désert, un moine, nommé Romain, le rencontra et lui demanda où il allait. Son dessein connu, il lui garda le secret, lui vint en aide, lui donna l'habit religieux et lui rendit tous les bons

(1) Le pape Victor III raconte dans ses Dialogues un miracle absolument semblable, opéré par le pape Léon IX. Il avait reçu de l'abbé de Saint-Remi de Reims une tasse qu'il conservait comme un precieux souvenir; l'objet s'étant cassé, le pieux pontife le rétablit en son premier état. Le pape Victor cite positivement le miracle de saint Benoît à l'appui de celui-ci.

(2) Les Lombards pénétrèrent en Italie l'an 568.

(3) Environ soixante kilomètres.

offices en son pouvoir. Arrivé à Sublac, l'homme de Dieu s'enferma dans une grotte étroite, et pendant trois ans il resta inconnu à tout homme, Romain excepté. Ce moine vivait à quelque distance, dans un monastère sous la direction de Théodat, son abbé. Mais à des jours fixes il se dérobait pendant quelques heures à la surveillance de son Père, afin de porter à Benoît le pain qu'il avait pu pendant les repas se retrancher secrètement à lui-même. Du monastère de Romain à la grotte de Benoît il n'y avait pas de chemin; une roche escarpée coupait toute communication. Du haut du rocher, Romain descendait le pain attaché à une longue corde, à laquelle il avait de plus adapté une clochette pour avertir Benoît de sortir de sa grotte et de venir prendre ce qu'il lui présentait. Mais, jaloux de la charité de l'un et de la subsistance de l'autre, l'ancien ennemi, voyant un jour Romain descendre du pain, jeta une pierre et cassa la clochette (1). Le charitable moine ne cessa pas pour cela d'assister son frère par les voies les plus convenables.

Cependant arriva le moment où la divine Providence voulut délivrer Romain de cette peine, et donner la vie de Benoît en exemple aux hommes, afin que l'éclatante lumière, placée sur le chande-

(1) Ce trait, qui accuse la malice du démon, n'est pas le seul que nous offre la Vie des saints. Pour n'en citer qu'un, le démon prenait à tâche de jeter de vils insectes dans la boisson de sainte Françoise romaine. (Boll., 9 mars.)

lier, éclairât tous ceux qui sont dans la maison de Dieu. Au loin habitait un prêtre qui avait préparé son dîner pour la fête de Pâques. Le Seigneur daigna lui apparaître dans une vision, et lui dit : « Vous apprêtez un délicieux festin, et mon serviteur est dévoré de faim dans ce désert. » Le bon prêtre se leva, prit, le jour même de Pâques, les aliments qu'il s'était préparés, et se dirigea vers le désert, cherchant l'homme de Dieu à travers d'abruptes montagnes, des vallées profondes et des plaines incultes, jusqu'à ce qu'il l'eût trouvé caché au fond de sa grotte (1). Ils firent la prière, et s'assirent en bénissant le Seigneur. Après un doux entretien, le prêtre dit : « Levez-vous, prenons de la nourriture; car c'est aujourd'hui Pâques. — Je le sais, c'est Pâques pour moi, répondit l'homme de Dieu, puisque j'ai le bonheur de vous voir. » Son éloignement de la société ne lui permettait pas de savoir

(1) « Habacuc avait apprêté un potage, et il avait mis du pain trempé dans un vase, et il s'en allait dans un champ, pour porter cette nourriture aux moissonneurs. Et l'ange du Seigneur dit à Habacuc : « Portez le dîner que vous avez en Babylone, à Daniel qui est dans la fosse aux lions... Et l'ange du Seigneur le prit par le haut de la tête, et le porta par les cheveux, et le mit en Babylone sur la fosse par la force de son esprit. Et Habacuc cria, disant : *Daniel, serviteur de Dieu, prenez le dîner que Dieu vous a envoyé.* » (Daniel, 14-32, 33, 35, 36.)

C'est partout la même économie dans le plan divin, partout le même esprit. Aussi les miracles dont les saints sont les instruments et les objets, nous offrent-ils partout une saisissante, une admirable analogie. Nous aurons occasion de le faire observer plus d'une fois encore.

que ce jour-là était effectivement la grande fête de Pâques (1). Mais le vénérable prêtre soutint son assertion, et lui dit : « Véritablement c'est aujourd'hui Pâques, c'est la fête de la résurrection de notre Seigneur. Il ne vous convient pas de jeûner, et je suis envoyé pour prendre avec vous ces dons de la munificence infinie. » Ils bénirent donc le Seigneur et se mirent à manger. Le repas et l'entretien achevés, le prêtre regagna son église.

Vers le même temps, des pasteurs trouvèrent aussi le saint anachorète caché dans sa grotte. En le voyant vêtu de peaux, à travers les buissons, ils le prirent pour une bête sauvage. Mais lorsqu'ils surent que c'était un serviteur de Dieu, plusieurs échangèrent leurs cœurs de brute contre les doux sentiments de la piété. Ainsi le nom de Benoît devint célèbre dans tout le voisinage, et dès lors une foule de monde se mit à le visiter pour lui porter la nourriture du corps, et rapporter dans son cœur les vivifiantes paroles qui tombaient de sa bouche.

CHAPITRE II

Victoire remportée sur une tentation violente.

GRÉGOIRE.

Un jour que Benoît était seul, le tentateur se

(1) Rien d'étonnant dans cette ignorance : outre que Benoît n'avait aucun rapport avec les hommes, cette fête ne se célébrait pas alors le même jour dans toute l'Église.

présente. Un petit oiseau se mit à voltiger autour de la tête du pieux solitaire. Le visiteur importun approchait si près de son visage, que le saint eût pu, s'il l'eût voulu, le saisir avec la main (1). Benoît fit le signe de la croix, et l'oiseau se retira; mais sa retraite fut suivie d'une tentation plus affreuse qu'il n'en avait encore éprouvé. Elle alluma dans son cœur une si violente passion, que Benoît délibéra s'il ne quitterait pas le désert. Alors une soudaine visite de la grâce le fit rentrer en lui-même; il aperçut à ses côtés des touffes d'orties et des buissons épais. Aussitôt il se dépouilla, se jeta tout nu sur les épines acérées et sur les cuisantes orties (2). Après s'y être longtemps roulé, il se releva tout ensanglanté, et les blessures de son corps guérirent les blessures de son cœur. La cruelle inflammation qu'il s'était infligée extérieurement, éteignit dans son sein les pensées coupables. Dès lors, selon le témoignage qu'il en rendit lui-même à ses disciples, la tentation de la volupté fut si bien domptée, qu'il ne ressentit plus jamais rien de semblable.

(1) Le démon nous attaque sous diverses formes : il se présente sous celle du serpent à Ève (Genèse, ch. 3); sous celle d'animaux immondes à saint Antoine, etc.; il apparaît sous l'aspect d'un rat, d'un porc, d'un chien, d'un loup à saint Walthène. (Boll., 3 août.)

(2) Pour se punir d'un regard trop libre, saint Bernard s'enfonce dans un étang glacé. (Baillet, Godescard, Bolland., 20 août.)

Qui ne connait à ce sujet les généreux combats des Paul, des Jérôme, des Laurent-Justinien, des François d'Assise, etc.?

Après cela, beaucoup de personnes s'empressèrent de dire adieu au monde pour entrer à son école. Délivré de la tentation du vice, Benoît fut constitué à bon droit maître de la vertu. Aussi, selon la prescription de Moïse (1), les lévites âgés de vingt-cinq ans et plus doivent servir à l'autel, et la garde des vases sacrés ne leur est confiée qu'à cinquante ans.

PIERRE.

J'entrevois déjà un peu le sens du passage que vous venez de citer ; toutefois veuillez m'en donner une plus ample explication.

GRÉGOIRE.

Il est clair, mon cher Pierre, que les passions mauvaises bouillonnent au cœur de la jeunesse, tandis qu'à l'âge de cinquante ans la chaleur du sang se refroidit. Or, les âmes des fidèles sont des vases sacrés. Il faut donc que les élus, à l'époque des épreuves, servent dans la dépendance; il faut que la soumission et les travaux les fatiguent. Mais lorsque l'âge ramène le calme de l'esprit, et que l'orage des tentations s'est dissipé, ils gardent les vases sacrés, parce qu'ils deviennent les directeurs des âmes.

PIERRE.

Je suis charmé de vos paroles, je l'avoue ; maintenant que vous m'avez livré le secret du passage en question, veuillez, je vous prie, continuer la vie du juste que vous avez commencée.

(1) Nombr., 8-24.

CHAPITRE III

Verre cassé par un signe de croix.

GRÉGOIRE.

La tentation avait disparu; semblable à une terre qui se couvre de riches moissons, lorsqu'on a pris la peine d'en arracher les épines et qu'on l'a cultivée avec soin, la vertu de Benoît produisit des fruits abondants. La réputation de sa rare sainteté rendit au loin son nom célèbre. A quelque distance était un monastère (1) dont l'abbé vint à mourir. Toute la communauté alla trouver le vénérable Benoît, et le conjura instamment de vouloir bien la diriger. Il s'en défendit longtemps, alléguant qu'il ne pourrait se faire à leurs habitudes, ni à celles de leurs frères; mais enfin, vaincu à force de prières, il donna son assentiment. Une fois au monastère, il tint fortement à l'observance de la vie régulière, sans permettre aucunement aux religieux de s'écarter, par des actes illicites, ni à droite ni à gauche de la voie de leur profession. Dans leur dépit insensé, ces frères adoptifs se reprochèrent d'abord de l'avoir demandé pour supérieur : toute leur puissance venait se briser contre l'inflexibilité de sa discipline. Ils virent avec chagrin que, sous sa

(1) Ce monastère se trouvait à Vicovarro, entre Sublac (maintenant Subiaco) et Tivoli, dans les États de l'Église. (Mabillon et Montfaucon.)

conduite, les choses défendues n'étaient plus permises, et qu'il fallait renoncer à leurs habitudes perverses. D'ailleurs il était dur, après avoir vieilli dans la licence, de se voir forcément soumis à une discipline nouvelle; enfin, comme la vie des bons est un fardeau pour les méchants, quelques-uns conjurèrent la perte de Benoît, et formèrent le projet de mêler du poison dans son vin. Selon l'usage du monastère, lorsque le saint abbé fut à table, on lui présenta, pour le bénir, le vase qui renfermait ce mortel breuvage. Benoît étendit la main et fit le signe de la croix; à ce signe, le vase, qu'on tenait à quelque distance, se brisa de telle sorte, qu'on eût dit qu'au lieu de faire le signe de la croix il avait jeté une pierre dans le verre rempli de poison (1). Sur-le-champ l'homme de Dieu comprit qu'il renfermait un mortel breuvage, puisqu'il n'avait pu supporter le signe de la vie. Il se leva à l'instant, la sérénité sur le visage, convoqua les religieux et leur adressa ce discours : « Que le Dieu tout-puissant ait pitié de vous, mes frères; pourquoi avez-vous voulu me traiter de la sorte ? Ne vous avais-je pas bien prédit que nous ne pourrions vivre ensemble? Allez vous chercher un abbé qui vous convienne; car désormais vous ne pouvez plus compter sur moi. » Alors il retourna à sa solitude

(1) C'est une preuve, entre mille, de l'extraordinaire puissance du signe de la croix. On sait quels prodiges ont opérés, à l'aide de ce signe sacré, les Geneviève, les Brigide, les Colette, les Antoine, les Thomas d'Aquin, etc.

chérie, et, seul aux yeux du Spectateur céleste, *il habita avec lui-même* (1).

PIERRE.

Je ne comprends pas bien ce que signifient ces mots : *Il habita avec lui-même.*

GRÉGOIRE.

Si le saint homme eût forcé à la soumission des religieux qui avaient unanimement conspiré contre lui (2), et dont la vie était si différente de la sienne, peut-être eût-il usé son énergie, perdu le calme de son cœur et détourné de la lumière de la contemplation le regard de son âme. En se fatiguant journellement à les reprendre, il eût négligé ses intérêts spirituels, et les eût peut-être abandonnés totalement, sans retrouver ses brebis égarées. Toutes les fois que l'agitation de nos pensées nous jette trop hors de nous-mêmes, tout en restant nous-mêmes, nous ne sommes plus avec nous, parce que nous ne nous voyons plus et que nous nous répandons sur d'autres objets. Dirons-nous qu'il était avec lui-même, ce prodigue qui est parti dans une région lointaine, a dévoré la portion qui lui était échue, et s'est loué aux habitants du lieu pour paître ses pourceaux? Lui qui désirait avide-

(1) Magnifique leçon pour tout chrétien, et surtout pour les religieux.

(2) Il n'est point certain que tous les religieux aient unanimement conspiré contre l'homme de Dieu, du moins pour lui préparer frauduleusement le perfide poison; mais le mécontentement universel les rendait tous complices de ce noir attentat.

ment les restes de ces animaux immondes, et qui, enfin, songeant aux précieux avantages qu'il avait perdus, s'écria, *en rentrant en lui-même*, selon ces paroles de la sainte Écriture : *Combien y a-t-il de mercenaires dans la maison de mon père qui ont du pain en abondance* (1)! S'il avait été avec lui, comment serait-il revenu à soi? C'est ainsi que je puis dire que le vénérable anachorète de Sublac habita avec lui-même : toujours attentif à veiller sur soi, sans cesse il se considérait, il s'examinait sans cesse, sous les regards de son Créateur, sans que jamais son âme portât sa vue sur les objets extérieurs.

PIERRE.

Comment donc entendre ce passage de l'Écriture, au sujet de l'apôtre saint Pierre qu'un ange délivrait de prison. *Revenant à soi, il dit : Maintenant je vois que le Seigneur a envoyé son ange, et qu'il m'a délivré de la main d'Hérode et de tout le peuple juif qui attendait mon supplice* (2)?

GRÉGOIRE.

Mon cher Pierre, nous sortons de nous en deux manières : ou nous tombons au-dessous de nous par le poids de notre pensée, ou nous nous élevons au-dessus de nous-mêmes par la grâce de la contemplation. Celui qui garda les pourceaux tomba au-dessous de lui-même par la dissipation de son esprit et l'excès de ses débauches. Celui que l'ange

(1) Luc, 15-17. — (2) Act., 12-11.

délivra a été ravi en extase hors de lui, mais en s'élevant au-dessus de lui-même. Ainsi tous les deux revinrent à eux, le premier en quittant ses égarements pour rentrer au fond de son cœur, le second en redescendant du sommet de la contemplation à l'état d'intelligence ordinaire où il se trouvait auparavant. Dans son désert, le vénérable Benoît habitait avec lui, en se renfermant dans la sphère de ses pensées; mais toutes les fois que l'ardeur de la contemplation le ravissait en extase, il se laissait incontestablement bien au-dessous de lui-même.

PIERRE.

Je goûte fort ce que vous dites; mais voici une difficulté que je vous prie de résoudre : saint Benoît devait-il abandonner des frères qu'il avait une fois adoptés?

GRÉGOIRE.

Selon ma pensée, mon cher Pierre, il ne faut supporter une société de méchants intimement unis, qu'à la condition d'y en trouver quelques bons auxquels on peut se rendre utile. Mais s'il n'est pas de membres vertueux dont on obtienne du fruit, les peines que nous nous donnons au sujet des méchants sont parfois stériles; c'est ce qui arrive surtout lorsqu'il nous est donné de porter ailleurs, pour la gloire de Dieu, des fruits plus précieux. Or, à la garde de qui serait-il resté, le saint homme que tous persécutaient de concert? Il se passe souvent dans l'âme des justes une chose

que je ne dois point vous taire. Remarquent-ils que leurs travaux sont stériles, ils vont ailleurs, dans l'espoir de porter plus de fruit. Voilà pourquoi cet immortel prédicateur qui désire d'être affranchi de ses liens pour être avec Jésus-Christ, pour qui *Jésus-Christ est sa vie et la mort un gain* (1), qui, non content d'ambitionner pour lui les travaux et les souffrances, en inspire aux autres le désir brûlant, cherche secrètement le moyen de se soustraire à la persécution qu'il souffre à Damas, en se faisant, à l'aide d'une corde, descendre le long des murs dans une corbeille. Dirons-nous que saint Paul redoutait la mort, lui qui proteste de son ardent désir de mourir pour Jésus-Christ? Non, sans doute. Mais, convaincu qu'il portera peu de fruit dans cette ville, il brave tous les périls pour sauver sa vie, et faire du bien ailleurs. Ce vaillant champion ne peut voir enchaîner son zèle, et il court chercher un champ de bataille. Ainsi en fut-il du vénérable Benoît. En me prêtant une oreille attentive vous m'avez compris: s'il quitta un petit nombre de rebelles, ce fut pour faire passer ailleurs de la mort à la vie un grand nombre de personnes.

PIERRE.

Votre décision est exacte; la lumière de la raison et l'exemple que vous alléguez le prouvent manifestement; mais reprenez, je vous prie, la vie de cet illustre Père, et poursuivez votre récit.

(1) 2 Corinth., 11-22.

GRÉGOIRE.

Les vertus et les miracles firent éclater de plus en plus la sainteté de l'homme de Dieu au fond de son désert, et alors beaucoup de personnes se réunirent à Sublac pour se consacrer au service de Dieu. Avec le secours de notre Seigneur Jésus-Christ, Benoît construisit douze monastères, dans chacun desquels il mit un abbé avec douze religieux sous sa conduite. Il conserva avec lui un petit nombre de disciples, qu'il jugeait à propos d'instruire plus parfaitement encore à son école. C'est alors que des citoyens de Rome, distingués par leur naissance et leur piété, vinrent le visiter en foule, et lui offrirent leurs enfants pour les élever dans la crainte du Seigneur. Eutyche lui présenta Maur, et le patrice Tertulle, son fils Placide; c'étaient deux enfants de grandes espérances. Maur, quoique jeune encore, se signala par l'innocence de ses mœurs, et devint dès lors l'auxiliaire et l'appui de son maître. Pour Placide, ce n'était qu'un enfant, et il avait le caractère de son âge (1).

(1) Il est question de saint Maur et de saint Placide au Martyrologe romain, en ces termes :

« En Anjou, saint Maur, abbé, disciple de saint Benoît, qui l'instruisit dès son enfance. Rien ne montra mieux combien il avait profité des leçons d'un si bon maître que la manière dont il marcha sur la surface des eaux, ce qu'on n'avait point vu arriver depuis saint Pierre. Ce saint, ayant été envoyé en France, y bâtit un célèbre monastère qu'il gouverna pendant quarante ans, et mourut en paix, illustré par ses glorieux miracles. »

« A Messine, en Sicile, fête de saint Placide, moine, dis-

CHAPITRE IV

Moine vagabond ramené dans la bonne voie.

GRÉGOIRE.

Il y avait dans un des monastères que saint Benoît avait fondés aux alentours de sa solitude, un moine qui ne pouvait rester en place au moment de l'oraison; aussitôt que les frères se disposaient à ce saint exercice, il quittait la chapelle, pour livrer son esprit inquiet à des préoccupations terrestres et frivoles. Son abbé lui avait adressé plus d'un avertissement; enfin on l'amena à l'homme de Dieu, qui lui reprocha énergiquement la folie de sa conduite. Mais, de retour au monastère, à peine s'il se conforma deux jours à l'admonition du serviteur de Dieu. Le troisième, il retomba dans son habitude, et se mit à vagabonder au temps de l'oraison. L'abbé, que Benoît avait établi à la tête du monastère, en instruisit le serviteur de Dieu, et celui-ci lui répondit: « J'irai, et je le châtierai moi-même. » L'homme de Dieu se rendit effectivement au monastère, et lorsque après avoir achevé la psalmodie, les religieux, à l'heure déterminée, se furent mis en oraison, il vit un petit enfant noir tirer par le

ciple de saint Benoît, abbé, et ses frères saint Eutyche et saint Victorin, et sainte Flavie, leur sœur; et aussi saint Donat; saint Firmat, diacre, saint Fauste et trente autres moines, tous martyrs, qui furent tués par le pirate Mamucha, pour la foi de Jésus-Christ. »

bord de son vêtement, pour l'entraîner dehors, le moine qui ne pouvait rester en prière. Alors il dit secrètement à l'abbé du monastère, nommé Pompéien, et à Maur, serviteur de Dieu : « Ne voyez-vous pas quel est celui qui tire ce moine dehors? — Non, répondirent-ils. — Eh bien! prions, leur dit Benoît, afin que vous voyiez aussi vous-mêmes celui que ce moine prend pour guide. » Après deux jours de prières Maur le vit ; mais Pompéien, l'abbé du monastère, ne put obtenir cette faveur. Après avoir adressé à Dieu une autre prière, le saint homme sortit de la chapelle et trouva ce religieux debout devant la porte. Voyant l'aveuglement de son cœur, il le frappa de sa baguette. Dès lors ce moine ne subit plus l'influence du petit enfant noir, et il resta fidèle à l'exercice de l'oraison. C'est ainsi que l'ancien ennemi n'osa plus exercer sur son cœur un funeste empire : on eût dit que l'homme de Dieu l'avait frappé lui-même (1).

CHAPITRE V

Source jaillissant d'un rocher, au sommet d'une montagne, par l'efficacité de la prière de l'homme de Dieu.

GRÉGOIRE.

Parmi les monastères que le saint avait bâtis à Sublac, trois étaient situés sur les sommets de

(1) La Vie des saints est remplie de traits qui nous prouvent leur prodigieux empire sur le démon. Saint Mélanius le

la montagne, et c'était un rude labeur pour les moines que de descendre sans cesse jusqu'au lac pour y puiser de l'eau, d'autant plus que la rapidité de la colline offrait un si grand danger, qu'on ne la descendait qu'avec effroi. Alors les frères des trois monastères se réunirent et vinrent dire au serviteur de Dieu : « Il nous est bien laborieux de descendre tous les jours jusqu'au lac pour y puiser de l'eau; il est indispensable de transférer ailleurs nos monastères. » Benoît les congédia, après leur avoir donné de douces consolations ; puis, la nuit même, il prit avec lui le petit Placide, dont nous avons parlé, se transporta au sommet de la montagne et y fit une longue prière. Son oraison finie, il mit trois pierres en ce lieu-là, en guise de monument, et revint au monastère à l'insu de tout le monde. Un autre jour, les mêmes frères revinrent le trouver pour lui exposer le besoin qu'ils avaient d'eau; alors il leur dit : « Allez, et creusez un peu la roche sur laquelle vous trouverez trois pierres superposées; le Dieu tout-puissant peut faire jaillir de l'eau jusqu'au sommet de la montagne, pour vous délivrer de la fatigue d'un si long trajet. » A leur arrivée, ils trouvèrent déjà tout humecté le rocher qu'il leur avait indiqué. Ils y ouvrirent une tranchée qui fut aussitôt remplie d'eau; elle forma une source féconde, et aujourd'hui encore on la voit

chassa en donnant un soufflet à un possédé. (Boll., 6 janvier.) Saint Potitus opère le même miracle par le même procédé. (Boll., 13 janvier, etc.)

se précipiter, en forme de ruisseau, depuis le sommet de la montagne jusqu'au fond de la vallée (1).

CHAPITRE VI

Serpe qui vient du fond des eaux se rejoindre à son manche.

GRÉGOIRE.

Dans une autre circonstance, un Goth d'une grande simplicité vint se présenter pour être religieux. Le serviteur de Dieu l'accueillit volontiers. Un jour il lui fit donner un instrument de fer appelé faucille (2), à cause de son analogie avec la faux, pour couper les épines d'un lieu qu'il se proposait de transformer en jardin. L'endroit que le Goth avait entrepris de défricher était situé sur le bord même du lac. Tandis qu'il déployait toute son

(1) Saint Euthyme s'était enfoncé dans le désert de Ruban, où il devait passer de longues semaines dans le travail, l'austérité et la prière. « Épuisé par une soif dévorante, saint Sabas, son compagnon, fut pris d'une faiblesse si grande qu'il était près d'expirer. Euthyme se mit en prière ; puis, frappant la terre avec son bâton, il en fit jaillir de l'eau, etc. » (Godescard, 5 décembre.)

« La difficulté d'aller querir de l'eau à deux lieues fit mettre saint Sabas en prière pour en obtenir de Dieu plus près de sa laure. Persuadé qu'il en était exaucé, il fit creuser au bas d'une montagne, en un lieu où il se trouva une source qui continua toujours de couler depuis ce temps-là » (Saint Sabas, 5 déc., Baillet. Voyez saint Adélart, Boll., 2 janvier; saint Sévérin et saint Victorin, Boll., 8 janvier.)

(2) Cette sorte de faucille est plutôt ce que nous appelons aujourd'hui une *serpe*.

énergie pour abattre ces buissons épais, le fer se détacha du manche en bondissant, et tomba dans l'eau ; or elle était si profonde, qu'il n'y avait pas d'espoir de le retrouver jamais. Son instrument perdu, le Goth accourut vers Maur, un des religieux du monastère, lui apprit le dommage qu'il venait de causer, et s'offrit à faire pénitence de sa faute. Maur n'oublia pas d'en instruire le serviteur de Dieu. A cette nouvelle, Benoît se transporta sur les bords du lac, prit le manche des mains du Goth et le plongea dans l'eau. Aussitôt le fer revint du fond du lac et s'adapta de lui-même au manche. Alors Benoît rendit son outil au Goth, et lui dit : « Le voilà, travaillez, et ne vous affligez pas (1). »

CHAPITRE VII

Maur, disciple du saint homme, marche sur les eaux.

GRÉGOIRE.

Un jour que le vénérable Benoît était dans sa cellule, le petit Placide, un des moines du saint

(1) Le pape Victor III rapporte un trait semblable, arrivé à Gaëte, lors de la construction de l'église Sainte-Scolastique.

La vie de saint Leufroy nous offre aussi un miracle analogue.

Pour parler d'un prodige connu de tous, c'est littéralement la répétition du miracle opéré par le prophète Élisée.

« Les fils du prophète, s'étant rendus avec Élisée sur le bord du Jourdain, se mirent à couper du bois. Or, tandis que l'un d'eux abattait un arbre, le fer de sa cognée tomba

homme, sortit pour aller puiser de l'eau dans le lac. Mais, en y plongeant le vase qu'il tenait à la main, il ne prit pas assez de précaution; son corps suivit le vase, et il tomba. Bientôt le flot l'eut emporté, et déjà le pauvre enfant se trouvait loin du bord environ à la portée d'une flèche. Du fond de sa cellule, l'homme de Dieu connut aussitôt le funeste accident; il appela Maur en toute hâte, et lui dit: « Mon frère, courez vite; cet enfant qui est allé puiser de l'eau est tombé dans le lac; déjà le flot l'entraîne au loin. » Alors éclata un étonnant prodige qui ne s'était pas renouvelé depuis l'apôtre saint Pierre (1). Après avoir sollicité et reçu la bénédiction de son Père, Maur courut au plus vite exécuter ses ordres. S'imaginant qu'il marchait sur la terre, il parvint rapidement à l'endroit où le flot avait entraîné Placide; il le saisit par les che-

dans l'eau, et s'adressant à Élisée il s'écria: « Hélas! mon seigneur, hélas! hélas! c'était une cognée que j'avais empruntée. » L'homme de Dieu lui dit: « Où le fer est-il tombé? » et il lui montra l'endroit. Élisée coupa donc un morceau de bois et le jeta là, et le fer nagea sur l'eau. Élisée lui dit: « Prenez-le; » il étendit la main et le prit. » (4 Rois, 6-4, 5, 6, 7.)

(1) Matthieu, 14-29.

Saint Sabinien, poursuivi par des soldats, traverse la Seine à pied sec (Boll., 29 janv.) — Sainte Aldegonde marche sur les eaux, soutenue par deux anges. (Boll., 30 janv.) — Saint Aidan passe la mer à pied pour se rendre dans la Grande-Bretagne. (Boll., 30 janv.) — Le berger saint Sophie traverse un fleuve de la même sorte, après l'avoir frappé de sa verge. (Boll., 24 janv.)

Voyez aussi saint Adélelme. (Boll. 30 janv.)

Personne n'ignore que saint François de Paule passa de la même manière d'Italie en Sicile. (Boll., 2 avril.)

veux (1), et s'en retourna avec la même vitesse. A peine eut-il touché au rivage qu'il revint à lui, regarda derrière, reconnut qu'il avait couru sur les eaux, et, dans sa stupéfaction, il frissonna en pensant qu'il venait de faire ce qu'il n'eût point osé se permettre. De retour vers l'abbé, il lui raconta ce qui venait de se passer. Ce prodige, Benoît ne l'attribua pas à ses mérites, mais à l'obéissance de Maur. Maur, de son côté, soutenait que cela ne s'était effectué qu'en vertu du commandement du saint abbé, et qu'il ne pouvait avoir part à un miracle qu'il avait fait sans le savoir. Dans cette amicale contestation d'une humilité réciproque, l'enfant arraché aux flots survint comme arbitre, et dit : « Lorsqu'on me retirait de l'eau, je vis au-dessus de ma tête la mélote (2) du Père abbé, et je m'imaginai que c'était lui-même qui m'arrachait du sein des flots. »

PIERRE.

Vous nous racontez là des choses importantes et bien faites pour édifier une foule de personnes. Mais plus j'entends raconter les miracles du saint homme, plus j'ai envie d'en connaître la continuation.

(1) Les novices n'étaient pas rasés; ils avaient les cheveux et même les habits séculiers.

(2) La mélote était une peau de mouton ou de brebis avec sa toison. Les premiers anachorètes se couvraient les épaules d'une mélote, et vivaient ainsi dans les déserts. Saint Paul dit que les anciens justes étaient couverts de *mélotes* et de peaux de chèvre. (Hebr., 11-37.) C'était l'habit des pauvres. (Voyez Bergier.) — Par mélote, quelques-uns entendent ici le capuce ou le scapulaire.

CHAPITRE VIII

Pain empoisonné jeté au loin par un corbeau.

GRÉGOIRE.

Déjà l'amour de notre Seigneur semblait embraser au loin les alentours de Sublac, et une foule de personnes quittaient la vie du siècle pour venir courber la tête sous le joug si suave de notre Sauveur. Comme il est dans l'habitude des méchants d'envier aux autres les avantages de la vertu qu'ils refusent de se procurer à eux-mêmes, Florent, prêtre d'une église voisine, et aïeul de Florent notre sous-diacre, excité par la malignité de l'ancien ennemi, conçut une mortelle envie contre le serviteur de Dieu; il entreprit de discréditer la sainteté de sa vie et de détourner toutes les personnes qu'il pourrait de lui faire visite. Mais il lui fut impossible d'entraver ses desseins et d'empêcher de se répandre au loin soit la réputation de son observance, soit l'éclat de sa propre renommée, qui appelaient un grand nombre de personnes à une vie plus parfaite. Alors les sombres flammes de l'envie, qui allait toujours croissant, lui inspirèrent une méchanceté plus noire encore. Il ambitionnait en saint Benoît la gloire de sa vie, mais il ne voulait pas en pratiquer les glorieuses vertus. Aveuglé par les ténèbres de cette fatale envie, il ne craignit pas d'envoyer en présent au serviteur du Dieu tout-

puissant un pain empoisonné. Benoît le reçut avec action de grâces ; mais le poison qu'on y avait caché ne demeura pas caché pour lui. A l'heure de son repas, un corbeau venait ordinairement de la forêt voisine recevoir du pain de sa part. Cette fois, comme toujours, il fut fidèle au rendez-vous ; l'homme de Dieu jeta devant lui le pain que le mauvais prêtre lui avait envoyé, et lui intima ses ordres en ces termes : « Au nom de Jésus-Christ notre Seigneur, prends ce pain et jette-le dans un endroit si écarté, que jamais homme ne puisse le trouver. » Alors, le bec entr'ouvert, les ailes déployées, le corbeau se prit à voltiger, à croasser autour de ce pain, comme s'il eût dit clairement qu'il voulait obéir, et que pourtant il ne pouvait accomplir ses ordres. L'homme de Dieu lui réitéra son commandement à plusieurs reprises, en lui disant : « Prends-le, prends-le sans crainte, et jette-le dans un endroit où l'on ne puisse jamais le trouver. » Après de longues hésitations, le corbeau le prit avec son bec, l'enleva et disparut. Trois heures plus tard il revint, après avoir jeté le pain, et reçut du serviteur de Dieu la pitance ordinaire (1).

La vue de ce prêtre conjuré contre sa vie inspira au vénérable abbé plus de compassion de son sort

(1) Cette puissance des saints sur la nature est constatée par une foule de miracles ; nous n'en citerons que quelques-uns.

« Des corbeaux apportaient à Élie de la chair et du pain le

que d'inquiétude pour lui-même. Après avoir inutilement tenté de ravir au maître la vie du corps, Florent s'ingénia à perdre l'âme de ses disciples en les mettant dans une occasion prochaine de péché. Le saint homme vit le péril ; craignant que les plus jeunes de ses disciples n'y succombassent, et considérant d'ailleurs qu'il était seul la cause de cette persécution, il céda à l'orage ; ainsi il plaça, avec des religieux sous leurs ordres, des abbés dans les diverses églises et constructions qu'il avait faites ; puis, avec un petit nombre de disciples, il alla fixer son séjour ailleurs.

C'est de la sorte que l'humilité de Benoît évita les fureurs de son ennemi. Mais bientôt la justice divine frappa ce mauvais prêtre d'une manière terrible. Debout sur la galerie de son appartement, il bondissait de joie à la nouvelle du départ de Benoît, lorsque, se détachant tout à coup de la masse de la maison restée immobile, cette galerie croula, écrasant dans sa chute l'ennemi du serviteur de Dieu. Maur, son disciple, crut à propos de l'annoncer à son vénérable Père, alors éloigné d'environ dix milles du théâtre de cet événement. « Revenez, lui dit-il, le prêtre qui vous persécutait n'est plus. » A ces mots, Benoît fit éclater des plaintes amères,

matin, le soir encore de la chair et du pain. » (3 Rois, 17-3.) C'était aussi un corbeau qui apportait son pain à saint Antoine. (Voyez sa Vie dans les Pères du désert.)

D'autre part, saint François prêchait aux oiseaux, et saint Antoine de Padoue, aux poissons. (Voyez la *Vie de saint François*, par E. Chavin de Malan.)

et parce que son ennemi venait de périr, et parce que sa mort était un sujet de jubilation pour son disciple. C'est pourquoi il imposa une pénitence à ce dernier, pour avoir osé, en lui apportant cette nouvelle, se réjouir de la mort d'un ennemi.

PIERRE.

En vérité, vous me dites des choses merveilleuses et tout à fait étonnantes. Je retrouve effectivement en Benoît Moïse, lorsqu'il fait jaillir l'eau du rocher (1); Élie, ayant un corbeau à ses ordres (2); Élisée, rappelant la cognée du fond des eaux (3); Pierre marchant sur la mer (4); David déplorant la mort de son ennemi (5). Ce grand homme, à ce que je vois, était rempli de l'esprit de tous les justes.

GRÉGOIRE.

Cet homme de Dieu, appelé Benoît, n'a eu, mon cher Pierre, que l'esprit de Dieu, qui, par la grâce de la rédemption, a rempli le cœur de tous les justes, conformément à cette parole de saint Jean: *Il était la vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde* (6). C'est aussi de lui qu'il est écrit: *Nous avons tous reçu de sa plénitude* (7); les hommes de Dieu ont bien pu recevoir du Seigneur le don des miracles, mais non le communiquer à d'autres. Le Seigneur a accordé ce merveilleux pouvoir à ses fidèles serviteurs; mais à ses

(1) Nomb., 20. — (2) 3 Rois, 17-6. — (3) 4 Rois, 6-7. — (4) Matth, 14-29. — (5) 2 Rois, 1-11. — (6) Jean, 1-9. — (7) Au même endroit, 16.

ennemis il n'a donné que le signe de Jonas (1) ; il a daigné mourir sous les regards des superbes, mais il n'est ressuscité qu'en présence des humbles ; c'était pour offrir aux premiers un objet qui fût en butte à leur mépris, aux seconds un spectacle digne de leur vénération et de leur amour. Il est résulté de ce mystère que, tandis que les superbes envisagent l'ignominie de sa mort, les humbles reçoivent contre la mort un glorieux pouvoir.

PIERRE.

Maintenant apprenez-moi, je vous prie, en quel lieu s'est retiré ce saint homme, et si dans la suite il y a opéré quelques prodiges.

GRÉGOIRE.

En changeant de demeure, l'homme de Dieu ne changea pas d'ennemi. Il rendit des combats d'autant plus terribles que le génie du mal lui-même osa l'attaquer plus ouvertement. Le bourg appelé Cassin est assis sur le flanc d'une haute montagne qui semble élargir son sein pour le recevoir (2). Au-dessus de ce bourg elle dresse son sommet dans les airs à une hauteur de trois milles. A sa cime s'élevait un vieux temple où, marchant sur les pas de l'ancien paganisme, la tourbe des paysans insensés venait adorer Apollon. Tout autour on entretenait en l'honneur du démon des bois sacrés, où, à cette époque encore, la foule extravagante

(1) Matth., 12-39.
(2) Le mont Cassin est situé au royaume de Naples.

lui offrait à grands frais des sacrifices abominables. A son arrivée, le serviteur de Dieu brisa l'idole, renversa l'autel, brûla le bois, bâtit une chapelle en l'honneur de saint Martin dans le temple même d'Apollon, et une autre, sous le vocable de saint Jean, à l'endroit où était l'autel de cette même divinité (1). Ensuite ses continuelles prédications appelèrent à la foi les habitants du voisinage (2).

L'ancien ennemi ne put le supporter en silence; ce ne fut point en secret ni en songe, mais manifestement, qu'il se présenta aux regards du saint abbé, se plaignant à grands cris de ce qu'on lui faisait violence, à tel point que les frères entendirent sa voix, bien qu'ils ne vissent point la figure qu'il avait prise. Conformément à ce que le vénérable abbé disait lui-même à ses disciples, l'antique ennemi lui apparaissait visiblement, sous une forme hideuse et tout en feu; de sa bouche, de ses yeux enflammés, il semblait lui prodiguer l'outrage. Tout le monde entendait ses paroles. D'abord le démon appelait Benoît par son nom; le saint ne lui répondait pas, et aussitôt dans sa fureur le malin esprit le chargeait d'injures. En effet, lorsqu'il criait :

(1) En consacrant au culte du vrai Dieu un temple voué aux divinités païennes, Benoît donna un exemple que depuis suivit saint Grégoire pape, son historien, lorsqu'il envoya saint Augustin prêcher la foi en Angleterre. (Livre 11, lettre 76.)

(2) Saint Thomas allègue cet exemple (Opusc. 19, ch. 4) pour prouver qu'il est permis aux religieux de prêcher et d'annoncer la parole de Dieu.

Benoît! Benoît! sans qu'il en reçût aucune réponse, sur-le-champ il ajoutait : O le *maudit*, et non pas le *béni* (1)! quel démêlé as-tu avec moi? Pourquoi me persécutes-tu ?

Maintenant il nous faut assister aux assauts de l'ancien ennemi contre le serviteur de Dieu. nous verrons que s'il a volontairement le premier ouvert le feu de la guerre, c'est bien contre son gré qu'il lui a donné l'occasion de remporter des victoires.

CHAPITRE IX

Énorme pierre transportée par le secours de la prière du saint homme.

GRÉGOIRE.

Un jour que les religieux construisaient les bâtiments du monastère, il se trouva à l'endroit de la construction une pierre qu'ils résolurent de faire entrer dans l'édifice. Deux ou trois d'entre eux ne pouvant venir à bout de la soulever, plusieurs autres leur vinrent en aide; mais elle resta aussi immobile que si elle eût été attachée à la terre par de profondes racines. Dès lors que tant de mains ne pouvaient pas venir à bout de l'ébranler, on devina sans peine que le démon pesait sur elle de tout son poids. La difficulté constatée, on envoya prier l'homme de Dieu de venir pour repousser le malin

(1) *Béni* est le sens du nom de saint *Benoît*, formé du latin *Benedictus*, comme nous l'avons déjà vu.

esprit par l'arme de la prière, mettre les religieux en état de soulever l'énorme pierre. Benoît vint à l'instant, fit sa prière, donna la bénédiction; puis on leva la pierre avec autant de facilité que si elle eût été dépourvue de toute pesanteur (1).

CHAPITRE X

Embrasement fantastique de la cuisine.

GRÉGOIRE.

Alors on jugea à propos de creuser la terre au même endroit, en présence de l'homme de Dieu. Tandis que les religieux faisaient des fouilles profondes, ils trouvèrent une idole de bronze qu'ils s'avisèrent de jeter à la cuisine pour le moment. Aussitôt il en sortit un feu qui parut, aux yeux de tous les moines, menacer de réduire tout l'édifice en cendres. Les frères s'empressèrent de jeter de l'eau pour éteindre l'incendie. Frappé de cette agitation tumultueuse, l'homme de Dieu arriva. Considérant qu'il ne voyait pas de ses yeux les flammes qui se manifestaient aux regards des frères, le saint inclina aussitôt la tête pour prier; puis, appelant près de sa personne les religieux qu'il voyait

(1) Un prêtre païen demande qu'une énorme pierre change de place et soit transportée au lieu qu'il désigne. « Grégoire donne ses ordres, et la pierre obéit par le pouvoir de Celui qui promit à ses disciples que leur foi serait capable de transporter les montagnes. » (Godescard, 17 novembre, Vie de saint Grégoire Thaumaturge.)

être le jouet de ce feu fantastique, il leur recommanda de faire le signe de la croix sur leurs yeux, afin qu'il leur fût donné de voir debout, dans toute son intégrité, le bâtiment de la cuisine, et qu'ils cessassent d'apercevoir les flammes imaginaires produites par le démon (1).

CHAPITRE XI

Jeune moine écrasé par la chute d'une muraille, et rendu à la vie par les prières du saint.

GRÉGOIRE.

Tandis que les frères exhaussaient une muraille à laquelle il importait de donner plus d'élévation, l'homme de Dieu s'appliquait à l'exercice de l'oraison dans l'enceinte du monastère. L'ancien ennemi lui apparut, et lui annonça insolemment qu'il allait visiter les frères occupés à leurs travaux. Le serviteur de Dieu le leur fit promptement savoir, par l'entremise d'un envoyé chargé de leur dire : « Mes frères, soyez prudents; le malin esprit vient vous visiter à l'instant même. » A peine l'envoyé avait-il

(1) Par l'effet d'une illusion à peu près semblable, le démon fait voir à des religieux plusieurs hommes qui portent dans leur blé un extrême ravage : le cœur navré, ils courent en instruire saint Antoine. L'homme de Dieu les rassure et leur recommande de prier, affirmant que c'est là le fait de l'ennemi des hommes. Le lendemain, dès le matin, les religieux accourent et ne trouvent aucun dégât. (Boll., saint Antoine le Grand, 17 janvier.)

achevé ces mots que le démon renversa la muraille alors en construction, écrasant sous ses ruines un jeune novice, fils d'un officier de la cour. La consternation fut universelle. Moins affligés de la chute de la muraille que de la funeste mort de leur jeune frère, les religieux se hâtèrent d'annoncer au vénérable abbé le sujet de leur profonde douleur. Benoît se fit apporter l'enfant écrasé. Pour le transporter on fut obligé de le mettre dans un sac, tant les pierres de la muraille avaient, dans leur chute, broyé ses membres et ses os même. Aussitôt l'homme de Dieu ordonna de l'étendre dans sa cellule, sur la natte de jonc où il avait coutume de faire oraison, congédia les religieux, et, après avoir fermé sa porte, se mit à prier avec une ferveur extraordinaire. Chose étonnante! à l'heure même il renvoya l'enfant au travail, aussi plein de vie et de santé qu'auparavant, afin qu'il pût terminer la muraille avec les frères, lui que l'ancien ennemi avait fait périr pour insulter le serviteur de Dieu (1).

(1) Ces persécutions acharnées du démon ne doivent point nous surprendre : Dieu les permet, d'une part, pour exercer la vertu des saints; de l'autre, pour faire éclater leur puissance. On connait les épreuves que le démon fit subir aux Antoine, aux Hilarion, aux Jérôme, etc... Sainte Hélène d'Utique fut une de ses victimes de prédilection : torturée par lui, elle fut frappée, précipitée dans une rivière, et deux fois blessée avec fracture à la jambe, etc. (Bolland., 23 avril.) Comme exemple de la puissance des saints sur le démon, voyez saint Antoine et saint Ignace de Loyola. (Pères du désert, et Boll., 31 juillet.)

CHAPITRE XII

Religieux qui ont mangé hors du monastère.

GRÉGOIRE.

Au milieu de ces miracles, le saint homme parut doué de l'esprit de prophétie, pour annoncer l'avenir et révéler les choses éloignées aux personnes présentes. Toutes les fois que les frères sortaient pour quelque affaire, ils ne devaient, selon l'usage du monastère, ni manger ni boire hors du cloître. Ce point de la règle était scrupuleusement observé. Or, un jour des frères sortirent et prolongèrent leur absence, retenus par les affaires qui les avaient appelés. Instruits qu'une pieuse femme restait à quelque distance, ils entrèrent dans sa maison et y prirent leur repas. Rentrés fort tard au monastère, ils vinrent, selon l'usage, demander la bénédiction à l'abbé. Aussitôt il les interrogea et leur dit : « Où avez-vous mangé ? — Nulle part, répondirent-ils. — Hé! pourquoi mentez-vous? reprit l'homme de Dieu. N'êtes-vous pas entrés dans la maison d'une telle femme? N'avez-vous pas mangé de telles et de telles choses? N'avez-vous pas bu tant de fois ? » Comme le vénérable abbé leur désignait et la maison de la personne, et la qualité des mets, et le nombre de fois qu'ils avaient bu, ils avouèrent tout ce qu'ils avaient fait, tombèrent à ses pieds tout tremblants et se reconnurent cou-

pables. Benoît les affranchit aussitôt de la pénitence qu'ils méritaient, persuadé qu'ils ne feraient plus rien en l'absence d'un abbé qu'ils savaient leur être toujours présent en esprit (1).

CHAPITRE XIII

Le frère d'un religieux nommé Valentinien mange en chemin ; cette intempérance est révélée à saint Benoît.

GRÉGOIRE.

Valentinien, ce moine dont j'ai déjà parlé, avait un frère qui était laïque, mais plein de piété. Dans le but de recevoir la bénédiction de l'homme de Dieu et de visiter son frère, chaque année il venait à jeun de son pays au monastère. Un jour qu'il faisait cette démarche, il rencontra un voyageur chargé de provisions pour le trajet. Déjà le jour était sur son déclin lorsque celui-ci lui dit : « Venez, mon frère ; prenons un peu de nourriture, si nous ne voulons pas que la fatigue nous accable. — Dieu m'en garde, reprit le pieux pèlerin ; non, je n'y consentirai jamais. C'est mon habitude d'arriver toujours à jeun près du vénérable abbé Benoît. » Cette réponse imposa momentanément silence au voyageur qui l'invitait à manger. Après avoir fait de compagnie quelque espace de chemin, celui-ci renouvela ses instantes invitations. Le pieux pèle-

(1) Saint Jean-de-Dieu révèle à un malade des péchés secrets qu'il n'avait pas déclarés en confession. (Boll., 8 mars.)

rin, qui avait résolu d'arriver à jeun, refusa d'y accéder. L'autre se tut et voulut bien encore continuer une partie de la route sans prendre de nourriture. Après une marche considérable et de longues fatigues, ils rencontrèrent sur leur route une prairie, une fontaine et tous les agréments capables de les soulager et de réparer leurs forces. Alors le voyageur chargé de provisions dit à son compagnon : « Voilà de l'eau, voilà une prairie, voilà un lieu enchanteur ; nous pouvons y prendre de la nourriture et du repos, afin d'avoir ensuite assez de forces pour achever notre voyage sans nuire à notre santé. » Charmé tout à la fois et par les flatteuses paroles qu'il entendait et par la beauté du site qu'il voyait, le pèlerin succomba à ce troisième assaut, se laissa totalement gagner et prit de la nourriture. Il arriva sur le soir au monastère. S'étant présenté au vénérable abbé, il lui demanda sa bénédiction. Mais le saint homme lui reprocha aussitôt ce qu'il avait fait en chemin. « D'où vient, mon frère, lui dit-il, que le malin esprit, qui vous a parlé par la bouche de votre compagnon, n'a pu vous persuader ni la première, ni la seconde fois, tandis qu'il a triomphé la troisième, et vous a fait consentir à ce qu'il a voulu ? » Alors, reconnaissant la faute dont sa faiblesse l'avait rendu coupable, le pèlerin se prosterna à ses pieds, et la déplora avec une confusion d'autant plus grande, qu'il l'avait commise, tout absent qu'il était, aux yeux du respectable abbé.

PIERRE.

Je le vois bien, ce saint homme était rempli de l'esprit d'Élisée, qui se trouva présent à ce que fit son disciple en son absence (1).

CHAPITRE XIV

Déguisement de Totila découvert.

GRÉGOIRE.

Il vous faut garder le silence, mon cher Pierre, afin d'entendre des prodiges plus frappants encore.

Du temps des Goths, leur roi Totila, ayant appris que le saint homme possédait l'esprit de prophétie, se dirigea vers son monastère. Arrivé à quelque distance, il s'arrêta et fit dire au saint qu'il irait le visiter. On lui répondit aussitôt qu'il pouvait venir; mais ce prince, naturellement artificieux, voulut éprouver si l'homme de Dieu avait effectivement l'esprit de prophétie (2). Par son ordre, un de ses

(1) Mécontent de ce que son maître n'avait rien voulu accepter de Naaman, Giézi courut après lui et en obtint de riches présents. De retour près de son maître, Élisée lui dit: « D'où venez-vous, Giézi? » Il répondit: « Votre serviteur n'a été nulle part. » Mais Élisée lui dit: « Mon esprit n'était-il pas présent, lorsque cet homme est descendu de son char pour aller au-devant de vous? Vous avez donc reçu de l'argent et des vêtements... Eh bien! la lèpre de Naaman s'attachera à vous et à votre race pour jamais. » (4 Rois, 5-20, etc.)

(2) Le mot prophétie ne signifie pas seulement *révélation de l'avenir,* c'en est le sens naturel et ordinaire, mais aussi *manifestation des choses cachées.* L'Écriture sainte lui donne souvent cette acception secondaire.

écuyers (1), nommé Riggon, prit sa chaussure, revêtit ses habits royaux et se dirigea vers l'homme de Dieu, comme si c'eût été Totila en personne. Il prit à sa suite trois courtisans qui, préférablement à tous les autres, avaient ordinairement l'honneur de lui faire cortége : c'était Vulteric, Ruderic et Blindin. Ils devaient, en présence du serviteur de Dieu, rendre à Riggon les mêmes hommages qu'au roi Totila, marcher à ses côtés et accomplir à son endroit toutes sortes d'offices en qualité d'écuyers, afin que ces procédés et la pourpre dont il était revêtu le fissent regarder comme étant le prince lui-même. Couvert de ces riches vêtements et entouré de ce cortége obséquieux, Riggon entra au monastère, et aperçut l'homme de Dieu assis à une grande distance. Benoît lui manda de l'approcher, et aussitôt qu'il en put être entendu, il lui cria : « Quittez, mon fils, quittez l'habit que vous portez; il n'est point à vous. » A l'instant Riggon tomba à terre : il était glacé d'effroi, en songeant qu'il avait osé se jouer d'un si grand homme. Tous ceux qui venaient avec lui visiter l'homme de Dieu, se prosternèrent également. Après s'être relevés, loin d'oser approcher de sa personne, ils s'en retournèrent vers le roi, et lui apprirent, tout tremblants, avec quelle promptitude ils avaient été découverts (2).

(1) Porter l'épée du prince, et marcher constamment à ses côtés, telle était la fonction de l'écuyer. (Mabillon).

(2) La femme de Jéroboam se présente au prophète Ahias,

CHAPITRE XV

Prédictions au roi Totila et à l'évêque de Canose.

GRÉGOIRE.

Alors Totila vint personnellement visiter l'homme de Dieu, et lorsqu'il l'aperçut assis au loin, il se jeta à terre sans oser l'approcher. L'homme de Dieu lui avait déjà dit deux et trois fois : « Levez-vous, » sans qu'il se fût permis de le faire et de paraître debout en sa présence. Alors Benoît, serviteur de Jésus-Christ, daigna lui-même s'approcher du roi prosterné et le relever de terre ; puis il lui reprocha sa conduite, lui annonça en quelques mots tout ce qui devait lui arriver. Ensuite il ajouta : « Vous faites bien du mal, vous en avez déjà bien fait ! Cessez enfin de commettre l'iniquité. Il est vrai, vous entrerez dans Rome, vous passerez la mer, et vous règnerez dix ans ; mais la dixième année vous mourrez. » A ces mots le roi, glacé d'épouvante, se recommanda à ses prières et se retira (1). Dès lors il fut moins cruel ; quelque temps après il alla à Rome et passa en Sicile ; mais

sous un vêtement étranger ; mais le Seigneur le lui a révélé. « Entrez, femme de Jéroboam, s'écrie l'homme de Dieu, pourquoi cachez-vous qui vous êtes ? » (3 Rois, 14-5, 6.)

(1) Cette entrevue de Totila et de saint Benoît eut lieu, à ce qu'il paraît, la huitième année de la guerre des Goths, l'an 542 de J.-C. Totila avait déjà régné un an. Défait par Narsès, il mourut l'an 552.

la dixième année de son règne, par le juste jugement du Dieu tout-puissant, il perdit la couronne et la vie.

L'évêque de Canose (1) était dans l'habitude de visiter le serviteur de Dieu, qui l'aimait beaucoup à cause de sa vertu et de son rare mérite. Un jour qu'il s'entretenait avec lui de l'entrée de Totila dans Rome et de la dévastation de cette ville, l'évêque dit : « Ce roi-là détruira si complétement cette ville, qu'elle sera désormais inhabitable. » Le serviteur de Dieu lui répondit : « Rome ne sera point détruite par les nations; mais, fatiguée par les tempêtes, les foudres et les tremblements de terre, elle perdra sa splendeur et se flétrira d'elle-même. » Les mystères de cette prophétie sont aujourd'hui plus clairs que le jour. En effet, ne voyons-nous pas en cette ville les murailles croulées, les maisons renversées, les églises ruinées par la violence des ouragans? Ses édifices, chancelants sous le fardeau des ans, ne couvrent-ils pas au loin la terre de leurs ruines toujours croissantes (2)?

Au reste Honorat, son disciple, qui m'a fait ce

(1) La ville de Canose, dans la Pouille, était à trois milles de Cannes. Elle a été détruite par un tremblement de terre en 1694.

L'évêque dont il est question est saint Sabin (Martyrologe rom., 9 février), qui fut légat du pape à Constantinople. Saint Grégoire en parle encore au livre 3, ch. 5, de ses Dialogues.

(2) Saint Séverin prédit le royaume d'Italie à Odoacre. (Boll., 8 janvier.) — Saint Ulric prophétisa la mort d'Henri Ier, roi d'Angleterre. (Boll., 20 février.)

récit, nous avoue qu'il n'a point appris ces prédictions de la bouche même de saint Benoît; mais qu'elles soient incontestablement de lui, c'est, selon son témoignage, ce que les religieux lui ont assuré.

CHAPITRE XVI

Clerc momentanément délivré du démon.

GRÉGOIRE.

Dans les mêmes circonstances, un clerc (1) de l'église d'Aquin, violemment tourmenté par le démon, avait été envoyé par Constance, vénérable prélat de cette église, visiter divers lieux consacrés aux saints martyrs, afin d'en obtenir sa guérison. Mais ils refusèrent de lui accorder ce bienfait, afin que sa délivrance fît éclater l'excellence de la grâce dont Benoît était favorisé. On le conduisit donc au serviteur du Dieu tout-puissant. Benoît pria notre Seigneur Jésus-Christ avec ferveur, et chassa aussitôt du corps de cet homme l'ancien ennemi qui l'obsédait. Après l'avoir guéri, il lui fit les recommandations suivantes : « Désormais ne mangez plus de chair; gardez-vous de jamais vous présenter pour recevoir les saints ordres; sinon, le jour même que vous oserez faire cette démarche, vous

(1) Quoique cette dénomination s'applique, à la rigueur, à tous les ecclésiastiques, elle est ordinairement réservée au tonsuré, c'est-à-dire à celui qui n'a pas encore reçu les ordres sacrés. Telle était, comme la suite semble le prouver, la position du clerc dont il s'agit.

retomberez sous l'empire et dans l'esclavage du démon. Le clerc se retira parfaitement guéri; et comme les punitions récentes inspirent ordinairement une crainte salutaire, il se conforma pendant quelque temps aux prescriptions de l'homme de Dieu; mais bien des années après, voyant que des clercs plus anciens que lui avaient quitté ce monde, et que les plus jeunes lui étaient substitués dans la réception des saints ordres, il ne tint plus aucun compte des paroles de l'homme de Dieu, comme si le temps les eût effacées de sa mémoire, et il osa se présenter pour recevoir les ordres sacrés. Mais le démon, qui l'avait abandonné, le ressaisit aussitôt, et ne cessa de le torturer qu'il ne lui eût, pour ainsi dire, arraché la vie.

PIERRE.

Cet homme de Dieu, à ce que je vois, pénétra les secrets mêmes du Ciel, puisqu'il connut si bien que si ce clerc avait été livré au démon, c'était pour qu'il n'eût pas l'audace de se présenter aux saints ordres.

GRÉGOIRE.

Pourquoi n'eût-il pas connu les secrets de la Divinité, lui qui observait les préceptes du Seigneur? car il est écrit : *Celui qui s'attache au Seigneur est un même esprit avec lui* (1).

PIERRE.

Si celui qui s'attache au Seigneur est un même

(1) 1 Corinth., 6-17.

esprit avec le Seigneur, pourquoi cet admirable docteur saint Paul s'écrie-t-il ailleurs : *Qui a connu la pensée du Seigneur, ou qui est entré dans ses conseils* (1)? Il paraît, en effet, bien choquant que celui qui est devenu un même esprit avec un autre, ignore ses pensées.

GRÉGOIRE.

Les saints, en tant qu'ils sont un même esprit avec Dieu, n'ignorent pas les pensées du Seigneur; car, selon les paroles du même Apôtre : *Qui des hommes sait ce qui est en l'homme, sinon l'esprit de l'homme qui est en lui? De même les choses de Dieu, nul ne les connaît, sinon l'esprit de Dieu* (2). Pour montrer qu'il connaît les choses de Dieu, saint Paul ajoute : *Pour nous, nous n'avons pas reçu l'esprit de ce monde, mais l'esprit qui vient de Dieu* (3). Et ailleurs : *L'œil n'a point vu, ni l'oreille n'a point entendu, ni le cœur de l'homme n'a point compris ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment; mais pour nous, il nous l'a révélé par son esprit* (4).

PIERRE.

Mais si les secrets de Dieu se sont révélés par l'esprit de Dieu au même Apôtre, pourquoi, avant le passage que vous venez de citer, s'est-il donc écrié : *O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu! combien incompréhensibles*

(1) Rom., 11-34. — (2) I Corinth., 2-11. — (3) Ibid., 2-12. — (4) Ibid., 2-9.

sont ses jugements et combien insondables sont ses voies (1) ! Mais pendant que je vous allègue ces paroles, il s'élève dans mon esprit une autre difficulté. Le prophète David, s'adressant au Seigneur, lui dit : *Mes lèvres ont prononcé tous les jugements de votre bouche* (2). C'est moins de reconnaître une chose que de la proférer : d'où vient donc que l'Apôtre affirme que les jugements de Dieu sont incompréhensibles, tandis que David assure que son esprit les connaît tous, et même que ses livres les prononcent ?

GRÉGOIRE.

J'ai déjà répondu en quelques mots à cette double difficulté. J'ai dit que les saints, en tant qu'ils sont un seul esprit avec le Seigneur, n'ignorent pas les pensées du Seigneur. Tous ceux qui le suivent pieusement sont par la piété avec Dieu ; mais ils ne sont pas avec Dieu, en ce qu'ils sont encore chargés du poids d'une chair corruptible. Ainsi ils savent les secrets jugements de Dieu, en tant qu'ils lui sont unis ; mais, en tant qu'ils en sont séparés, ils les ignorent. Et parce qu'ils ne pénètrent pas parfaitement les secrets de Dieu, ils assurent que ses jugements sont incompréhensibles. Mais ceux dont l'esprit est attaché au Seigneur, et qui, dans cet attachement, reçoivent la lumière des saintes Écritures ou des révélations secrètes, ils les connaissent et les profèrent, en proportion de ce qu'ils

(1) Rom., 11-33. — (2) Ps. 118-13.

reçoivent. En effet, les jugements que Dieu tait, ils les ignorent, et ceux que Dieu révèle, ils les savent. Aussi, après ces paroles : *Mes lèvres ont prononcé tous vos jugements*, le prophète David ajoute aussitôt : « Tous les jugements *de votre bouche.* » C'est comme s'il disait nettement : J'ai pu connaître, j'ai pu prononcer les jugements que j'ai sus sortis de votre bouche ; car, pour ceux que vous ne révélez pas, à coup sûr vous les dérobez à notre connaissance. Ainsi les paroles du prophète s'accordent avec l'oracle de l'Apôtre : « Les jugements de Dieu sont incompréhensibles, et cependant ceux que sa bouche profère, les lèvres humaines les prononcent ; car les hommes peuvent connaître ce que Dieu révèle, et ce qu'il tient caché, ils ne peuvent le savoir. »

CHAPITRE XVII

Ruine du mont Cassin prédite par l'homme de Dieu.

GRÉGOIRE.

Le vénérable Benoît avait converti par ses exhortations un homme d'une illustre naissance, nommé Théoprobe, qui par sa vertu avait mérité la confiance et l'intime amitié du saint. Un jour, étant entré dans la cellule de l'homme de Dieu, il le trouva versant des larmes amères. Il attendit quelque temps sans voir cesser ses pleurs. Mais, considérant que ces gémissements, auxquels il ne lui

était point ordinaire de se livrer dans son oraison, étaient le résultat de sa douleur, il lui demanda quel était le motif d'une si profonde désolation. Sur-le-champ l'homme de Dieu lui répondit : « Tout ce monastère que j'ai bâti, tous ces préparatifs que j'ai faits pour mes frères, seront, par le juste jugement de Dieu, livrés aux infidèles. A peine ai-je pu obtenir la conservation des personnes qui s'y trouveront. » Théoprobe a entendu cette prédiction du saint. Pour nous, qui savons que les Lombards viennent de détruire ce monastère, nous en voyons l'accomplissement de nos yeux. A la faveur des ténèbres de la nuit, pendant que les religieux prenaient leur repos, les Lombards y ont pénétré naguère (1) et ont promené partout la dévastation, sans pouvoir se saisir d'une seule personne. Ainsi s'est accomplie la promesse que le Seigneur avait faite à son fidèle serviteur Benoît : il a livré aux gentils les biens du monastère, mais il a conservé la vie aux personnes. Je trouve que dans cette circonstance Benoît a joué le même rôle et obtenu la même faveur que le grand Apôtre : déjà le vaisseau qu'il montait avait jeté à la mer toutes les marchandises, lorsqu'il eut, lui, la consolation d'obtenir le salut de tous les passagers qui l'accompagnaient (2).

(1) Ce désastre est arrivé en 580. Alors les religieux se retirèrent à Rome au monastère de Latran.

Saint Séverin prédit la ruine de la ville d'Asturis. (On croit que c'est maintenant Stokeraw, en Autriche.)

(2) Act., 27-34.

CHAPITRE XVIII

Flacon caché; l'homme de Dieu en est miraculeusement instruit.

GRÉGOIRE.

Un jour, notre cher Exhilarat, qui s'est fait religieux, comme vous le savez, fut envoyé de la part de son maître au monastère de l'homme de Dieu, pour lui offrir deux petits vases de bois pleins de vin, et vulgairement appelés flacons. Il lui en porta un et cacha l'autre sur le chemin. Or, l'homme de Dieu, à qui ne pouvait échapper la connaissance même des faits accomplis en son absence, reçut cet objet avec action de grâces. Mais au départ du serviteur, il lui dit, sous forme d'avertissement : « Gardez-vous bien, mon fils, de boire du flacon que vous avez caché; mais inclinez-le avec précaution, et vous verrez ce qu'il y a dedans. » Exhilarat quitta l'homme de Dieu, tout couvert de confusion. A son retour, voulant vérifier ce que Benoît lui avait dit, il pencha le flacon, et aussitôt il en sortit un serpent. La vue du reptile, trouvé dans la bouteille par l'infidèle serviteur, lui inspira une vive horreur de la faute qu'il avait commise (1).

(1) Saint Antonin connaissait le secret des cœurs. (Boll., 2 mai.) Saint François de Paule révéla la mort de sa mère à d'Aubigny. (Boll., 2 avril.) Voyez saint Euthyme (Boll. 20 janvier); sainte Marguerite de Ravenne. (Boll., 23 janvier.)

CHAPITRE XIX

Mouchoirs cachés; saint Benoît découvre la fraude.

GRÉGOIRE.

Non loin du monastère était un bourg, dont les prédications de Benoît avaient converti à la foi du vrai Dieu la majorité des habitants, jusque alors attachés au culte des idoles. Il y avait là aussi des religieuses auxquelles le serviteur de Dieu, saint Benoît, avait soin d'adresser quelques-uns de ses disciples, pour les exhorter à la piété. Un jour, il leur envoya un de ses moines, selon la coutume. L'instruction terminée, le frère, sur les instances des religieuses, reçut des linges qu'il cacha dans son sein. Lorsqu'il fut de retour, l'homme de Dieu lui adressa ces violents et amers reproches : « Comment l'iniquité est-elle entrée dans votre sein? » Frappé de stupeur, le religieux perdit le souvenir de son action et ne put deviner le motif d'une telle réprimande. Le saint ajouta : « N'étais-je pas là quand vous avez reçu des mouchoirs de la part des servantes de Dieu, et que vous les avez mis en votre sein? » A l'instant le religieux tomba aux pieds du saint abbé, se repentit de sa folle conduite et jeta par terre les mouchoirs qu'il avait cachés (1).

(1) Voyez les révélations faites à saint Norbert. (Bolland, 6 juin.)

CHAPITRE XX

Pensée d'orgueil formée dans l'esprit d'un moine, et connue de l'homme de Dieu.

GRÉGOIRE.

Un autre jour que le vénérable abbé prenait son repas, c'était sur le soir, un de ses moines, fils d'un défenseur (1), tenait une lampe devant la table pour l'éclairer (2). Pendant que l'homme de Dieu mangeait, le religieux, qui se tenait debout pour accomplir son office, succomba à l'esprit d'orgueil, et roulant de secrètes pensées dans son cœur, il se prit à dire en lui-même : « Quel est cet homme, pour que je l'assiste pendant son repas, que je l'éclaire, une lampe à la main, que je lui rende mille offices ? Et qui suis-je, moi, pour le servir comme un esclave ? » Aussitôt l'homme de Dieu, se tournant vers le moine orgueilleux, lui adressa cette sévère réprimande : « Mon frère, faites le signe de la croix sur votre cœur ; que vous dites-vous à vous-même ? Faites vite le signe de la croix sur votre cœur. » Puis sur-le-champ il appelle des reli-

(1) Voyez la note ci-devant, liv. 1er, ch. 4, sur les défenseurs. Du temps de saint Grégoire, ils étaient comme les pères et les protecteurs du peuple.

(2) Ce service rendu par les inférieurs à ceux qui étaient au-dessus d'eux, était dans les usages de cette époque. (Grégoire de Tours, Hist., liv. 5, n. 3.—Sidoine Apollinaire, liv. 2, lettre 10.)

gieux, ordonne à ceux-ci de lui ôter la lampe des mains, et à celui-là de cesser son office, pour aller à l'heure même prendre son repos (1). Plus tard, vivement pressé par ses frères de leur découvrir ce qui s'était passé dans son cœur, il leur raconta en détail l'affreux esprit d'orgueil dont il s'était laissé enfler, et les secrètes paroles qu'il prononçait dans sa pensée contre l'homme de Dieu. Alors tous furent complétement convaincus que rien ne pouvait échapper au vénérable Benoît, puisque même les paroles intérieures d'une secrète pensée avaient retenti à ses oreilles.

CHAPITRE XXI

Deux cents boisseaux de farine trouvés dans un temps de famine devant la porte du monastère.

GRÉGOIRE.

Dans une autre circonstance, la province de Campanie fut en proie à la famine, et une grande disette de vivres se fit universellement sentir (2). Déjà le blé manquait au monastère de Benoît, et les

(1) Saint Jacques Vénétus connaissait les secrets des cœurs. (Boll., 31 mai.) Saint Pierre Pétrone jouissait de la même faveur. (Boll., 29 mai.) — Personne n'ignore que notre Seigneur connaissait le fond des cœurs et jusqu'aux plus secrètes pensées. Pourquoi n'aurait-il pas légué ce pouvoir aux saints, ses images et ses membres vivants?

(2) C'est probablement la famine qui en 538 a ravagé toute l'Italie. (Procope, liv. 2 de la Guerre des Goths.)

pains étaient presque tous consommés. Il n'en restait plus que cinq à servir pour l'heure du repas. Le vénérable abbé, voyant les frères plongés dans la consternation, leur adressa une modeste réprimande, afin de les corriger de leur pusillanimité; et en même temps il leur fit une consolante promesse en ces termes: « Pourquoi le manque de pain attriste-t-il votre cœur? Il y en a peu aujourd'hui, il est vrai, mais demain vous en aurez en abondance. » Or, le jour suivant on trouva dans des sacs deux cents boisseaux de farine à la porte du monastère; mais par quel intermédiaire le Dieu tout-puissant les leur avait-il envoyés, c'est un mystère encore aujourd'hui. A la vue de ce secours, les frères rendirent grâces au Seigneur, et apprirent à ne pas désespérer de l'abondance, même au sein de la disette (1).

PIERRE.

Dites-moi, je vous prie, n'est-il pas à croire que ce serviteur de Dieu a constamment possédé l'esprit de prophétie, ou bien son esprit n'en a-t-il été éclairé que par intervalles?

GRÉGOIRE.

L'esprit de prophétie, mon cher Pierre, n'éclaire pas toujours l'esprit des prophètes. De même qu'il

(1) En l'an 513, le Seigneur assista saint Sabas par un pareil miracle. (Baronius.) L'économe de la grande laure avait représenté à saint Sabas l'extrême disette qu'il éprouvait. « Le saint lui apprit à bien espérer du Père céleste, et avant que le dimanche arrivât, on lui amena trente chevaux chargés de vivres. » (Saint Sabas, 5 décembre. Baillet.)

est écrit de l'Esprit saint qu'il *souffle où il veut* (1), de même encore faut-il savoir qu'il souffle aussi quand *il veut*. Ainsi, lorsque le roi David consulta Nathan pour savoir s'il bâtirait le temple, le prophète souscrivit d'abord à sa demande, puis il la combattit. De là vient qu'Élisée, voyant pleurer la Sunamite, sans connaître le sujet de sa douleur, dit à son serviteur, qui l'écartait de sa personne : *Laissez-la, car son âme est dans l'amertume, et le Seigneur me l'a caché, et il ne m'en a point manifesté la cause* (2). C'est par une conduite pleine de bonté que le Dieu tout-puissant en agit ainsi. En donnant l'esprit de prophétie dans un temps, et en le retirant dans un autre, tantôt il honore les prophètes en les élevant, tantôt il les sauvegarde en les humiliant. Ils voient, en recevant l'esprit de prophétie, ce qu'ils sont par la grâce de Dieu, et, quand ils ne l'ont plus, ils connaissent ce qu'ils sont d'eux-mêmes.

PIERRE.

Une raison évidente proclame la vérité de votre assertion. Mais, je vous en prie, achevez de nous dire, au sujet du vénérable Benoît, tout ce qui se présente à votre souvenir.

(1) Jean, 3-8. — (2) 4 Rois, 4-27.

CHAPITRE XXII

Construction du monastère de Terracine déterminée dans une vision.

GRÉGOIRE.

Un jour, un homme de foi pria saint Benoît de vouloir bien lui envoyer de ses disciples, pour construire un monastère dans un domaine qu'il possédait près de la ville de Terracine (1). Le saint souscrivit à sa demande et lui envoya des religieux, à la tête desquels il établit un abbé avec un prieur qui devait lui servir de second. Lorsqu'ils furent sur le point de partir, Benoît leur dit : « Allez, et, tel jour, moi-même je me transporterai vers vous pour vous désigner l'emplacement de la chapelle, du réfectoire des religieux, de l'hôtellerie destinée aux étrangers, de tous les bâtiments enfin que vous devez construire. Après avoir reçu la bénédiction du saint abbé, les religieux se mirent en chemin, attendirent impatiemment le jour fixé pour la visite qu'il leur avait promise, et préparèrent tout ce qu'ils crurent nécessaire aux personnes qui devaient accompagner leur respectable pere. Mais la nuit qui précéda le jour fixé pour l'heureuse visite, l'homme du Seigneur apparut en songe au

(1) Terracine était une colonie et une ville du Latium (aujourd'hui Campagne de Rome). A peine reste-t-il quelques vestiges du monastère de Terracine. Uni à celui du mont Cassin, après avoir été longtemps en ruine, il lui payait encore quelque tribut au siècle dernier. (Mabillon.)

serviteur de Dieu qu'il avait établi abbé, ainsi qu'à son prieur, et leur détermina nettement les divers endroits où ils devaient construire chaque bâtiment (1). A leur lever, ils se communiquèrent réciproquement ce qu'ils avaient vu pendant leur sommeil. Cependant ils n'ajoutèrent pas complétement foi à cette vision, et ils ne cessèrent point d'attendre l'homme de Dieu, conformément à sa promesse. Benoît n'étant point venu le jour déterminé, les religieux allèrent le trouver, le cœur plein de tristesse, et lui dirent : « Mon Père, nous avons attendu que vous vinssiez, comme vous l'aviez promis, afin de nous montrer l'endroit où il faut bâtir, et vous n'êtes point venu. — Hé ! pourquoi, mes frères, leur répondit-il, me tenez-vous un tel langage? Ne suis-je pas venu conformément à ma promesse? — Et quand êtes-vous venu? répliquèrent-ils. — Ne vous ai-je pas apparu à tous les deux pendant votre sommeil? repartit le saint. Ne vous ai-je pas désigné chaque emplacement? Allez, et construisez tous les bâtiments du monas-

(1) La Vie des Saints nous offre d'innombrables apparitions. (Voy. sainte Colette, 6 mars, Boll.; saint Casimir, 4 mars, Boll., etc.) — Saint Bénigne apparaît à saint Grégoire, évêque de Langres, et lui commande d'élever une église en son honneur. (4 janvier, Boll.) Cette apparition offre un rapport assez spécial avec celle dont il est question dans ce chapitre. — Celle de saint François Xavier sauvant une chaloupe du naufrage, celle de saint Liguori assistant Clément XIV à la mort, sont infiniment plus extraordinaires. (Voyez la Vie du premier par le Père Bouhours, et celle du second par divers auteurs.)

tère sur le plan que vous avez vu en songe. » A ce discours, ils furent saisis d'un profond étonnement, s'en retournèrent à la propriété destinée aux constructions du monastère, et les disposèrent toutes conformément aux prescriptions qu'ils avaient reçues en songe.

PIERRE.

Daignez m'apprendre comment l'homme de Dieu a pu se transporter au loin pour instruire des personnes pendant leur sommeil, et comment celles-ci ont pu l'entendre et le reconnaître distinctement en songe?

GRÉGOIRE.

Pourquoi, mon cher Pierre, en vous informant de la manière dont la chose s'est accomplie, doutez-vous de la réalité? Il est incontestable que la nature de l'esprit est plus agile que celle du corps. Or, d'après le témoignage de l'Écriture, il est certain qu'Habacuc a été transporté soudain de Judée au pays des Chaldéens, avec le dîner qu'il portait à ses moissonneurs (1), et qu'après avoir offert au prophète ce confortable providentiel, il s'est tout à coup retrouvé en Judée. Si donc Habacuc a pu, dans un clin d'œil, se transporter corporellement avec cette réfection à une si grande distance, y a-t-il rien d'étonnant que le vénérable abbé ait obtenu la faveur de se rendre en esprit vers ses frères pendant leur sommeil, pour révéler à leur

(1) Daniel, 14-32.

esprit le plan nécessaire à leurs travaux? Le prophète est allé en corps porter la nourriture du corps, le saint abbé est allé en esprit instruire ses religieux sur un point qui importait à la vie spirituelle.

PIERRE.

Votre explication, je l'avoue, vient de produire l'effet d'une main adroite qui a chassé le doute de mon esprit. Mais je voudrais bien savoir quelle était la puissance de la parole de ce saint homme dans son état ordinaire.

CHAPITRE XXIII

Religieuses rendues à la communion de l'Église après leur mort, en vertu de l'offrande de l'homme de Dieu.

GRÉGOIRE.

C'est à peine, mon cher Pierre, si les discours les plus simples, les plus ordinaires, étaient, dans la bouche du vénérable Benoît, dépourvus de poids et d'efficacité; comme son cœur se tenait toujours attaché à Dieu, les paroles ne tombaient pas en vain de sa bouche. Articulait-il, je ne dis pas une décision, mais quelques menaces, alors son langage avait autant d'ascendant que si, au lieu d'être incertain et hypothétique, il eût proféré une véritable sentence.

Non loin de son monastère, deux religieuses d'une naissance distinguée vivaient dans une maison

particulière, ayant à leur service un domestique pieux, chargé de fournir à toutes les nécessités de la vie. Mais souvent la noblesse de la naissance enfante des sentiments ignobles, et l'on se méprise d'autant moins dans ce monde, qu'on se souvient d'avoir été au-dessus des autres. Ainsi les religieuses dont il est question n'avaient pas encore dompté parfaitement leur langue à l'aide du frein de leur sainte profession, et souvent leurs paroles indiscrètes provoquaient la colère du vertueux serviteur, qui les assistait dans les choses nécessaires à la vie matérielle. Longtemps déjà il avait toléré cet état de choses, lorsqu'il se rendit vers l'homme de Dieu, et lui exposa tous les outrages dont ces religieuses l'abreuvaient dans leurs discours. Aussitôt, sur ces plaintes, Benoît leur fit dire de sa part : « Retenez votre langue ; car si vous ne vous corrigez, je vous excommunie (1) ; » cette sentence d'excommunication, il la porta sous une forme moins positive que comminatoire. Mais ces religieuses ne changèrent point de procédés. Peu de jours après elles moururent, et furent inhumées dans l'église (2).

(1) D'après la pensée de saint Grégoire, assez clairement établie par la suite du contexte, cette excommunication avait une vertu canonique, dont le but était de priver ces religieuses de la participation à l'Eucharistie, sans toutefois les retrancher de la société et de la communion des fidèles. Le Père Hæften rapporte des exemples analogues ; l'un est tiré de l'*Histoire des Indes*, par le Père Maffée, liv. 5.

(2) Ainsi ce n'étaient pas seulement les évêques et les clercs

A dater de ce moment, lorsqu'on célébrait les sacrés mystères, et que le diacre criait selon l'usage : *Que quiconque ne communie pas se retire,* leur nourrice, qui avait coutume de présenter pour elles une offrande au Seigneur, les voyait sortir de leurs tombeaux et quitter l'église. Ce spectacle se renouvela plusieurs fois à ses yeux : lorsque la voix du diacre se faisait entendre, elles ne pouvaient plus demeurer à l'église, et elles sortaient sur-le-champ. Cette personne se rappela ce que l'homme de Dieu leur avait mandé lorsqu'elles étaient encore en vie : en effet, il avait annoncé qu'il les priverait de la communion si elles ne réformaient leur conduite et leur langage. Alors on vint, avec un profond sentiment de tristesse, instruire l'homme de Dieu de ce qui se passait ; il donna une offrande de sa main, et ajouta : « Allez, faites présenter pour elles cette offrande au Seigneur, et elles ne seront plus excommuniées. » Ces ordres exécutés, lorsque le diacre criait selon l'usage : « Que ceux qui ne communient pas sortent de l'église, » on ne les vit plus se retirer désormais ; et alors, comme elles ne sortaient pas avec ceux qui étaient privés de la communion, ce fut une preuve incontestable qu'elles avaient reçu la

qu'on enterrait dans les églises. (*Dialog.*, liv. 4, ch. 50, etc.) Ce droit de sépulture, on l'achetait à prix d'argent. (Au même endroit, ch. 52.) L'usage d'ensevelir les dépouilles des simples fidèles dans les églises remonte au IVe siècle. (Saint Ambr., liv. 1er, sur Abraham, ch. 9.)

grâce de la communion du Seigneur, par l'intercession du serviteur de Dieu (1).

PIERRE.

Vous me dites là une chose bien merveilleuse, et, malgré la grande sainteté du vénérable Benoît, je m'étonne qu'étant encore revêtu d'une chair mortelle, il ait pu délivrer des âmes déjà soumises à l'invisible jugement de Dieu.

GRÉGOIRE.

N'était-il pas encore dans un corps mortel, mon cher Pierre, celui qui entendit ces paroles : *Tout ce que vous aurez lié sur la terre, sera aussi lié dans le ciel, et tout ce que vous aurez délié sur la terre, sera aussi délié dans le ciel* (2)? Or ceux-là ont le pouvoir de lier et de délier à sa place, qui, par la pureté de la foi et l'innocence des mœurs, remplissent bien la charge du gouvernement des âmes (3). Mais, pour donner une telle puissance à l'homme sorti de la terre, le Créateur du ciel et de la terre est descendu du ciel en terre;

(1) Après la mort, on pouvait recouvrer le droit à la communion dont on était déchu pendant le cours de son existence, pourvu qu'on eût terminé dans le repentir les derniers jours de sa vie. Or, les offrandes déposées sur l'autel par l'Église, et présentées à Dieu par le ministère des prêtres, étaient autrefois un moyen de recouvrer le droit à la communion. (Mabillon, tom. 1., *Act. Sanct.*)

(2) Matth., 16-19.

(3) Il ne faut pas conclure de ce passage que les péchés des dispensateurs des choses divines fassent obstacle à l'effet des sacrements; ce ne sont pas eux qui sanctifient par leur propre vertu, mais bien Celui dont ils sont les ministres.

et pour obtenir que la chair jugeât des choses spirituelles, Dieu a daigné se faire chair par amour pour les hommes. Ainsi notre faiblesse s'est élevée au-dessus d'elle-même, parce que, en s'affaiblissant, la force de Dieu est descendue au-dessous d'elle.

PIERRE.

Dans le saint dont vous m'esquissez l'histoire, la puissance des paroles s'accorde parfaitement avec la puissance des miracles.

CHAPITRE XXIV

Jeune religieux dont la terre rejetait les dépouilles après son inhumation.

GRÉGOIRE.

Il y avait parmi les religieux un jeune enfant qui avait pour ses parents une tendresse excessive. Un jour, il quitta le monastère sans avoir reçu la bénédiction du saint abbé, et se dirigea vers le lieu de leur séjour. A peine arrivé chez eux, il mourut le jour même. On l'enterra, et le lendemain on le trouva jeté hors du tombeau. On ne manqua pas de lui donner de nouveau la sépulture; de nouveau encore on le trouva, le jour suivant, rejeté du tombeau, absolument comme s'il eût été laissé sans sépulture. Ses parents coururent promptement au vénérable abbé, et le conjurèrent, avec une grande abondance de larmes, de faire grâce à son jeune et

infortuné novice. Aussitôt l'homme de Dieu leur donna de sa main le corps de notre Seigneur Jésus-Christ, et leur dit : « Allez en paix, et placez avec un grand respect le corps de notre Seigneur sur la poitrine de l'enfant ; puis vous l'enterrerez en cet état. » Cet ordre exécuté, la terre conserva sans le rejeter de son sein le corps qu'on lui avait confié (1).

Vous voyez, mon cher Pierre, quel était le mérite de saint Benoît aux yeux de notre Seigneur Jésus-Christ : la terre rejetait avec horreur les mortelles dépouilles de celui qui ne possédait pas ses bonnes grâces.

PIERRE.

C'est ce que je vois clairement, et ce qui me cause une extraordinaire surprise.

CHAPITRE XXV

Un moine, quittant le monastère, trouve un dragon sur son chemin.

GRÉGOIRE.

Un des moines de Benoît était le jouet de l'inconstance de son esprit, à tel point qu'il ne voulait pas

(1) L'antiquité chrétienne nous offre plus d'un trait de ce genre. (Voyez Ménard.) Cet usage de placer le corps de Jésus-Christ sur la poitrine de certains morts, dans le tombeau, se pratiquait spécialement à l'égard des évêques. Du reste, un habile critique pense que la sainte Eucharistie, déposée un instant, par l'ordre de saint Benoît, sur la poitrine du mort dont il est question, en fut ôtée presque aussitôt.

demeurer dans le monastère. Malgré les fréquentes admonitions et les continuelles réprimandes de l'homme de Dieu, il ne pouvait se résoudre à rester dans la communauté, et il fatiguait le saint par d'importunes prières, pour en obtenir d'être rendu à la liberté. Un jour, ennuyé, excédé de tant de sollicitations, le vénérable abbé lui ordonna tout en colère de quitter la maison. Lorsqu'il fut sorti du monastère, il trouva sur son chemin un dragon qui se dressa devant lui, gueule béante. Déjà le monstre s'avançait pour le déchirer, lorsque le religieux, éperdu et tremblant d'effroi, s'écria à haute voix : « Au secours ! au secours ! voilà un serpent qui va me dévorer ! » Les religieux accoururent, mais ils ne virent point le dragon ; alors ils remmenèrent à la communauté le moine en proie aux convulsions de l'épouvante. A peine rentré, il promit de ne plus jamais quitter le monastère, et, à dater de ce moment, il garda fidèlement sa parole. Les prières du saint homme, il ne l'ignorait pas, lui avaient fait voir devant lui le dragon, qu'il suivait auparavant sans l'apercevoir.

CHAPITRE XXVI

Enfant guéri de la lèpre.

GRÉGOIRE.

Je ne crois pas qu'il faille taire ce que j'ai appris d'un illustre personnage nommé Antoine. Son père,

me racontait-il, avait un serviteur qui fut atteint de la lèpre. Le mal était si terrible que les cheveux lui tombaient de la tête, et que la peau se gonflait au point de ne pouvoir contenir et dérober la corruption qui croissait de jour en jour. Le père d'Antoine l'envoya vers l'homme de Dieu, et celui-ci lui rendit à l'instant sa santé première (1).

CHAPITRE XXVII

Pièces d'or miraculeusement procurées à un débiteur.

GRÉGOIRE.

Je ne veux pas non plus passer sous silence ce que racontait souvent Pérégrinus, disciple du vénérable Benoît. Un jour un homme de probité, se trouvant dans l'impossibilité de satisfaire un créancier impitoyable, crut qu'il n'y avait pas d'autre ressource pour lui que d'aller trouver l'homme de Dieu, et de lui découvrir l'extrême embarras où il se trouvait. Il vient au monastère, rencontre le serviteur du Dieu tout-puissant, et lui apprend qu'un créancier le persécute à toute outrance pour le remboursement de douze écus d'or. Le vénérable abbé lui répondit qu'il n'avait pas douze pièces

(1) Voyez Jésus-Christ guérissant les lépreux. Or, notre Seigneur a légué à ses saints le pouvoir de guérir ce mal hideux, figure frappante du péché. Saint François d'Assise avait reçu ce don avec abondance. (Voyez sa Vie par Chavin de Malan.)

d'or; mais cependant, pour lui donner au moins quelque consolation dans sa détresse, il lui dit avec bonté: « Allez, et revenez dans deux jours, parce qu'aujourd'hui je n'ai pas de quoi vous assister. » Cet espace de temps, il le passa en prière, selon sa coutume. Le troisième jour, la personne que son créancier pressait si vivement s'étant représentée, tout à coup, sur un coffre du monastère rempli de blé, on trouva treize écus d'or. L'homme de Dieu se les fit apporter, les remit entre les mains du débiteur affligé, et lui dit: « Donnez-en douze pour l'acquit de votre dette, et gardez le treizième pour vos besoins particuliers (1). »

Mais il me faut revenir à ce que j'ai appris de la bouche de l'un de ses disciples, dont il a été question au commencement de ce livre.

Un homme était en butte à la furieuse jalousie d'un ennemi qui porta la haine jusqu'à lui mêler, à son insu, du poison dans son breuvage. La dose ne fut pas assez forte pour lui ôter la vie; mais sa couleur changea à tel point, qu'il se répandit sur tout son corps des taches cutanées de diverses sortes; on eût dit la lèpre avec ses tubercules ulcéreux. On conduisit le malade à l'homme de Dieu, et aussitôt il recouvra sa santé première: le saint l'avait à peine touché que toutes les taches disparurent.

(1) Sainte Agnès multiplia l'argent dans la bourse de la sœur trésorière. (Boll., 20 avril.)

CHAPITRE XXVIII

Bouteille jetée sur des pierres sans être cassée.

GRÉGOIRE.

A l'*époque* où la *Campanie* (1) *était en proie* aux rigueurs de la famine (2), l'homme de Dieu avait distribué aux indigents toutes les provisions du monastère, si bien qu'il ne restait plus au cellier qu'un peu d'huile dans une petite bouteille de verre. Alors un sous-diacre nommé Agapit vint demander avec de vives instances qu'on voulût bien lui faire la charité d'un peu d'huile. L'homme de Dieu, qui avait résolu de tout donner sur la terre pour tout mettre en réserve dans le ciel, ordonna, sur sa demande, de lui faire l'aumône de ce peu d'huile-là même qui restait. Le frère qui remplissait les fonctions de cellérier entendit bien l'ordre de son abbé, mais il en différa l'accomplissement. Quelques instants après, Benoît s'informa s'il avait exécuté ce qu'il lui avait prescrit; le religieux répondit qu'il n'en avait rien fait, parce que, s'il avait donné ce faible reste, il ne serait plus rien resté pour les frères. Alors, transporté d'indignation, le saint enjoignit à d'autres religieux de jeter par la fenêtre la bouteille de verre dans laquelle, prétendait-on, il restait un peu d'huile pour les frères; car il ne voulait pas qu'il fût donné à la désobéissance de rien

(1) Aujourd'hui Campagne de Rome. — (2) En 538.

conserver au monastère. L'ordre fut accompli. Au bas de cette fenêtre s'ouvrait un vaste abîme, hérissé d'éclats de rocher. Le vase tomba précisément sur ces pierres ; mais il n'en reçut aucune atteinte. on eût dit qu'au lieu de l'y avoir précipité on l'y avait déposé mollement. Il semblait que cette bouteille n'avait pu se casser, ni l'huile se répandre (1). L'homme de Dieu ordonna de la retirer et de la donner, dans l'état de conservation où elle se trouvait, à la personne qui avait demandé de l'huile. Puis il rassembla les religieux, et en leur présence il reprocha vivement au moine désobéissant et son peu de foi et son orgueil.

CHAPITRE XXIX

Tonneau miraculeusement rempli.

GRÉGOIRE.

Cette réprimande terminée, Benoît se mit en

(1) On avait déposé sur une fenêtre un peu élevée une bouteille renfermant de l'huile bénite par saint Martin ; un enfant, en se jouant, tire le linge qui la couvre, et le vase tombe sur le marbre dont est pavé l'appartement. L'effroi est universel... Mais, ô prodige! la bouteille est restée aussi intacte que si elle fût tombée sur un moelleux coussin. (*Dialog.* 3, sur la Vie de saint Martin, par Sulpice-Sévère.) Saint Optat raconte un fait analogue. (Liv. 2 du *Schisme des donatistes.*)

Nous pourrions citer d'autres traits encore, pour montrer que ce miracle, si étonnant qu'il soit, n'est pas le seul de ce genre.

prière avec ses frères. Or, dans l'endroit où il faisait oraison avec ses religieux, il y avait un tonneau vide et couvert. Pendant que le saint continuait son pieux exercice, l'huile, qui allait sans cesse en augmentant, souleva le couvercle de la futaille. On l'ôta, et le liquide, qui s'était multiplié, se répandit par-dessus les bords du tonneau, au point d'inonder le pavé sur lequel la futaille était placée. A cette vue, le serviteur de Dieu termina sa prière, et à l'instant même l'huile cessa de couler sur le pavé. Alors il adressa une plus ample admonition au moine défiant et indocile, afin de lui inspirer tout à la fois et plus de soumission et plus de confiance. Cette nouvelle correction couvrit le religieux d'une confusion salutaire. Le vénérable père faisait éclater par ses miracles la vertu du Dieu tout-puissant, qu'il avait si bien exprimée dans ses discours; et il n'était plus permis désormais de mettre en doute les promesses d'un saint qui, dans un instant, remplaçait une bouteille presque vide par un tonneau plein d'huile (1).

(1) Élie annonce à la veuve de Sarepta que l'huile de son petit vase ne décroîtra pas, et cette huile, dont on usait journellement, ne diminua point. (3, Rois, 17-14.)

Pressée par un créancier impitoyable, une autre veuve, sur l'ordre d'Élisée, verse le peu d'huile qui lui reste, en remplit un grand nombre de vases, la vend et s'acquitte envers son créancier. (4 Rois, 4-2, 3, 4, etc.)

L'épouse du comte Avitien envoie à saint Martin de l'huile pour la bénir. *Multipliée par cette bénédiction puissante*, elle coule par-dessus le vase et inonde les vêtements du ser-

CHAPITRE XXX

Religieux délivré du démon.

GRÉGOIRE.

Un jour que le vénérable abbé se rendait à la chapelle Saint-Jean, placée au sommet de la montagne, l'ancien ennemi s'offrit à sa rencontre sous la forme d'un vétérinaire, portant avec lui un cornet et des entraves. Benoît lui ayant demandé où il allait: « Je vais trouver les frères pour leur donner un breuvage, » répondit-il. Le saint abbé continua son chemin, et, sa prière achevée, il revint en toute hâte. Or le malin esprit avait trouvé un pieux frère occupé à puiser de l'eau; à l'instant il était entré dans son corps, l'avait jeté par terre et le tourmentait violemment. L'homme de Dieu, revenant de faire sa prière, le vit en proie à ces cruels tourments. Il se contenta de lui donner un soufflet, et c'en fut assez pour mettre en fuite l'esprit malin, qui n'osa plus revenir (1).

PIERRE.

Je voudrais bien savoir s'il opérait ces prodigieux miracles par la puissance de sa prière, ou si même,

viteur, qui la reporte à sa maîtresse. (*Dialog.* 3, sur la Vie de saint Martin.) Saint Narcisse change l'eau en huile. (God., 29 oct.)

(1) La vie de saint Hubert, évêque de Liége, nous offre un exemple absolument semblable.

Voyez la note du ch. 4, livre 2 des *Dialog.*

quelquefois, ils étaient l'effet d'un seul acte de sa volonté.

GRÉGOIRE.

Ceux que la piété attache intimement à Dieu opèrent ordinairement des miracles de l'une et l'autre façon, selon la nécessité des circonstances; en sorte qu'ils produisent des effets surprenants, tantôt en vertu de la prière, tantôt par leur puissance. Saint Jean a dit : *A tous ceux qui l'ont reçu il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu* (1). Que ceux qui sont enfants de Dieu, en vertu d'une puissance divine, opèrent des miracles par l'effet de ce même pouvoir, il n'y a là rien d'étonnant. Or, que ce soit le double mode de produire des prodiges, nous en trouvons la preuve en saint Pierre; sa prière a ressuscité Tabithe (2), sa réprimande a frappé de mort, en punition de leur mensonge, Ananie et Saphire (3). On ne lit pas qu'il ait prié dans cette dernière circonstance; il s'est seulement contenté de leur reprocher la faute qu'ils avaient commise. Ainsi la vie ôtée par une réprimande, la vie rendue par une prière, sont des preuves incontestables que tantôt les miracles sont les effets de la demande, tantôt les effets d'un pouvoir reçu du Ciel. Je vais encore vous rapporter deux miracles du fidèle serviteur de Dieu, où vous verrez clairement que l'un est le produit de la prière, l'autre, d'un pouvoir reçu de Dieu.

(1) Jean, 1-12. — (2) Act., 9. — (3) Ibid., 5.

CHAPITRE XXXI

Villageois délivré de ses liens par le seul regard de l'homme de Dieu.

GRÉGOIRE.

Il y avait, sous le règne de Totila, un Goth nommé Zalla, engagé dans l'hérésie arienne. Ce barbare exerçait la plus révoltante cruauté contre les pieux enfants de l'Église catholique, à tel point que si un ecclésiastique ou un religieux venait à le rencontrer, il lui était impossible de sortir de ses mains la vie sauve. Un jour, dévoré par la soif d'une insatiable avarice, et ne respirant que vol et brigandage, il accabla un pauvre paysan des plus cruels traitements et le déchira par diverses tortures. Excédée de douleur, la victime déclara qu'elle avait confié sa personne et ses biens à la garde du serviteur de Dieu, saint Benoît; son but, si le monstre ajoutait foi à son assertion, était de suspendre les rigueurs de sa cruauté et de respirer un instant. Zalla cessa effectivement de la tourmenter; après lui avoir lié les bras avec de fortes cordes, il la força de marcher devant son cheval, et de venir lui montrer quel était ce Benoît, dépositaire de ses biens. Les bras liés de la sorte, le paysan le précéda, et le conduisit au monastère du saint homme, qu'il trouva seul devant la porte du couvent, assis et occupé à la lecture. Or, le

paysan dit au farouche Zalla, qui suivait ses pas : « Voici celui dont je vous ai parlé; c'est l'abbé Benoît. » Dans le délire de ses pensées perverses, le barbare, tout bouillant de colère, jeta sur Benoît un regard de mépris, et s'imaginant qu'il en triompherait comme des autres, à l'aide de la terreur, il se mit à crier de toutes ses forces: «Lève-toi! lève-toi! et rends-moi les biens que tu as reçus de ce paysan. » A ces cris l'homme de Dieu leva aussitôt les yeux de dessus son livre, le regarda et considéra en même temps la victime garrottée. A peine il a jeté les regards sur ses bras, que soudain, par un prodige étonnant, les cordes qui les tenaient enchaînés se déroulent avec plus de rapidité que si la main la plus habile les eût détachées, et le malheureux qui était venu chargé de liens, se trouve subitement dégagé de ses entraves. A la vue de cette prodigieuse puissance, Zalla effrayé tombe à terre, courbe aux pieds de l'homme de Dieu sa tête cruelle et indomptable, et finit par se recommander à ses prières. Le saint homme ne quitta ni son siége, ni sa lecture; mais il appela des religieux, et leur ordonna d'introduire Zalla pour qu'il reçût l'hospitalité (1). Lorsqu'il lui fut ramené, il l'avertit de renoncer aux excès d'une si révoltante barbarie. Zalla se retira tout atterré, ne songeant pas davantage à rien demander au paysan

(1) C'est-à-dire pour qu'il prît de la nourriture ; tel est le sens de la version grecque du pape Zacharie.

que l'homme de Dieu avait délivré de ses liens par un seul regard, et sans prendre la peine de le toucher (1).

Voilà bien, mon cher Pierre, la vérification de mes paroles : ceux qui servent de tout leur cœur le Dieu tout-puissant peuvent quelquefois opérer des miracles par le seul effet de leur puissance. Celui qui a dompté la férocité de ce terrible Goth, celui qui par la puissance de ses regards a détaché les liens dont étaient garrottés les bras d'une innocente victime, nous montre, par la célérité avec laquelle il a opéré ce prodige, qu'il avait reçu du Ciel le pouvoir de l'accomplir.

A ce récit je vais en ajouter un autre, pour vous apprendre qu'il a eu recours à *la prière* afin d'obtenir de Dieu un grand et prodigieux miracle.

CHAPITRE XXXII

Résurrection d'un mort.

GRÉGOIRE.

Un jour saint Benoît était sorti avec les religieux

(1) Cette extraordinaire puissance nous rappelle Jésus renversant par terre les Juifs venus pour le saisir (Jean, 18-6); saint Basile faisant trembler Modeste et Valens; saint Bernard terrassant Guillaume d'Aquitaine. « Saint Antoine de Padoue ose reprocher ses massacres, ses pillages, ses sacriléges, au tyran Ezzelino; Ezzelino descend de son trône, pâle et tremblant, se met la corde au cou, et se jette, fondant en larmes, aux pieds d'Antoine. » (Godesc., 13 juin.)

pour aller travailler à la campagne. Or, un paysan, le cœur inondé d'affliction, vint au monastère, portant entre ses bras le corps glacé de son fils. Il demanda le vénérable abbé. On lui répondit qu'il travaillait à la campagne avec les religieux. Aussitôt il jeta à la porte du monastère le cadavre de son fils, et, dans le trouble de sa douleur, il se mit à courir de toutes ses forces pour aller querir le vénérable Père. Précisément à la même heure, l'homme de Dieu revenait des travaux, dans la compagnie de ses religieux. A peine le paysan désolé l'eut-il aperçu, qu'il se prit à s'écrier : « Rendez-moi mon fils ! rendez-moi mon fils ! » A ce cri, l'homme de Dieu s'arrêtant lui dit : « Hé quoi ! vous ai-je enlevé votre fils ? — Il est mort, répondit-il, venez le ressusciter. » Ces paroles contristèrent profondément l'homme de Dieu. « Retirez-vous, mes frères, dit-il, retirez-vous ; ce n'est point à nous à faire de telles œuvres, mais aux saints Apôtres. Pourquoi voulez-vous nous imposer des fardeaux que nous ne pouvons porter ? » Mais ce pauvre père, pressé par l'excès de sa douleur, persévéra dans sa prière, et jura qu'il ne se retirerait point qu'il n'eût ressuscité son fils. Alors le serviteur de Dieu lui dit : « Où est-il ? » Le paysan répondit : « Voilà son cadavre étendu à la porte du monastère. » Arrivé en cet endroit avec ses religieux, l'homme de Dieu se mit à genoux, se coucha sur le petit corps de l'enfant, se releva, et, les mains étendues vers le ciel, il dit : « Seigneur, ne re-

gardez pas mes péchés, mais la foi de cet homme qui demande la résurrection de son fils, et rendez à ce petit corps l'âme que vous en avez enlevée.» A peine il avait terminé sa prière, que l'âme revint et fit tressaillir tout le corps du petit enfant. Les spectateurs furent témoins de cette agitation universelle et de cette palpitation merveilleuse. Le saint prit aussitôt l'enfant par la main, et le rendit plein de force et de santé à son père ravi d'allégresse. Il est clair, mon cher Pierre, qu'il n'avait pas en lui-même le pouvoir d'opérer ce miracle, puisque, pour l'obtenir, il lui a fallu se prosterner et adresser à Dieu une fervente prière (1).

PIERRE.

Ainsi, la vérité de toutes vos assertions est clairement établie : les affirmations que vous avez avancées, vous les prouvez par des faits. Mais veuillez me dire, je vous prie, si des personnages d'une telle sainteté peuvent tout ce qu'ils veulent, et s'ils obtiennent tout ce qu'ils désirent obtenir.

CHAPITRE XXXIII

Miracle de sainte Scolastique, sœur de saint Benoît.

GRÉGOIRE.

Y aura-t-il jamais en ce monde, mon cher Pierre,

(1) Cette résurrection rappelle presque littéralement les deux résurrections opérées par Élie (3 Rois, 17-20, etc.), et par Élisée (4 Rois, 4-33, etc.). Quant à l'humble refus

un homme d'une vertu plus éminente que saint Paul? Or, trois fois saint Paul a conjuré le Seigneur de le délivrer de l'aiguillon de la chair (1), sans pouvoir obtenir ce qu'il désirait. C'est pourquoi il faut que je vous raconte ce qui est arrivé au vénérable abbé, afin de vous montrer qu'un jour il n'a pu réaliser ce qu'il souhaitait.

Sainte Scolastique, sa sœur, qui s'était consacrée au Dieu tout-puissant dès les jours de son enfance, avait l'habitude de venir le visiter une fois l'an. L'homme de Dieu descendait à sa rencontre, à quelques pas du monastère, dans une propriété de sa dépendance (2). Un jour elle vint à l'ordinaire, et son vénérable frère se rendit vers elle, accompagné de quelques-uns de ses disciples. Tout le jour fut consacré aux louanges de Dieu et à de pieux entretiens; lorsque les ténèbres de la nuit vinrent couvrir la terre, ils prirent ensemble leur repas. Ils étaient encore à table, et leurs édifiantes conversations s'étaient prolongées bien avant dans

de saint Benoît, effrayé, ce semble, de la difficulté d'une pareille entreprise, c'est la répétition de ce que nous avons vu, livre 1er, ch. 2, Libertinus.

On cite aussi un fait analogue de saint Eugène, évêque de Carthage.

(1) 2 Corinth., 12-7.

(2) Ce passage prouve qu'à son origine l'ordre de Saint-Benoît possédait des domaines pour sa subsistance; les offrandes des fidèles, des dotations généreuses formèrent aussi plus tard une partie de ses ressources. (Saint Grégoire pape, liv. 3, lettre 3. — Saint Grégoire de Tours, Hist., liv. 10.)

la nuit, lorsque la servante du Seigneur dit à son frère : « Ne me quittez point cette nuit, je vous en prie; jusqu'au matin nous nous entretiendrons du bonheur de la vie céleste. — Que demandez-vous là, ma sœur? répondit Benoît. Je ne puis rester hors du monastère. » La sérénité du ciel était parfaite, et on n'apercevait aucun nuage dans les airs. Sur la réponse négative de son frère, la servante du Seigneur croisa les mains, les posa sur la table, et appuyant sur ses mains sa tête inclinée, elle adressa, dans cette attitude, une fervente prière au Dieu tout-puissant. A l'instant où elle relevait la tête de dessus la table, les éclairs brillèrent, les éclats du tonnerre retentirent, et une pluie diluvienne tomba avec violence; si bien que le vénérable Benoît et les religieux qui l'accompagnaient se virent dans l'impossibilité de mettre le pied hors de l'appartement où ils se trouvaient. En appuyant la tête sur ses mains, la pieuse Scolastique avait répandu sur la table un torrent de larmes qui avait fait succéder la pluie à la sérénité de l'air, et d'affreux torrents avaient suivi de près sa fervente prière. La coïncidence de ces deux choses fut si parfaite, que le tonnerre se mit à gronder à l'instant même que Scolastique soulevait la tête; si bien que relever la tête et faire tomber la pluie fut l'affaire d'un moment.

Alors, voyant que les éclairs, les éclats du tonnerre et d'affreux torrents ne lui permettaient pas de rentrer au monastère, l'homme de Dieu se

plaignit à sa sœur avec l'accent d'une profonde tristesse : « Que le Dieu tout-puissant vous le pardonne, ma sœur; qu'avez-vous fait? » Sainte Scolastique répondit : « Je vous ai adressé une prière, et vous avez refusé de l'entendre; j'ai prié mon Seigneur, et il m'a exaucée. Maintenant, si vous le pouvez, sortez et laissez-moi ici, pour vous en retourner au monastère. » Dans l'impossibilité de quitter l'appartement qui le mettait à couvert, Benoît resta malgré lui dans un lieu où il avait refusé de demeurer de son plein gré. De cette sorte ils veillèrent toute la nuit, et satisfirent pleinement leur mutuelle ardeur à conférer sur la vie spirituelle.

Ainsi, j'ai eu raison de dire que le vénérable Père avait, dans cette circonstance, désiré une chose qu'il n'avait pu obtenir. Effectivement, si nous considérons l'intention de l'homme de Dieu, il n'y a pas de doute qu'il n'ait voulu la continuation de la sérénité qui régnait dans le ciel lorsqu'il descendit à la rencontre de sa sœur. Mais, contrairement à son dessein, il trouva un obstacle dans le miracle qu'opéra la charité d'une pieuse femme, par la vertu du Dieu tout-puissant. Il n'est pas étonnant qu'une sœur, désireuse de jouir plus longtemps de la présence de son frère, se soit alors trouvée plus puissante que lui : selon l'oracle de saint Jean, *Dieu est charité* (1), et c'est à juste

(1) 1 Jean, 4-16.

titre qu'une plus grande puissance a été l'effet d'un plus grand amour (1).

PIERRE.

Je n'en puis disconvenir, ce que vous me dites m'enchante.

CHAPITRE XXXIV

Mort de sainte Scolastique; Benoît voit monter son âme au ciel.

GRÉGOIRE.

Le lendemain, la vénérable servante du Seigneur s'étant retirée à son monastère, l'homme de Dieu retourna à son abbaye. Trois jours après, il était dans sa cellule, lorsque, levant les yeux, il vit tout à coup l'âme de sa sœur, naguère affranchie des liens du corps, *monter, sous la forme d'une*

(1) Voyez le Martyr. rom., 10 février : « Au mont Cassin, sainte Scolastique, vierge, sœur de saint Benoît, abbé, qui vit l'âme de cette sainte sortir de son corps et monter au ciel. » Une foule de saints ont eu des sœurs d'une grande piété; pour ne parler que de celles qui ont précédé le VIe siècle, époque où vivait sainte Scolastique, nous connaissons la sœur de saint Antoine; celle de saint Pacôme, supérieure de religieuses; sainte Macrine, sœur de saint Basile; sainte Gorgonie, sœur de saint Grégoire de Nazianze; sainte Marcelline, sœur de saint Ambroise; la sœur de saint Augustin, supérieure de religieuses; sainte Florentine, sœur de saint Léandre, religieuse aussi; sainte Césarie, abbesse et sœur de saint Césaire d'Arles, etc. — C'est une preuve de la puissance de la bonne éducation et des pieux exemples domestiques.

colombe, dans le mystérieux séjour des cieux (1). L'éclat de sa gloire le transporta d'allégresse ; il rendit grâces au Seigneur en chantant des hymnes à sa louange, et fit part à ses frères de cette mort bienheureuse. Sur-le-champ il les envoya chercher le corps de sainte Scolastique, pour l'apporter au monastère et l'enterrer dans le tombeau qu'il s'était préparé à lui-même. De cette sorte, une même tombe réunit les mortelles dépouilles de ceux dont les âmes avaient toujours été intimement unies dans le Seigneur.

CHAPITRE XXXV

L'univers, ramassé dans un rayon de soleil, apparaît à saint Benoît ;

Manifestation de la gloire de saint Germain, évêque de Capoue.

GRÉGOIRE.

Servandus (2), diacre et abbé du monastère que le patrice Libère (3) avait fondé en Campanie, était dans l'habitude de visiter l'homme de Dieu. La raison pour laquelle il se rendait souvent au mo-

(1) Ce prodige se reproduit souvent dans la Vie des Saints. Voyez saint Polycarpe, 26 janv. ; saint Potitus, 13 janv. ; sainte Réparate, 8 octob. ; sainte Eulalie, 10 décemb. ; sainte Julie, 22 mai ; sainte Spes. (*Dialog.*, liv. 4, ch. 10, etc.)

(2) Servandus, dont il est ici question, gouvernait le monastère de Saint-Sébastien, dans la ville d'Alatri, à trente milles du mont Cassin. (Act. de saint Placide, n. 11.)

(3) Il est question du patrice Libère au concile d'Orange, 529, et dans Cassiodore, liv. 2, ép. 15, etc.

nastère, c'est que, grâce à sa profonde science des choses divines, ils pouvaient, dans de délicieux entretiens, conférer ensemble sur la vie spirituelle, et goûter, du moins par leurs aspirations, les félicités de la céleste patrie, dont ils ne pouvaient encore posséder la parfaite jouissance. L'heure du repos arrivée, le vénérable Benoît monta au sommet d'une tour, et le diacre Servandus se retira au rez-de-chaussée, à l'aide d'un escalier qui communiquait de la partie inférieure jusqu'au premier étage. En face de cette tour était un vaste bâtiment où reposaient les disciples des deux abbés. Tous les frères étaient encore ensevelis dans le sommeil; mais l'homme de Dieu veillait sans relâche. Arrivé à l'instant de la nuit où l'on chante les louanges divines, il se tenait debout près d'une fenêtre, et priait le Dieu tout-puissant. Soudain, au milieu d'une nuit obscure, il voit descendre du ciel une lumière qui dissipe l'épaisseur des ténèbres, et fait resplendir une si éblouissante clarté, que le jour même se serait éclipsé devant les splendeurs rayonnant au sein des ombres profondes. Un merveilleux prodige succède tout à coup à ce brillant spectacle : d'après ce que Benoît raconta lui-même, le monde entier s'offre à ses regards, comme ramassé dans un rayon du soleil. Tandis que le vénérable Père fixe un œil attentif sur l'éclat de ces radieuses splendeurs, il voit dans un globe de feu l'âme de Germain, évêque de Capoue, transportée dans les cieux par la main des anges. Brûlant d'avoir avec

lui un témoin de cet éclatant miracle, deux ou trois fois il appelle nommément et à grands cris le diacre Servandus. Effrayé des cris insolites de ce grand homme, Servandus monte, regarde, et ne voit plus qu'un faible reste de lumière. Tandis qu'il demeure tout stupéfait à la vue de cet étrange prodige, l'homme de Dieu lui raconte en détail ce qui s'est passé, et aussitôt il mande au vertueux Théoprobe, alors au bourg de Cassin, d'envoyer cette nuit-là même dans la ville de Capoue, pour savoir des nouvelles de l'évêque Germain et les lui transmettre aussitôt. L'ordre est exécuté; l'envoyé trouve que le vénérable évêque est mort, et, d'après d'exactes informations, il apprend que le trépas du prélat a eu lieu précisément à l'instant où l'homme de Dieu voyait son âme monter au ciel (1).

PIERRE.

Voilà des choses merveilleuses et extraordinairement surprenantes. Mais vous venez de dire que le monde entier, ramassé, pour ainsi dire, sous un rayon du soleil, était venu s'offrir aux regards de saint Benoît. Or jamais je n'ai rien expérimenté de

(1) Saint Maxime vit monter au ciel les âmes de saint Valérien et de saint Tiburce (14 avril, Bolland.); saint Pacôme vit s'élever au séjour des bienheureux l'âme d'un de ses religieux (14 mai, Boll.); saint Jean le Silenciaire eut une vision de cette nature (13 mai, Boll.); saint Gérasime vit des anges porter au ciel l'âme de saint Euthyme (20 janv., Boll.); saint Ignace eut une révélation analogue, précisément au Mont-Cassin même. (Voy. Bouhours, liv. 3, et Ribadeneira, qui rapproche ce prodige de celui qui nous occupe actuellement.)

semblable, et c'est pourquoi je ne puis concevoir comment un seul homme peut voir le monde entier.

GRÉGOIRE.

Mon cher Pierre, tenez pour certain ce que je vous dis : aux yeux d'une âme qui voit le Créateur, la création tout entière est petite. Pour peu qu'on jouisse de la lumière de l'Être incréé, tout ce qui est créé devient infiniment petit. La lumière de cette vision intérieure agrandit la capacité de l'intelligence, et sa vaste expansion dans le sein de Dieu la rend plus grande que le monde. Dans cette contemplation l'âme s'élève au-dessus d'elle. Ravie dans la lumière de Dieu, elle dilate ses capacités intérieures et se surpasse elle-même; tandis qu'elle considère dans une région inférieure les choses élevées, elle comprend la petitesse de ce qu'elle ne pouvait embrasser dans son abaissement naturel. L'homme de Dieu, qui du haut de sa tour voyait un globe de feu et des anges remonter dans les cieux, ne pouvait apercevoir tout cela qu'à l'aide de la lumière de Dieu. Qu'y a-t-il donc d'étonnant qu'il ait vu le monde en raccourci devant soi, celui qu'élevait, que plaçait hors du monde la lumière de son esprit? Or, dire que le monde s'est comme rapetissé à ses yeux, ce n'est pas prétendre que le ciel et la terre se soient fondus et amoindris; c'est l'âme qui s'est dilatée, et qui, ravie en Dieu, a pu voir sans peine tout ce qui est au-dessous de Dieu. Au milieu de cette lumière qui brillait aux

yeux de son corps, il s'est fait dans son esprit une lumière qui, en élevant aux régions supérieures l'âme plongée dans cette contemplation, lui a montré *l'étonnante exiguïté des objets inférieurs.*

PIERRE.

Je crois qu'il m'a été avantageux de ne pas vous comprendre d'abord: tant la lenteur de mon intelligence a mis votre assertion en évidence. Mais puisque vous m'avez suffisamment éclairci ces choses, reprenez, je vous prie, la suite de la narration.

CHAPITRE XXXVI

Règle composée pour les religieux.

GRÉGOIRE.

J'aurais encore, mon cher Pierre, à vous raconter bien des traits de ce vénérable Père; mais j'en passe plusieurs à dessein, et j'ai hâte d'en venir au récit des actions concernant d'autres personnages. Cependant je ne veux pas vous laisser ignorer qu'au milieu des nombreux miracles qui l'ont signalé au monde avec tant d'éclat, l'homme de Dieu s'est grandement distingué par l'enseignement de la vraie doctrine. Il a écrit pour les religieux une règle d'une éminente sagesse et d'une lucidité parfaite. Voulez-vous connaître plus à fond le caractère et la vie de ce saint homme, vous trouverez dans les constitutions de cette règle toutes les actions de

cet illustre maître, car il n'a pu nous léguer des enseignements en opposition avec sa vie (1).

CHAPITRE XXXVII

Saint Benoît prédit sa mort à ses religieux.

GRÉGOIRE.

L'année même qu'il devait quitter ce monde, Benoît prédit le jour de sa très-sainte mort à quelques-uns de ses disciples, dont les uns demeuraient avec lui et les autres à une assez grande distance. A ceux qui étaient près de lui il ordonna de garder dans le secret du silence ce qu'il leur révélait, et pour ceux qui étaient absents, il désigna la nature et les caractères du signe auquel ils reconnaîtraient que son âme quittait la prison de son corps (2). Six jours avant sa mort, il se fit ouvrir son tombeau. Bientôt la fièvre le saisit et l'épuisa par ses dévorantes ardeurs. Chaque jour sa faiblesse allait en augmentant; le sixième il pria ses disciples de le porter à la chapelle, se prépara à la mort par la réception du corps et du sang de notre Seigneur; puis, appuyant ses membres languissants sur les bras de ses frères, il se tint debout, les yeux éle-

(1) Une foule de savants parlent de la règle de saint Benoît, conformément à ce passage des *Dialogues*.

(2) Saint Adélart prédit sa propre mort (Boll., 2 janv.); saint Boniface prédit également la sienne (Boll., 5 juin.). Cette faveur a été accordée à une foule de saints.

vés au ciel, et rendit le dernier soupir au milieu de sa prière (1). Le même jour deux religieux, dont l'un demeurait au monastère et l'autre dans un lieu assez éloigné, eurent une même vision qui leur révéla sa gloire. Ils virent, en effet, un chemin tendu de riches tapis, éclairé de flambeaux innombrables, se diriger en droite ligne, du côté de l'Orient, depuis le monastère de Benoît jusqu'au ciel. Au sommet de cette voie parut tout radieux un personnage plein de majesté; il leur demanda de qui était le chemin qu'ils apercevaient. Ils avouèrent qu'ils n'en savaient rien. Alors il leur dit : *C'est le chemin par lequel Benoît, le bien-aimé de Dieu, monte au ciel.* Tandis que ses disciples du monastère étaient témoins de la mort du saint homme, ceux qui étaient absents la connurent au signe qu'il leur avait annoncé. Benoît fut enseveli dans la chapelle Saint-Jean-Baptiste, qu'il avait construite lui-même sur les ruines de l'autel d'Apollon. D'éclatants miracles, lorsque le demande la foi des personnes qui les sollicitent, signalent encore sa gloire dans la grotte qu'il choisit pour son premier séjour (2).

(1) Saint Benoît mourut un samedi, 21 mars, probablement en 543, âgé de 63 ans. La majeure partie de ses reliques se trouve au mont Cassin, où il avait passé quatorze ans. Quelques-uns de ses os furent apportés en France vers la fin du VIIe siècle, et déposés à la célèbre abbaye de Fleury, appelée pour cela *Saint-Benoît-sur-Loire*.

(2) A Sublac. Cette caverne fut depuis appelée la *sainte Grotte*.

CHAPITRE XXXVIII

Femme aliénée guérie dans la grotte de saint Benoît.

GRÉGOIRE.

Le fait que je vais raconter est arrivé tout récemment. Une femme qui avait entièrement perdu l'esprit, errait le jour et la nuit à travers les vallées et les montagnes, les champs et les forêts, et ne se reposait que là où l'épuisement la forçait de s'arrêter. Un jour qu'elle vagabondait de tous côtés, elle vint par hasard à la grotte du bienheureux Benoît, y entra sans le savoir et y passa la nuit. Le matin elle en sortit avec un esprit aussi sain que si jamais la folie n'eût fixé son siége dans son cerveau, et tout le reste de sa vie elle conserva le libre usage de la raison qu'elle avait recouvrée.

PIERRE.

Que dire de ce que nous éprouvons la plupart du temps, lorsque nous nous recommandons à la protection des saints martyrs? Ils accordent de moins signalées faveurs là où l'on révère leurs corps que dans les endroits où l'on garde quelques reliques; enfin ils font de plus grands miracles dans les lieux où leurs saintes dépouilles ne reposent point.

GRÉGOIRE.

Il est incontestable, mon cher Pierre, que les saints martyrs peuvent faire éclater des prodiges là

où reposent leurs corps; c'est effectivement ce qu'ils font, et ils opèrent d'innombrables miracles en faveur de ceux qui les y implorent avec un cœur pur. Mais les âmes faibles peuvent douter qu'ils soient présents et en état d'exaucer leurs prières dans les lieux où il est constaté que leurs corps ne reposent pas; et c'est pour cela qu'il leur est nécessaire d'opérer de plus éclatants miracles là où des personnes peu éclairées peuvent douter de leur puissance. Mais ceux dont le cœur est intimement uni à Dieu ont une foi d'autant plus méritoire que, tout en sachant l'absence de leurs corps vénérés, ils sont convaincus que les saints ne leur feront pas défaut lorsqu'il s'agira de les exaucer. Voilà pourquoi la *Vérité* elle-même, voulant augmenter la foi de ses disciples, a dit: *Si je ne m'en vais, le Paraclet ne vous viendra pas* (1). Comme il est incontestable que l'Esprit consolateur procède également du Père et du Fils, pourquoi le Fils dit-il qu'il lui faut s'éloigner pour faire venir Celui qui ne s'éloigne jamais du Fils? Les disciples, qui voyaient le Seigneur dans la chair, désiraient ardemment de le voir toujours des yeux du corps; aussi est-ce à juste titre qu'il leur dit: *Si je ne m'en vais, le Consolateur ne viendra pas.* C'est comme s'il eût dit ouvertement: Si je ne soustrais mon corps à vos regards, je ne vous montrerai point ce que c'est que l'amour de l'Esprit; et si vous ne

(1) Jean, 16-7.

cessez de me voir des yeux de la chair, jamais vous n'apprendrez à m'aimer spirituellement.

PIERRE.

J'aime ce que vous dites.

GRÉGOIRE.

Il nous faut un peu interrompre notre entretien, afin que, si nous voulons raconter les miracles opérés par d'autres personnages, le silence et le repos nous redonnent des forces nouvelles.

FIN DU DEUXIÈME LIVRE.

LIVRE TROISIÈME

PRÉFACE

Pendant que je me suis attaché aux faits qui se sont accomplis dans les temps les plus modernes, j'ai omis ceux d'autres personnages plus anciens, à tel point que j'ai même paru oublier le miracle de saint Paulin, évêque de Nole, qui pour le mérite, aussi bien que pour l'époque, en a devancé plusieurs dont nous avons déjà parlé. Maintenant je reviens aux événements les plus reculés, que je vais esquisser avec toute la rapidité dont je suis capable. Ordinairement, ceux qui connaissent le mieux les actions des gens de bien sont ceux qui leur ressemblent. Aussi nos ancêtres qui marchaient sur les traces des justes n'ont point ignoré le nom de l'illustre Paulin, et un admirable trait de sa part a toujours puissamment édifié leur conduite. J'ai dû m'en rapporter à l'autorité de ces graves témoins, avec autant de sécurité que si j'eusse vu de mes yeux les faits qu'ils nous racontent.

CHAPITRE I

Saint Paulin (1), évêque de Nole.

(V^e^ ou VIe siècle.)

GRÉGOIRE.

A l'époque où les Vandales exerçaient leurs affreux brigandages dans la Campanie, un grand nombre de personnes furent transportées sur le sol africain. L'homme de Dieu, saint Paulin, sacrifia tout ce qui était à sa disposition en faveur des captifs et des pauvres. Toutes ses ressources étaient épuisées, et il ne lui restait plus rien pour les personnes qui recourraient à sa charité. Un jour,

(1) Le Martyrologe romain, au 22 juin, parle de saint Paulin en ces termes : « A Nole, ville de Campanie, la fête de saint Paulin, évêque et confesseur, qui, de très-noble et très-opulent, se fit pauvre et humble pour Jésus-Christ, et qui, *n'ayant plus autre chose, se rendit lui-même esclave, pour racheter le fils d'une veuve que les Vandales avaient emmené captif, lorsqu'ils eurent ravagé la Campanie.* » Or, il brilla non-seulement par son érudition et la grande sainteté de sa vie, mais encore par son pouvoir contre les démons. Saint Ambroise, saint Jérôme, saint Augustin et saint Grégoire ont célébré ses louanges dans leurs écrits. Son corps, transféré à Rome, dans l'église Saint-Barthélemi-en-l'Ile, y est honorablement conservé avec celui de cet apôtre.

Les Bollandistes attribuent le fait en question non pas au grand Paulin d'Aquitaine, mais à un évêque qui a porté le même nom et occupé le même siége au VIe siècle. Mais qu'on en fasse honneur à saint Paulin Ier ou à Paulin III, le fait n'en est pas moins incontestable. L'erreur, dans ce cas, ne tomberait que sur l'époque et la personne.

cependant, il vint se présenter à lui une veuve dont le fils s'était vu traîné en captivité par le gendre même du roi des Vandales; elle représenta son malheur à l'homme de Dieu, et lui demanda le prix de la rançon d'un captif si cher à son cœur, afin de l'offrir à cet homme puissant, et d'obtenir, s'il daignait l'agréer, le retour de son fils dans ses foyers. Mais l'homme de Dieu eut beau chercher la somme que sollicitait avec tant d'instance cette mère affligée, il ne trouva rien chez lui que sa propre personne. Il lui répondit donc: « Bonne femme, je n'ai rien à vous donner; mais prenez-moi, déclarez que je suis votre propriété, votre esclave, et, pour recouvrer votre fils, livrez-moi à son maître: je le servirai en sa place. » Cette proposition, sortie de la bouche d'un si grand homme, lui parut plutôt une dérision qu'un acte de compassion réelle. Mais comme Paulin était fort éloquent et parfaitement instruit dans les lettres humaines, il eut bientôt dissipé les doutes de cette femme, gagné sa confiance, et obtenu d'elle qu'elle livrât sans crainte son évêque à l'esclavage pour recouvrer son fils. Ils se rendirent tous deux en Afrique. Le gendre du roi, qui possédait le fils de la veuve désolée, s'étant produit en public, elle se présenta devant lui pour le conjurer de vouloir bien le lui rendre. Enflé d'orgueil et enivré des délices d'une prospérité éphémère, le barbare ne daigna pas même écouter sa prière. Alors la pauvre femme ajouta : « Voilà un homme que je vous offre en sa

place; veuillez, je vous en prie, avoir pitié de moi, et me rendre mon fils unique.» A la vue de cet homme au front gracieux et vénérable, le Vandale lui demanda quel métier il savait. « Aucun, lui répondit l'homme de Dieu; mais je sais bien cultiver le jardin. » Flatté d'apprendre qu'il possédait la science du jardinage, le barbare le reçut comme esclave, et rendit le fils aux prières de la veuve. Elle quitta aussitôt la plage africaine, et Paulin resta chargé de la culture qu'il avait souhaitée. Le gendre du roi se rendait fréquemment près de son jardinier et lui adressait diverses questions. Il trouvait en lui une grande sagesse, à tel point que, renonçant aux conversations de ses plus intimes amis, il venait souvent s'entretenir avec son jardinier, charmé qu'il était de ses discours. Paulin apportait pour la table de son maître des herbes vertes et odoriférantes; puis, après avoir reçu un morceau de pain, il retournait au travail : c'était là sa tâche journalière. Déjà depuis longtemps il agissait de la sorte, lorsqu'un jour, dans une de leurs conversations, il dit secrètement à son maître : « Songez à vos affaires et aux sages dispositions que réclame l'empire des Vandales : bientôt le roi mourra, victime d'un accident imprévu. » Le Vandale, objet de la prédilection du roi, ne lui fit point mystère de cette révélation; il lui communiqua ce que lui avait appris son jardinier, homme plein de sagesse. Cette confidence accueillie, le roi repartit : « Je voudrais bien voir la personne

dont vous me parlez. » Le gendre du roi, maître passager du vénérable Paulin, lui répondit : « C'est son habitude de m'apporter à mon dîner des herbes vertes et odoriférantes (1) ; par mon ordre, il vous les portera à vous-même lorsque vous serez à table, et alors il vous sera donné de connaître l'auteur de cet avis. » La chose fut ainsi exécutée. Le roi était à table pour dîner, lorsque Paulin vint lui apporter des fleurs et de la verdure. En le voyant entrer, le roi fut saisi d'une frayeur soudaine ; il manda son maître, celui que son alliance avec sa fille attachait si intimement à sa personne, et lui révéla en ces termes un secret dont jusque alors il lui avait fait mystère. « Rien de plus vrai que ce que vous avez appris ; cette nuit j'ai vu devant moi des juges assis sur leurs tribunaux ; cet homme siégeait parmi eux, et, sur leur sentence, on m'arrachait la verge qui autrefois m'avait été remise entre les mains. Mais demandez-lui qui il est ; pour moi, je ne crois pas qu'un personnage d'un si grand mérite soit, comme il le paraît, un homme du peuple. » Alors le gendre du roi prit Paulin en particulier, et lui demanda qui il était. L'homme de Dieu lui répondit : « Je suis votre esclave, que vous avez reçu en échange pour le fils de la veuve. »

(1) Selon certaines éditions, ce sont des légumes et des herbes vertes pour le repas ; selon d'autres, il semble qu'il s'agit de bouquets de verdure et de fleurs parfumées. Comme ce n'est là qu'une circonstance de mince importance, nous avons traduit littéralement et laissé à chacun la liberté de choisir le sens qu'il préfère.

Le Vandale le pressa instamment de lui découvrir non pas ce qu'il était alors, mais ce qu'il avait été autrefois dans son pays, et réitéra plusieurs fois ses vives sollicitations. Vaincu par l'importunité de ces prières, l'homme de Dieu ne put échapper plus longtemps, et il déclara qu'il était évêque. Saisi d'effroi à cet aveu, le seigneur lui dit humblement : « Demandez-moi ce que vous souhaitez ; car je ne veux pas que vous me quittiez, pour vous en retourner dans votre pays, sans un présent considérable. — Il est un bienfait que vous pouvez m'accorder, lui dit l'homme de Dieu, c'est de délivrer tous les captifs de ma ville épiscopale. » Aussitôt l'illustre seigneur les fit rechercher dans toute l'Afrique, les remit obligeamment entre les mains du vénérable Paulin, et les renvoya avec lui sur des vaisseaux chargés de froment. Quelques jours après, le roi des Vandales mourut, et se vit ravir la verge que Dieu, dans ses desseins, lui avait remise pour châtier les fidèles, mais dont il avait abusé pour son propre malheur. Ainsi se vérifia la prophétie de saint Paulin, serviteur du Dieu tout-puissant. Ainsi celui qui s'était seul livré à l'esclavage s'est vu rendre à la liberté avec une foule de compagnons d'infortune. En cela il a imité Celui qui a revêtu la forme d'esclave pour nous affranchir de l'esclavage du péché. En marchant sur ses traces, Paulin a bien voulu se faire seul esclave momentanément, pour revenir ensuite à la liberté avec une foule de captifs.

PIERRE.

Lorsqu'il m'arrive d'entendre le récit d'un fait que je n'ai pas la force d'imiter, j'ai plutôt envie d'en pleurer que de le commenter.

GRÉGOIRE.

La mort de saint Paulin est consignée dans les annales de son Église (1). Une douleur au côté l'avait en peu de jours conduit à l'extrémité. Alors, tandis que toute la maison demeurait ferme sur ses bases, la chambre où se trouvait couché le moribond éprouva un violent tremblement de terre, et un mortel effroi saisit tous ceux qui environnaient le lit de Paulin. Dans ce moment, au milieu de l'épouvante universelle de tous ceux qui assistaient à ce funèbre spectacle, cette âme fut affranchie des liens de son corps (2).

Mais, après avoir fait ressortir dans le récit précédent la vertu du saint évêque de Nole, il nous faut en venir, si cela vous plaît, à des miracles plus sensibles et plus frappants. Ils sont fort célèbres, et d'ailleurs je les ai appris de la bouche de personnes d'une si grande piété, qu'il m'est impossible d'en douter d'aucune sorte.

(1) Voyez la lettre d'Uranius, qui assistait alors saint Paulin. Cet auteur parle de la violente secousse rapportée par saint Grégoire, et ajoute que saint Janvier et saint Martin apparurent à saint Paulin trois jours avant sa mort.

(2) Saint Paulin mourut en 431.

CHAPITRE II

Le saint pape Jean (1).

(526.)

GRÉGOIRE.

Sous la domination des Goths, le bienheureux Jean, pontife de l'Église romaine, se rendait à la cour de Justinien Ier. Arrivé à Corinthe, il se vit dans la nécessité de chercher un cheval pour lui servir de monture durant son voyage. Un homme d'une naissance distinguée en fut instruit, et il lui offrit un cheval d'une admirable douceur : c'était la monture ordinaire de son épouse. Pour ne pas l'en priver à jamais, le saint pape devait le renvoyer aussitôt qu'il en aurait trouvé un autre à son usage. Ce cheval le conduisit effectivement jusqu'à un certain pays. Là on en rencontra un autre, et l'on renvoya au noble personnage celui qu'il avait eu l'obligeance de prêter. Mais lorsque son épouse voulut s'en servir, selon sa coutume, elle n'en put venir à bout. Ayant eu pour cavalier un si illustre pontife, il refusait de porter une femme. En effet, la violence de son souffle, son frémissement, son agitation incessante montraient, pour ainsi dire, le mépris qu'il faisait d'un tel fardeau, après avoir

(1) « Le 27 mai, fête de saint Jean, pape et martyr, qui, ayant été mandé à Ravenne par Théodoric, roi d'Italie, arien, y fut longtemps tenu dans une prison où il finit sa vie. » (Martyr. rom.)

eu l'honneur de porter le souverain pontife. Le mari pénétra sans peine le secret de ce mystère, et sur-le-champ il renvoya le cheval au vénérable pontife, avec d'instantes prières de regarder comme sa propriété une monture qu'il avait, en s'en servant, consacrée à son usage (1).

Voici encore un miracle que nos anciens nous racontent au sujet de ce pontife. Sur le point d'entrer à Constantinople, et arrivé à la porte qu'on appelle la *porte d'Or,* au milieu d'un concours immense de peuple, il posa la main sur les yeux d'un aveugle qui sollicitait sa guérison, dissipa les ténèbres de sa cécité, et lui rendit la vue en présence de toute la foule (2).

CHAPITRE III

Le pape saint Agapit (3).

(Au VIe siècle.)

GRÉGOIRE.

Peu de temps après, les intérêts des Goths conduisirent aussi vers l'empereur Justinien (4) le

(1) Ce miracle est rapporté par Baillet et Godescard eux-mêmes, 27 mai.

(2) Ce miracle se trouve également dans Godescard et Baillet, 27 mai. (Voy. les Boll.)

(3) « Le même jour, saint Agapit, pape, dont la sainteté est attestée par saint Grégoire le Grand. » (Martyr. rom., 20 septembre.)

(4) Justinien avait succédé à l'empereur Justin Ier son oncle, l'an 527.

bienheureux Agapit, pontife de l'Église romaine, dont le souverain dispensateur a daigné me donner la conduite. Déjà il poursuivait son chemin à travers la Grèce, lorsqu'on lui présenta, pour le guérir, un homme tout à la fois muet et boiteux, qui ne pouvait jamais ni articuler une parole, ni se lever lorsqu'il était à terre. Tandis que les parents qui le lui présentaient versaient des larmes, l'homme de Dieu s'empressa de leur demander s'ils croyaient que cet infortuné pût être guéri. Ils l'assurèrent que c'était là leur ferme confiance, fondée sur la puissance qu'il tenait de Dieu par l'autorité de saint Pierre. Aussitôt le vénérable pontife, se mettant à prier avec ferveur, commença la célébration des divins mystères, et offrit le saint sacrifice en présence du Dieu tout-puissant. Lorsqu'il eut achevé la messe, il quitta l'autel, prit la main du boiteux, puis, à la vue de tous les assistants, il le souleva de terre et le fit tenir debout sur ses jambes. Ensuite il mit dans sa bouche le corps du Seigneur, et sa langue, muette depuis si longtemps, se délia, prête à articuler des paroles. Alors, dans un sentiment d'admiration universelle, tous les assistants se mirent à pleurer de joie, pénétrés qu'ils étaient de crainte et de respect à la vue du miracle que venait d'opérer Agapit, par la puissance de Notre-Seigneur et le secours de saint Pierre (1).

(1) Ce miracle, arrivé en 530, est rapporté par Baillet et Godescard, qui citent saint Grégoire le Grand, 20 septembre.

CHAPITRE IV

Saint Datius (1), évêque de Milan.

(552.)

GRÉGOIRE.

Sous le règne du même prince, Datius, évêque de Milan, fut chassé de son siége par les ennemis de la foi orthodoxe. Il se rendait à Constantinople, lorsque, chemin faisant, il arriva à Corinthe. Il cherchait, mais en vain, un spacieux hôtel pour se loger, lui et tout son cortége, lorsqu'il aperçut dans le lointain une maison d'une capacité convenable; aussitôt il donna des ordres pour y préparer des appartements. Les habitants du lieu lui représentèrent qu'elle était totalement inhabitable, parce que, depuis plusieurs années déjà, le diable y avait fixé son séjour; aussi était elle restée déserte. Le vénérable prélat répondit : « C'est précisément parce que le malin esprit l'a envahie et qu'il la rend inhabitable aux hommes, que nous devons loger en cette maison. » Ainsi il y fit préparer son lit et y entra plein de sécurité, tout prêt à soutenir les assauts de l'ancien ennemi. Tout à coup, dans le

(1) « A Milan, saint Datius, évêque et confesseur, dont saint Grégoire pape fait mention. » (Martyr. rom., 14 janv.)

Saint Datius avait été religieux et abbé avant son épiscopat. (Voy. l'Hist. de l'Ordre de Saint-Benoît, tom. 1[er], page 120.) — Saint Datius fut chassé de son siége par les Goths ariens; il mourut en 553.

silence d'une nuit profonde, alors que Datius reposait tranquillement, l'ancien ennemi des hommes fit entendre des cris prolongés et de bruyantes clameurs : c'était le rugissement du lion, le bêlement de la brebis, le braiment de l'âne, le sifflement du serpent, le grognement du pourceau, le cri perçant de la souris. Éveillé aux cris de tant d'animaux, Datius se lève soudain, plein de courroux, et se met à crier de toutes ses forces à l'ancien ennemi : « Cela te convient bien, misérable ! c'est toi qui as dit : *Je placerai mon trône vers l'aquilon, et je serai semblable au Très-Haut* (1) ! Voilà que ton orgueil t'a rendu semblable aux souris et aux pourceaux ! Toi qui as refusé si indignement d'imiter Dieu, te voilà digne d'imiter les bêtes ! » A ces paroles le démon rougit, pour ainsi dire, de sa dégradation. N'a-t-il pas été couvert de confusion, en effet, puisqu'il n'est plus entré désormais dans cette maison, pour en faire, comme auparavant, le théâtre de ses scènes d'épouvante ? Elle devint dans la suite le séjour des fidèles. Dès lors qu'un homme véritablement fidèle y était entré, sur-le-champ l'esprit de mensonge et d'infidélité s'en était retiré (2).

Mais il faut laisser de côté les miracles anciens pour aborder ceux qui ont eu lieu de nos jours.

(1) Isaïe, 14-14.

(2) Ce fait est rapporté par saint Antonin, par Vincent de Beauvais, etc. (Voy. les Bollandistes, 14 janvier.)

CHAPITRE V

Saint Sabinus, évêque de Canose (1).

(Vers 560.)

GRÉGOIRE.

Il est dans la Pouille (2) des personnages distingués par leur piété, qui racontent un fait dont la connaissance est parvenue à une foule de personnes: il concerne Sabinus, évêque de Canose, dont une longue vieillesse avait tellement affaibli la vue, qu'il en avait totalement perdu l'usage. Informé qu'il était doué de l'esprit de prophétie, Totila, roi des Goths, refusa d'y croire et voulut vérifier ce que la renommée en publiait. L'occasion ne tarda pas à se présenter. Le prince venant d'arriver dans la Pouille, Sabinus l'invita à dîner. On se mit à table; Totila refusa de se coucher sur un lit à la façon des anciens, et il s'assit à la droite du vénérable prélat. Selon l'usage, le garçon offrit à l'évêque du vin dans une coupe; mais le roi étendit la main sans rien dire, prit la coupe, et la lui présenta lui-même à la place du serviteur. Il voulait éprouver s'il devinerait, à l'aide de l'esprit de prophétie, quel était celui qui lui présentait la coupe. L'homme de

(1) « A Canose, dans la Pouille, saint Sabinus, évêque et confesseur. » (Martyr. rom., 9 février.)
Il est parlé de saint Sabinus au liv. 2 des *Dialog.*, ch. 15.

(2) Au royaume de Naples.

Dieu la reçut, et, quoiqu'il ne vît point la personne qui la lui offrait, il s'écria : *Vive cette main!* Cette parole causa tout à la fois au roi de la confusion et de la joie : il avait été découvert, et en même temps il trouvait dans l'homme de Dieu ce qu'il avait cherché (1).

Cependant la vie du vénérable vieillard se prolongeait étonnamment, afin de servir d'exemple à ceux qui viendraient après lui. Son archidiacre, que dévorait l'ambition d'occuper son siége, forma l'affreux projet d'en finir avec lui par l'empoisonnement. Il corrompit son échanson, lui persuada de mêler du poison dans son vin, et de lui présenter à l'heure du repas ce mortel breuvage. L'homme de Dieu s'étant mis à table, le garçon, qui s'était laissé corrompre à prix d'argent, lui présenta dans une coupe le poison qu'il avait reçu de son archidiacre. Alors le vénérable prélat lui dit : « Buvez vous-même ce que vous me présentez. » Le serviteur, effrayé, comprit qu'il était découvert, et il aima mieux avaler la mort que de subir le supplice réservé à un tel crime. Déjà il approchait la coupe de ses lèvres, lorsque l'homme de Dieu l'arrêta et lui dit : « Non, ne la buvez pas ; donnez-la-moi, je vais boire, moi ; mais allez porter ces

(1) Voy. un fait analogue au 2e livre des *Dialogues*, ch. 15. Comme ici, Totila tente saint Benoît, et, comme ici également, saint Benoît n'est point dupe des artifices du roi arien. Ce même chapitre parle aussi d'une révélation par saint Benoît à l'évêque de Canose dont il est ici question.

paroles à celui qui vous a procuré ce breuvage : « J'ai bu le poison, mais vous ne serez pas évêque. » Sabinus fit le signe de la croix, et avala sans crainte la fatale boisson. Au même instant son diacre mourut, à l'endroit où il se trouvait; on eût dit que le poison était passé de la bouche de l'évêque aux entrailles de l'archidiacre. Ce ne fut pas, il est vrai, le poison matériel qui lui causa la mort ; mais le poison de sa malice le tua en présence du Juge éternel (1).

PIERRE.

Vous nous dites là des choses merveilleuses, et il est étonnant qu'elles se soient passées de nos jours. Au reste, la vie de ce saint homme est telle que, quand on la connaît, on ne doit pas s'étonner de la puissance qui lui a été départie.

CHAPITRE VI

Saint Frigidien (2), évêque de Lucques.

(VIe siècle.)

GRÉGOIRE.

Je ne dois point taire ce que j'ai eu le bonheur d'apprendre, il y a deux jours, du vénérable

(1) Vincent de Beauvais rapporte le même prodige, liv. 21, ch. 66. (Voyez les Bolland.)

(2) « A Lucques, en Toscane, la fête de saint Frigidien, évêque illustre par le don des miracles. » On célèbre sa fête le 18 novembre, jour de la translation de son corps. (Martyr. rom.) Sa mort est arrivée le 18 mars.

Venance (1), évêque de Luna (2). Il me raconta qu'il y avait eu à l'église de Lucques, voisine de la sienne, un prélat d'une admirable vertu nommé Frigidien, dont on raconte un miracle fameux, attesté par tous les habitants du lieu.

La rivière du Serchio, qui coulait au pied des murailles de cette cité, abandonnait souvent son lit pour inonder les campagnes et porter partout le ravage à travers les plantations et les guérets. Ces accidents se renouvelaient souvent et causaient de grands dommages aux habitants. Ils se mirent à l'œuvre et entreprirent de tracer un autre lit au Serchio. Mais leurs longs travaux furent inutiles : ils ne purent lui faire quitter celui qu'il s'était creusé lui-même.

Alors l'homme de Dieu, Frigidien, se fit un petit râteau, s'approcha de la rivière, et, retiré à l'écart, il se livra à l'oraison. Puis il enjoignit à la rivière de le suivre, et en même temps il lui marqua avec son râteau une ligne dont elle ne devait pas s'écarter. Aussitôt toutes les eaux de la rivière quittèrent leur propre lit pour se mettre à sa suite, et elles abandonnèrent complétement les lieux où elles coulaient auparavant, pour se creuser un nouveau canal, conformément au tracé que le serviteur de Dieu leur avait fait avec son râteau. De cette sorte

(1) Saint Grégoire parle de Venance, liv. 3, lettr. 21, 22 ; liv. 4, lettr. 5.

(2) Ancienne ville de Toscane ; Serezana s'est élevée sur ses ruines.

le Serchio n'endommagea plus à l'avenir ce que les habitants avaient semé ou planté pour leur subsistance (1).

CHAPITRE VII

Saint Sabin (2), évêque de Plaisance.

(Fin du IVe siècle.)

GRÉGOIRE.

Ce même homme si vénérable, l'évêque Venance, m'a encore raconté un miracle qui s'est passé, nous assure-t-il, dans la ville de Plaisance. Jean, qui a reçu le jour, qui a été élevé dans son enceinte, et qui aujourd'hui exerce les fonctions de préfet dans cette ville de Rome, atteste le même prodige; or il est aussi un homme de Dieu et grandement ami de la vérité.

Il y avait à Plaisance, nous assurent-ils, un évêque d'une vertu consommée. Un jour, son diacre lui ayant annoncé que le Pô, après avoir quitté son

(1) Voy. Godescard, 18 mars. — Bède, Notker, Raban, Usuard, etc., rapportent le même fait.

(2) « A Plaisance, saint Sabin, illustre par ses miracles. » (11 décembre, Martyr. rom.) Voyez les autres martyrologes, et particulièrement Usuard, qui rapporte sommairement tout ce qui est contenu dans ce chapitre.

Saint Sabin vivait en même temps que saint Ambroise, qui en parle avec éloge dans ses écrits. Le saint évêque de Milan lui adressait ses ouvrages pour en obtenir une critique franche et généreuse, parce que, disait-il, chacun se flatte et se fait illusion sur ses œuvres.

lit, avait envahi le domaine de l'Église, et qu'il avait inondé tous les champs dont la fécondité promettait de riches récoltes, le vénérable Sabin répondit : « Allez, et dites-lui : L'évêque te commande de t'arrêter et de rentrer dans ton lit. » Ces paroles furent pour le diacre un objet de mépris et de dérision. Alors l'homme de Dieu manda un notaire, et lui dicta ces paroles : « Sabin, serviteur « de notre Seigneur Jésus-Christ, envoie cet ordre « au Pô : Je te commande, au nom de Jésus-Christ « notre Seigneur, de ne plus désormais sortir de « ton lit, ni de te permettre d'endommager les terres « de l'Église. » Après quoi il dit au même notaire : « Allez, écrivez cela et jetez-le dans le fleuve. » Le Pô reçut les ordres du saint homme et retira aussitôt ses eaux des terres de l'Église; puis, une fois rentré dans son lit, il n'osa plus désormais en sortir pour inonder ces lieux (1).

La dureté des hommes désobéissants n'est-elle pas, mon cher Pierre, couverte de confusion à la

(1) Le Lycus, dans ses débordements, causait d'étranges ravages. Ému de compassion, saint Grégoire Thaumaturge enfonça son bâton sur le bord de ce fleuve, avec défense à lui d'outrepasser cette borne. Il obéit, les débordements cessèrent, et le bâton, ayant pris racine, resta comme une sentinelle persévérante pour faire exécuter les ordres de l'homme de Dieu.

Quant à la lettre de saint Sabin au Pô, elle rappelle assez bien le billet du saint évêque de Néocésarée : « Grégoire à Satan : Entre. » On sait que, sur ce permis, le démon rentra dans son temple. (Voy. Baillet, Godesc., 17 nov., et saint Grégoire de Nysse, premier historien de saint Grégoire Thaumaturge.)

vue d'un élément dépourvu de raison, et qui, par la vertu de Jésus, obéit à l'ordre d'un saint?

CHAPITRE VIII

Saint Cerboine (1), évêque de Populonie (2).

(Vers le milieu du VIe siècle.)

GRÉGOIRE.

Cerboine, évêque de Populonie, fut aussi un homme vénérable, qui, de nos jours, a donné une grande preuve de sa sainteté. Son zèle pour l'exercice de l'hospitalité lui ayant fait recevoir un jour des soldats qui passaient, il les cacha à la soudaine arrivée des Goths, et leur sauva la vie en les mettant à couvert de la brutalité de leurs ennemis. Le barbare Totila, leur roi, en fut informé. Dans sa fureur sanguinaire, il se fit amener le charitable prélat dans un endroit où il campait avec son armée, à huit milles (3) de Populonie; ce lieu s'appelait Mérules. La victime arrivée, il ordonna de

(1) « A Piombino, en Toscane, saint Cerboine, évêque et confesseur, qui, au rapport de saint Grégoire, brilla par des miracles pendant sa vie et à sa mort. (10 oct., Martyr. rom.)

(2) Populonie, ancienne ville de Toscane, n'existe plus; c'est aujourd'hui Porto-Barato, à trois milles de Piombino. Son siége épiscopal a été transféré à Massa, capitale du duché de ce nom, maintenant annexé à la principauté de Lucques. On y garde précieusement les reliques de saint Cerboine. Virgile parle, au livre Xe de l'Énéide, de Populonie comme d'une ville célèbre.

(3) Environ dix kilomètres.

la jeter en pâture aux ours, à l'aspect de tout le peuple. Lorsque ce prince hérétique eut pris place à l'amphithéâtre pour jouir du spectacle de la mort de ce saint évêque, il accourut une foule immense. On amena l'illustre victime, et en même temps on choisit pour lui donner la mort un ours des plus farouches, qui, en déchirant ses membres par de cruelles morsures, devait assouvir la colère du roi. On ouvrit la loge du monstre, qui s'élança d'abord vers l'évêque avec toute l'impétuosité de sa furie; mais tout à coup il s'arrêta, baissa humblement la tête et se mit à lécher les pieds de l'homme de Dieu; de telle sorte qu'aux yeux de toute l'assemblée il fut manifeste que les animaux sauvages avaient, en quelque sorte, un cœur humain pour le serviteur de Dieu, tandis que les hommes n'avaient à son endroit qu'un cœur de bête féroce (1). Alors le peuple, qui était venu à un spectacle sanglant, changea subitement de dispositions, et poussa des cris qui témoignèrent de son enthousiasme et de sa vénération. Le roi lui-même fut touché, et conçut pour le saint prélat un profond respect. Ainsi, par l'effet d'un jugement céleste, celui qui avait refusé d'écouter la voix de Dieu pour épargner les jours du saint évêque, suivit du

(1) L'histoire cite plus d'un fait de ce genre. — Voyez saint Satur, sainte Perpétue, sainte Félicité (7 mars, Baillet, Godescard, Bolland.); saint Eleuthère, évêque et martyr (18 avril, Bolland.); saint Alexandre, évêque de Jérusalem (18 mars, Bolland., etc.).

moins l'exemple de l'ours pour les lui conserver. Il existe encore plus d'un témoin qui affirme avoir vu de ses yeux, avec tout le peuple, cet étonnant spectacle.

Venance, évêque de Luna, m'a encore raconté un autre miracle du respectable Cerboine. Il s'était fait préparer un tombeau dans l'église de Populonie qu'il gouvernait. Mais les Lombards, à leur arrivée en Italie, ayant semé de toutes parts la désolation, il se retira à l'île d'Elbe (1). Bientôt une maladie dont il fut saisi le conduisit aux portes du tombeau; alors il intima en ces termes ses dernières volontés au clergé placé sous ses ordres : « Mettez-moi au tombeau que je me suis préparé à Populonie. — Comment pourrons-nous y ramener votre corps? lui répliqua-t-on; les Lombards occupent tout le pays et y font des excursions de toutes parts. — Ramenez-y-moi en toute sécurité, répondit-il; loin de rien craindre, hâtez-vous de m'y procurer la sépulture. Puis, lorsque vous y aurez déposé mes mortelles dépouilles, quittez cette ville au plus tôt. » Après sa mort, on mit son corps sur un vaisseau, et on cingla vers Populonie, malgré une pluie torrentielle qui tombait du ciel. Mais depuis Elbe jusqu'à Populonie, c'est-à-dire pendant une traversée de douze milles, l'extrême violence de la pluie battit en vain les flancs du navire; pas une goutte d'eau ne tomba dans le

(1) Ile de la Méditerranée, sur la côte de Toscane.

vaisseau. Le Ciel voulait ainsi manifester à tous le mérite du prélat dont on transportait les dépouilles. Les ecclésiastiques, arrivés au lieu de leur destination, ensevelirent le corps de leur saint évêque; puis, fidèles à ses recommandations, ils s'empressèrent de retourner au navire. A peine y furent-ils rentrés, que le cruel Gummarith, chef des Lombards, parvint dans l'endroit même où l'on venait d'ensevelir le serviteur de Dieu. Cette subite arrivée prouva que le saint homme était doué de l'esprit de prophétie, alors qu'il avait ordonné à ses ecclésiastiques de quitter au plus vite le lieu de sa sépulture.

CHAPITRE IX

Saint Fulgence (1), évêque d'Otricoli.

(Au VIe siècle.)

GRÉGOIRE.

Il s'était déjà opéré, dans une autre circonstance, un prodige semblable à la division miraculeuse de la pluie, dont nous venons de parler. Un ecclésiastique âgé et encore existant nous assure qu'il a été témoin de cette merveille. Fulgence, évêque d'Otricoli, nous dit-il, avait encouru la disgrâce du cruel roi Totila. Ce prince s'étant approché de cette ville avec son armée, l'évêque n'oublia pas

(1) Voy. les Bolland., 22 mai, et Usuard, 1er janvier.

de députer des membres de son clergé, avec ordre de lui offrir des présents et de calmer de la sorte, s'il était possible, l'excès de sa fureur. Leur aspect n'excita que le dédain du roi barbare; dans son courroux, il envoya des satellites avec ordre d'enchaîner impitoyablement l'évêque, et de le garder jusqu'à ce qu'on instruisît son procès. Les farouches émissaires, dignes ministres de la cruauté de leur maître, se saisirent de sa personne et la consignèrent dans un cercle tracé autour d'elle, avec défense expresse d'oser le franchir en aucune sorte. L'homme de Dieu était en proie aux ardeurs d'un soleil brûlant, environné de ses gardes et enfermé dans son cercle infranchissable, lorsque, au milieu des tonnerres et des éclairs, il vint à tomber une si furieuse pluie, que ceux qui avaient reçu la consigne de le surveiller n'en purent endurer la violence. Mais, tandis que d'affreux torrents inondaient la terre, pas une goutte ne vint mouiller l'espace contenu dans le cercle qui renfermait l'homme de Dieu (1). A la nouvelle de ce prodige, Totila fit succéder à son impitoyable cruauté de profonds sentiments de vénération envers un prélat dont son insatiable fureur ne respirait que la mort. C'est ainsi que le Seigneur fait éclater contre l'orgueil des hommes charnels les miracles de sa puissance,

(1) La pluie, la neige, la grêle respectaient saint Kentigerne (13 janvier, Boll.).
Voy. aussi saint Génulphe (17 janvier, Boll.), saint Aidan (31 janvier, Boll., etc.).

par l'intermédiaire de ceux-là même qui sont l'objet de leurs mépris : il veut que la vérité, par le ministère des humbles, fasse courber la tête *aux superbes qui s'élèvent contre les préceptes de* la vérité.

CHAPITRE X

Saint Herculan (1), évêque de Pérouse (2).

(Vers l'an 546.)

GRÉGOIRE.

Naguère l'évêque Floride (3), dont la sainteté répond si bien à son caractère, m'a raconté en ces termes un miracle extraordinairement mémorable. Herculan, homme d'une grande sainteté à qui je suis redevable de mon éducation, fut tiré de son monastère pour être élevé à la dignité du sacerdoce, puis placé sur le siége épiscopal de Pérouse. Or, sous le règne de l'hérétique Totila, l'armée des Goths assiégea cette ville pendant sept années con-

(1) « A Pérouse, saint Herculan, évêque et martyr. » (Martyr. rom., 7 novembre.) Voyez, 7 novembre, Baillet racontant tous les faits renfermés dans ce chapitre; voyez aussi Adon et Usuard.

(2) C'est une célèbre ville de Toscane sur le Tibre. Le long siége dont il est parlé dans ce chapitre prouve la force de ses remparts. Assiégé par Octave, et consumé par la famine, Lucius Antoine, frère du triumvir, fut obligé de rendre cette place, qui devint la proie des flammes.

(3) Il sera question de Floride au chap. 35[e] de ce livre.

sécutives (1); une foule de citoyens, ne pouvant supporter plus longtemps les rigueurs de la famine, abandonnèrent leur patrie. Avant la fin de la septième année, les Goths forcèrent la ville et s'en emparèrent. Alors le comte qui commandait l'armée envoya demander au roi Totila ses ordres au sujet de l'évêque et du peuple trouvés dans la ville. Ils furent dignes de lui. « Levez d'abord sur l'évêque, répondit-il, une courroie depuis la tête jusqu'aux pieds; puis coupez-lui la tête. Quant au peuple qui se trouve encore dans la ville, faites-le passer tout entier au fil de l'épée. » Alors le comte conduisit le vénérable évêque Herculan sur les murs de la ville, lui coupa la tête, fit faire dans sa peau une incision qui s'étendit du haut de la tête jusqu'au talon, de sorte qu'on eût dit qu'il avait levé une lanière sur tout son corps. Ensuite on jeta le cadavre lui-même au bas des remparts. Cédant aux sentiments de l'humanité, des personnes réunirent la tête au tronc et rendirent les honneurs de la sépulture aux dépouilles de l'évêque, ainsi qu'à un petit enfant qu'elles trouvèrent mort près de la muraille. Quarante jours après cette sanglante exécution, Totila ayant fait annoncer que les citoyens de cette malheureuse

(1) Les uns pensent qu'au lieu de sept ans il faut lire sept mois. Selon d'autres critiques, Pérouse fut assiégée pendant sept ans, c'est-à-dire tout le temps que Totila occupa le territoire de Pérouse, voisin de Rome. Ces sortes de blocus ne sont pas rares dans l'antiquité; témoin le siége de Troie, etc.

cité, dispersés en divers lieux, pouvaient y rentrer sans aucune crainte, ceux qui s'étaient enfuis pour se soustraire à la famine y revinrent à la faveur de cette liberté. Alors ils se rappelèrent la vie de leur vertueux prélat, et cherchèrent le lieu de sa sépulture, afin d'inhumer, avec les honneurs qui lui étaient dus, ses mortelles dépouilles dans l'église du bienheureux apôtre saint Pierre. Arrivés à son tombeau, on creusa la terre, et l'on trouva le corps de l'enfant déjà en proie aux vers et à la pourriture, après une sépulture de quarante jours; mais celui du prélat, près duquel le petit enfant était inhumé, était aussi frais que si on l'eût enterré le jour même. Ensuite, par un prodige qui redouble notre étonnement et notre vénération, la tête se trouva aussi bien réunie au corps que si jamais elle n'en eût été séparée, tant il était impossible d'y remarquer aucune trace qui témoignât qu'il eût eu la tête tranchée. Enfin, après avoir retourné le corps, on examina s'il apparaissait encore quelque vestige de l'excoriation qu'on lui avait faite; mais on le trouva dans une netteté, dans une intégrité aussi parfaites que si jamais il n'eût éprouvé l'atteinte du fer (1).

PIERRE.

Qui ne serait frappé de stupeur et d'admiration

(1) On trouve dans la *Vie de saint Ida* un trait qui, sous le rapport de la tête miraculeusement réunie au tronc, offre une parfaite analogie avec celui-ci. (Voyez les Bolland., 15 janvier.)

en voyant de tels miracles opérés par des morts pour l'édification des vivants ?

CHAPITRE XI

Saint Isaac (1), serviteur de Dieu.

(Vers l'an 550.)

GRÉGOIRE.

Au commencement du règne des Goths, il existait près de la ville de Spolette (2) un homme d'une vertu exemplaire, nommé Isaac, dont la vie se prolongea presque jusqu'à la fin de la domination des Goths. Il était parfaitement connu de plusieurs des nôtres, surtout de la pieuse vierge Grégorie (3), qui maintenant habite dans la ville de Rome, près de l'église de la bienheureuse Marie, toujours vierge. Grégorie était à la fleur de la jeunesse, et le jour de ses noces était déjà fixé, lorsqu'elle s'enfuit à l'église, dans le but d'embrasser la profession religieuse. Le vertueux Isaac lui servit de protecteur, et, avec le secours du Seigneur, il lui fut enfin donné de recevoir le saint habit qu'elle désirait. En refusant un époux sur la terre, elle

(1) « A Spolette, saint Isaac, moine et confesseur, dont le pape saint Grégoire rapporte les vertus. » (Martyr. rom., 11 avril.) Voy. les Boll. et Usuard, 11 avril.

(2) Spolette, ville des États de l'Église.

(3) Le nom de sainte Grégorie se trouve consigné dans un martyrologe manuscrit, en ces termes : « A Rome, sainte Grégorie, religieuse, dont saint Grégoire fait mention, » 13 janvier. (Voy. Boll., 13 janvier et 11 avril, etc.)

mérita d'en avoir un dans le ciel (1). J'ai encore appris bien des choses touchant Isaac, par le récit du révérend Père Eleuthère, qui le connaissait intimement, et dont la vie confirmait si bien les paroles.

Le vénérable Isaac n'est point né en Italie, mais je raconte les miracles qu'il a opérés pendant son séjour dans ce pays.

Aussitôt qu'il fut arrivé de Syrie à Spolette, il entra dans l'église, et pria les gardiens de lui accorder pour la prière toute la liberté qu'il voudrait, sans le forcer de sortir aux heures ordinaires. Alors il se mit à prier, passant tout le jour et même la nuit suivante dans ce saint exercice. Le second jour et la nuit qui suivit, il persévéra dans sa ferveur; ce fut encore là son occupation le troisième jour. Au lieu d'édifier l'un des gardiens, que possédait l'esprit d'orgueil, ce spectacle devint pour lui un sujet de scandale. Dans son grossier langage, il le traita d'hypocrite et l'appela un imposteur, parce que depuis trois jours et trois nuits il affichait sa piété à la vue du monde. Puis, s'élançant aussitôt, il donna un soufflet à l'homme de Dieu, afin de chasser ignominieusement de l'église un fourbe qui se parait, selon lui, du

(1) Parmi plusieurs faits de ce genre, nous citerons l'exemple de l'illustre vierge sainte Euphrosine, qui, après ses fiançailles, se retira généreusement dans un monastère. (11 février. Boll.) Voyez aussi sainte Austreberte. (10 février, Boll., etc.)

masque de la dévotion. Sa punition fut prompte : à l'instant le démon le saisit, le renversa aux pieds de l'homme de Dieu et se mit à crier par son organe : « Isaac me chasse ! Isaac me chasse ! » On ignorait le nom de cet étranger ; l'esprit malin le découvrit en criant que c'était lui qui avait le pouvoir de le chasser. Alors l'homme de Dieu se coucha sur le corps du possédé, et le malin esprit qui s'en était saisi se retira. Aussitôt la ville entière apprit ce qui s'était passé à l'église. Hommes et femmes, nobles et roturiers, tous d'accourir de concert, tous de l'entraîner chez eux à l'envi. Les uns le pressaient d'accepter des domaines pour bâtir un monastère, les autres de l'argent ; d'autres ce qu'ils avaient à leur disposition. Le serviteur du Dieu tout-puissant ne reçut rien de tout cela ; il sortit de la ville et choisit, à quelque distance, un lieu où il se bâtit un modeste ermitage. A force de le visiter, bon nombre de personnes se trouvèrent, à son exemple, embrasées du désir de la vie éternelle, et se consacrèrent sous sa conduite au service du Seigneur. Ses disciples lui adressèrent d'humbles et de fréquentes sollicitations, afin de le déterminer à recevoir pour l'usage du monastère les propriétés qu'on lui offrait ; mais, gardien scrupuleux de sa pauvreté, il leur opposait inébranlablement cette maxime : « *Un moine qui cherche des possessions sur la terre n'est pas moine.* » Ainsi il redoutait autant de perdre sa tranquille pauvreté que les riches avares désirent

conserver leurs trésors périssables (1). Aussi l'esprit de prophétie et d'éclatants miracles proclamèrent-ils au loin la sainteté de sa vie.

Un soir, il fit jeter au jardin du monastère des instruments en fer vulgairement connus sous le nom de bêches. « Jetez tant de bêches dans le jardin, dit-il à ses disciples ; puis revenez vite. La nuit, s'étant levé avec ses frères pour chanter les louanges de Dieu, il leur dit : « Allez préparer à manger pour nos ouvriers, et que tout soit prêt de grand matin. » Le lendemain, il fit apporter ce qu'on avait préparé par son ordre, entra au jardin avec ses religieux, et trouva autant d'ouvriers au travail qu'il avait fait jeter de bêches. Les voleurs y étaient entrés; mais Dieu ayant changé leurs dispositions, ils avaient saisi les outils qu'ils avaient trouvés sous leurs mains, et, depuis l'heure où ils étaient entrés jusqu'à l'arrivée de l'homme de Dieu, ils avaient cultivé tous les endroits du jardin restés incultes. Dès que le saint homme fut entré, il leur dit : « Courage, mes frères, vous avez bien travaillé, reposez-vous maintenant. » Aussitôt il leur présenta les aliments

(1) Saint Thomas et saint Bonaventure s'appuient sur ce passage pour glorifier l'état de pauvreté des religieux de leur ordre. (Thom., Opusc., 17, ch. 6, 14, 15, 16.) — Bonaventure. (Opusc., 19, ch. 6, etc.) — Mais ce n'est pas une raison pour que d'autres communautés ne puissent posséder de quoi fournir aux nécessités de la vie. Saint Grégoire le Grand lui-même, de l'aveu de ces deux saints, a doté de revenus nécessaires les monastères qu'il a fondés.

qu'il avait apportés, afin qu'ils pussent réparer leurs forces épuisées par un si long travail. Lorsqu'ils eurent pris une réfection suffisante, il leur dit : « Gardez-vous de faire le mal ; toutes les fois que vous désirerez quelque chose de ce jardin, venez à l'entrée, demandez-le tranquillement, recevez-le avec action de grâces, et renoncez au détestable métier de voleur. » Sur-le-champ il fit arracher des légumes et leur en donna leur charge. Ainsi, ceux qui étaient venus au jardin dans de mauvaises intentions, s'en retournèrent sans avoir fait aucun mal, avec le prix de leurs travaux et comblés des faveurs d'Isaac (1).

Dans une autre circonstance, des étrangers vinrent lui demander l'aumône tout couverts de haillons, à tel point qu'ils paraissaient presque nus. Ils lui demandèrent des vêtements. L'homme de Dieu écouta tranquillement leurs paroles ; puis, ayant mandé secrètement et à l'instant même un de ses disciples, il lui dit : « Allez en tel endroit de cette forêt, cherchez au creux d'un arbre, et apportez-moi les vêtements que vous y trouverez. » Le disciple obéit, fit les recherches ordonnées, trouva des habits et les apporta secrètement à son maître. L'homme de Dieu les prit, les montra aux étrangers qui sollicitaient sa charité tout couverts de lam-

(1) La Vie des Saints est pleine de révélations qui ressemblent plus ou moins à celle-ci. Pour ce qui concerne la *générosité* de l'homme de Dieu, voyez le chapitre 3[e] du 1[er] livre des *Dialogues*.

beaux, et leur dit en les leur présentant : « Tenez, vous êtes nus, prenez ces vêtements et revêtez-les. » A cette vue, ils reconnurent les habits qu'ils venaient de quitter, restèrent accablés sous le poids d'une honte inexprimable, et, après avoir employé la fraude pour se procurer les habits des autres, ils furent obligés de recevoir les leurs avec une extrême confusion (1).

Une autre fois, un homme qui se recommandait aux prières d'Isaac lui envoya son garçon avec deux paniers de fruits; le serviteur en déroba un qu'il cacha en chemin; l'autre, il le porta à l'homme de Dieu et lui exposa l'intention de celui qui lui faisait ce présent. L'homme de Dieu l'accueillit avec bonté, et en même temps il lui adressa une petite admonition. « Merci, mon ami, lui dit-il, mais prenez garde au panier que vous avez caché en chemin, et ne vous avisez pas de le saisir trop brusquement, car un serpent y est entré. Ainsi, craignez que le reptile ne vous morde, si vous prenez le panier trop étourdiment. » Ces paroles couvrirent le serviteur de confusion; il tressaillait d'avoir échappé à la mort, mais il était extrêmement affligé d'avoir essuyé une si humiliante mortification, quelque salutaire qu'elle fût. Arrivé à son panier, il le considéra avec une prudente

(1) On trouve plus d'un pauvre trompeur dont les artifices ont été découverts par les hommes de Dieu. (Voyez le borgne prétendu, dévoilé et condamné par saint Aidan. (Bolland., 31 janvier.)

anxiété, et, conformément à la prédiction de l'homme de Dieu, il trouva qu'un serpent s'en était emparé (1).

Ainsi, abstinence rigoureuse, mépris de tout ce qui passe, esprit de prophétie, grande application à la prière, toutes les vertus brillaient dans Isaac. Cependant il y avait en lui une chose, ce semble, répréhensible : c'est que parfois il s'abandonnait tellement à la joie, que si l'on n'avait pas su qu'il était rempli de toutes sortes de mérites, on ne l'aurait jamais cru.

PIERRE.

Que penser, je vous prie, d'une pareille conduite? Donnait-il volontairement carrière à la joie? ou bien, au milieu de toutes les vertus dont il était doué, un accès de gaieté venait-il emporter son esprit malgré lui?

GRÉGOIRE.

C'est là l'effet d'une admirable disposition de la divine Sagesse que nous voyons souvent se manifester, mon cher Pierre; elle refuse quelquefois de légères faveurs à ceux qui en ont reçu de sa part de fort considérables, afin de laisser en eux une source continuelle d'imperfection. Tandis que, malgré leurs désirs et leurs efforts pour arriver à la plus haute sainteté, ils se voient dans l'impuissance de triompher sur les points où ils n'en ont pas reçu

(1) C'est presque littéralement la reproduction du domestique qui ne présente qu'un flacon à saint Benoît, et soustrait l'autre à son profit. (Livre 2e des *Dialogues*, ch. 18.)

la grâce, ils ne s'élèvent pas au sujet des faveurs reçues. L'impossibilité de vaincre d'eux-mêmes les petits défauts qui leur restent leur apprend que ce n'est pas d'eux-mêmes qu'ils tiennent leurs grandes vertus. Voilà pourquoi, après avoir conduit son peuple à la terre promise, le Seigneur, loin de détruire tous ses ennemis les plus puissants et les plus redoutables, conserva longtemps les Philistins et les Chananéens, afin de tenir Israël, selon la parole sainte, dans une continuelle épreuve (1). Plus d'une fois, comme nous l'avons dit, Dieu laisse quelques légers défauts même aux personnes qu'il a comblées de ses dons. C'est pour qu'elles aient toujours les armes à la main; c'est afin qu'après avoir vaincu les ennemis les plus terribles elles ne s'enorgueillissent point, dès lors qu'elles sont encore sans cesse harcelées par de chétifs adversaires. Ainsi, par une admirable économie, la même âme tout à la fois s'élève par la vertu et s'affaisse par la faiblesse, de telle sorte qu'elle se voit édifiée d'un côté et en ruine de l'autre. Ainsi ses efforts infructueux pour obtenir un bien qu'elle n'a pas sont une humble sauvegarde des biens qu'elle possède. Mais pourquoi nous étonner de ce qui se passe dans l'humanité, lorsque nous voyons l'édifice de la cité céleste éprouver d'un côté de larges brèches, et de l'autre rester debout sur ses colonnes? C'était pour que la vue des démons, tombés par l'effet de leur

(1) Juges, 3-4.

orgueil, fût pour l'élite des anges un sujet de persévérance d'autant plus inébranlable qu'il serait plus humble. Ainsi ils ont mis à profit la perte de leurs concitoyens, et c'est sur leurs ruines qu'ils ont établi solidement leur félicité éternelle. Or, c'est ce qui se passe dans chaque âme; le moindre dommage la conserve sous la sauvegarde de l'humilité, et lui procure les plus précieux avantages.

PIERRE.

Je goûte fort ce que vous dites.

CHAPITRE XII

Saint Eutyque et saint Florent (1), serviteurs de Dieu.

(Au VIe siècle.)

GRÉGOIRE.

Je ne veux point omettre ce que m'a raconté un prêtre du même pays; c'est le vénérable Sanctule (2), dont vous ne mettrez point le récit en doute, parce que vous n'ignorez ni sa vie ni sa sincérité.

Vers le même temps il y avait dans la province de Norsie deux hommes qui portaient l'habit de la profession religieuse et en pratiquaient les vertus;

(1) « A Norsie, les saints Eutyque et Florent, moines, dont le pape saint Grégoire fait mention. » (Martyr. rom., 23 mai. Voyez les Boll., même date.)

(2) Saint Grégoire doit en parler tout spécialement au chapitre 37 de ce même livre. Voyez Baillet, qui rapporte, sous la même date, tous les faits de ce chapitre.

Eutyque était le nom du premier; Florent, celui du second. Le premier se livrait à ses exercices spirituels avec beaucoup de zèle et de ferveur: ramener par ses exhortations une foule d'âmes au service de Dieu était son occupation. Le second menait une vie simple et s'appliquait à la prière. La mort ayant ravi l'abbé d'un monastère situé à peu de distance, les religieux voulurent lui donner Eutyque pour successeur. Il se rendit à leurs prières, et gouverna le monastère pendant de longues années, en faisant pratiquer à ses disciples les exercices de la vie religieuse. Pour ne pas complétement délaisser la chapelle de l'ermitage, lieu de son premier séjour, il y laissa le vénérable Florent. Tandis que celui-ci y menait une vie solitaire, il se mit un jour en prière, et conjura le Dieu tout-puissant de vouloir bien le consoler dans son isolement. Lorsque sa prière fut finie, il sortit de la chapelle et trouva un ours à la porte. Une tête baissée vers la terre et des mouvements qui ne trahissaient aucune férocité faisaient clairement comprendre qu'il était venu pour servir l'homme de Dieu; et c'est aussi ce que Florent reconnut sans peine. Or, il était resté à son ermitage quatre ou cinq brebis, totalement privées de gardien pour les conduire aux pâturages. L'homme de Dieu dit à l'ours: « Va mener paître ces brebis, et tu les ramèneras à l'heure de sexte (1). » Le docile animal

(1) Midi.

exécuta sur-le-champ ces ordres. L'ours se chargea de l'office de berger, et la bête féroce qui avait coutume de dévorer les brebis les faisait paître, sans y toucher jamais. L'homme de Dieu voulait-il jeûner jusqu'à none (1), il recommandait à l'ours de ramener les brebis à cette heure-là; devait-il manger à l'heure de sexte, l'ours recevait l'ordre d'arriver pour ce moment. Le farouche animal obéissait ponctuellement à toutes ces injonctions de l'homme de Dieu. Avait-il l'ordre de revenir à sexte, il ne revenait point à none; devait-il au contraire arriver à none, il ne venait pas à sexte (2). Cela se pratiquait ainsi depuis longtemps, lorsque le bruit de cet étrange prodige se répandit au loin dans les pays d'alentour. Mais l'ancien ennemi des hommes fait que la gloire des justes devient pour les méchants une source d'envie et de ruine. Quatre disciples du vénérable Eutyque éprouvèrent une furieuse jalousie de voir que leur maître ne faisait pas de miracles, tandis qu'un étonnant prodige rendait si célèbre celui qu'il avait laissé seul à l'ermitage; ils dressèrent des piéges au merveilleux

(1) Trois heures.

(2) Voyez la Vie de saint Gal, abbé, ch, 11, et les *Dialogues* du pape Victor III, livre 2. Saint François d'Assise convertit un loup qui exerçait d'affreux ravages dans une localité, et lui fit faire la paix avec les habitants. (Voyez les *Fioretti de saint François.*) Les Pères du désert se font servir par des bêtes farouches. (Voyez *Michel-Ange Marin.*)—Saint Jacques de Tarentaise soumet au joug un ours qui a dévoré un de ses bœufs. (Boll., 16 janvier.) Voyez aussi saint Kentigerne, 13 janvier.

animal et le tuèrent. Voyant qu'il n'arrivait pas à l'heure déterminée, l'homme de Dieu conçut des soupçons, et, après avoir attendu jusqu'au soir, il finit par se livrer à une amère affliction en ne voyant point revenir l'ours, que, dans son extrême simplicité, il aimait à appeler *son frère* (1). Le lendemain, il se rendit à la campagne pour chercher tout à la fois le gardien et les brebis; mais il ne trouva plus que le cadavre du premier. A l'aide de recherches empressées, il découvrit bientôt les auteurs de sa mort. Alors il se prit à se lamenter, déplorant bien moins la perte de l'ours que la malice des religieux. Le vénérable Eutyque le fit venir, et s'empressa de le consoler. Mais, en proie à l'amertume de sa douleur, l'homme de Dieu prononça en sa présence cette terrible imprécation: « J'espère du Dieu tout-puissant que ceux qui ont tué mon ours, alors qu'il ne leur faisait aucun mal, recevront dans cette vie, aux yeux de tout le monde, le châtiment de leur malice. » La vengeance divine suivit de près cette malédiction. A l'instant les quatre moines qui avaient tué l'ours furent frappés de la lèpre; la pourriture envahit tout leur corps, et ils moururent. Ce malheur jeta l'épouvante dans l'esprit de Florent, et la malédiction qu'il avait prononcée contre ses frères le remplit d'effroi. Tout le

(1) Saint François d'Assise appelait les tourterelles *ses chères petites sœurs*, et le loup dont nous venons de parler dans la note précédente, *son frère*. (Voyez les *Fioretti de saint François d'Assise*.)

reste de sa vie il pleura d'avoir été exaucé, se taxant de cruauté et d'homicide au sujet de leur mort. Le Dieu tout-puissant en avait agi de la sorte, ce me semble, pour que cet homme, d'une merveilleuse simplicité, ne se permît plus désormais, quelle que fût la vivacité de sa douleur, de lancer l'anathème contre personne.

PIERRE.

Devons-nous regarder comme une faute bien grave l'imprécation qui nous échappe dans les transports de la colère ?

GRÉGOIRE.

Pourquoi me demander si c'est là un grand péché ? Saint Paul n'a-t-il pas dit : *Ceux qui maudissent les autres ne posséderont pas le royaume de Dieu* (1) ? Voyez combien est grave une faute qui ferme le royaume des cieux !

PIERRE.

Mais si ce n'est point par malice qu'on prononce de telles malédictions, si c'est l'effet de l'inattention et de la légèreté ?

GRÉGOIRE.

Si le souverain Juge condamne une parole inutile, à plus forte raison une parole pernicieuse. Considérez donc, mon cher Pierre, combien est condamnable la parole qui n'est pas exempte de malice, dès lors que celle qui n'a pas le mérite de l'utilité est justement punissable.

(1) 1 Corinth., 6-10.

PIERRE.

Je partage votre sentiment.

GRÉGOIRE.

L'homme de Dieu fit encore un autre prodige que je ne dois point passer sous silence. Sa réputation s'étant répandue au loin, un diacre fort éloigné eut la pensée de se rendre vers lui pour se recommander à ses prières. Il allait aborder son ermitage, lorsqu'il trouva tous les alentours remplis de serpents innombrables. A cette vue il fut glacé d'effroi, et s'écria : « Priez, serviteur de Dieu ! » Le temps était alors d'une sérénité ravissante. Florent sortit, leva les yeux et les mains au ciel, et pria le Seigneur de détruire, comme il lui plairait, ces affreux reptiles. Il avait à peine parlé, que le ciel tonna et fit aussitôt périr tous les reptiles qui se trouvaient en cet endroit. A ce spectacle, l'homme de Dieu s'écria : « Voilà, Seigneur, que vous les avez tués, mais qui les enlèvera d'ici ? » A ces mots, il vint autant d'oiseaux qu'il y avait de serpents sur la place. Chacun de ces messagers emporta un serpent et l'alla jeter au loin. Ainsi furent purgés de tous les reptiles qui les infestaient les alentours de cette habitation.

PIERRE

Quelle était la vertu, quel était le mérite de cet homme, dont Dieu exauçait si promptement les prières ?

GRÉGOIRE.

La pureté et la simplicité, mon cher Pierre, ont

un grand pouvoir sur le cœur du Dieu tout-puissant, dont la pureté est infinie, et l'essence la simplicité même. Dès lors que ses serviteurs, séquestrés des préoccupations du siècle, évitent de se souiller par des conversations oiseuses et un flux de paroles inutiles, ils obtiennent plus facilement de Dieu l'objet de leurs prières. La pureté et la simplicité même de leurs pensées les rapprochent de lui, autant qu'il est possible, par une sorte de ressemblance. Pour nous, mêlés au tumulte du monde, nous nous permettons souvent des paroles oiseuses, et quelquefois même, ce qui est bien plus grave, des paroles pernicieuses; et alors le Seigneur est d'autant plus éloigné de nos prières, que notre cœur est plus rapproché de ce monde. En effet, nos pensées sont grandement rabaissées vers la terre, lorsque nous nous entretenons sans cesse des intérêts du siècle. C'est ce que condamne en lui, avec de grands sentiments de repentir, le prophète Isaïe, lorsque, après avoir vu le Seigneur Dieu des armées, il s'écrie : *Malheur à moi, parce que je me suis tu! Je suis un homme dont les lèvres sont souillées.* Bientôt, pour faire connaître pourquoi ses lèvres sont impures, il ajoute : *J'habite au milieu d'un peuple dont les lèvres sont souillées* (1). Il déplore la souillure de ses lèvres, mais il en révèle la cause lorsqu'il nous apprend qu'il habite au sein d'un peuple dont les lèvres sont impures. Effecti-

(1) Isaïe, 6-5.

vement, il est bien difficile que la langue des mondains ne souille pas les âmes qu'elle atteint. Souvent, dans les conversations, nous usons à leur égard d'une condescendance qui nous fait contracter sans nous en apercevoir, puis conserver avec plaisir l'habitude d'un langage qui n'est pas digne de nous; si bien que, après nous y être laissé entraîner par une sorte de déférence et malgré nous, nous finissons par ne plus vouloir y renoncer. Ainsi les paroles oiseuses nous conduisent à des paroles coupables, les discours légers aux discours gravement répréhensibles; et alors plus un langage insensé nous souille, moins le Seigneur exauce les prières qui sortent de notre bouche; car il est écrit: *Il y a une prière exécrable, c'est celle de l'homme qui détourne l'oreille pour ne pas entendre la loi* (1). Qu'y a-t-il donc d'étonnant que le Seigneur soit si lent à nous exaucer dans nos prières, nous qui sommes si lents à écouter, ou qui même n'écoutons nullement les ordres du Seigneur? Et pourquoi nous étonner que Florent ait été si vite exaucé dans sa demande, lui qui écoutait avec tant d'empressement la voix du Seigneur?

PIERRE.

Il n'y a rien à répliquer à un raisonnement si palpable.

GRÉGOIRE.

Eutyque, compagnon de Florent dans la voie du

(1) Prov., 28-9.

Seigneur, reçut, après sa mort, une grande illustration de l'éclat de ses miracles. Parmi les nombreux prodiges que ses concitoyens aiment à raconter, le plus fameux est celui que le Seigneur n'a cessé d'opérer, par le moyen de son vêtement, jusqu'à l'invasion des Lombards en Italie. Toutes les fois que la pluie venait à faire défaut, et qu'une longue sécheresse brûlait la terre par une chaleur excessive, les habitants de cette ville (1) se rassemblaient pour élever sa tunique en présence du Seigneur, et la lui présenter avec leurs prières. Aussitôt qu'ils la portaient en procession dans les campagnes, le ciel leur accordait une pluie qui abreuvait abondamment la terre. L'effet d'un vêtement dont l'exhibition suffisait pour apaiser la colère de Dieu, révèle les trésors de vertu et de mérite renfermés dans l'âme de ce saint homme (2).

CHAPITRE XIII

Saint Marcius (3), solitaire du mont Marsique.

(VI[e] siècle.)

GRÉGOIRE.

Naguère un homme infiniment recommandable par la sainteté de sa vie menait au mont Marsique,

(1) Norsie.

(2) Saint Florent mourut l'an 548, le 1[er] juin. C'est un des patrons de la cathédrale de Foligni. Quant à saint Eutyque, il y a en Italie plusieurs églises dédiées sous son vocable.

(3) « En Campanie, saint Marc, solitaire, dont les actes

dans la Campanie, une vie solitaire, renfermé dans une grotte étroite où il passa plusieurs années. Marcius était son nom. Plusieurs des nôtres l'ont connu et ont été les témoins de ses actions. Le pape Pélage (1), mon prédécesseur d'heureuse mémoire, et d'autres personnages d'une grande piété m'ont raconté plusieurs traits de ce saint solitaire. Voici quel fut son premier miracle. A peine se fut-il rendu dans la caverne de la montagne dont nous avons parlé, qu'aussitôt l'eau se mit à distiller goutte à goutte du rocher, dont l'excavation formait une grotte étroite. Chaque jour elle fournissait si exactement au besoin du serviteur de Dieu, qu'il n'en avait ni trop ni trop peu. En renouvelant le miracle qu'il avait autrefois opéré au désert (2), dans le but d'étancher la soif de Marcius avec l'eau d'un rocher, le Dieu tout-puissant fit éclater le soin qu'il prenait de son serviteur.

Mais l'ancien ennemi du genre humain mit en jeu ses artifices ordinaires pour le chasser de la caverne. Il entra dans le corps d'un animal depuis longtemps ami, et tâcha, à force d'effroi, d'expulser de sa retraite le pieux solitaire. Le serpent pénétra dans la caverne; seul avec Marcius, il se déroulait devant lui pendant sa prière et couchait à côté de lui. Plein d'intrépidité, le saint homme

éclatants ont été écrits par saint Grégoire. » (Martyr. rom., 24 octobre.)

(1) Pélage II arriva au souverain pontificat en 579.

(2) Nomb., 20-11.

présentait la main ou le pied à la gueule du reptile, et lui disait : « Si tu as reçu le pouvoir de me mordre, je ne t'en empêche pas. » L'ennemi continua ainsi ses attaques pendant trois ans (1). Mais un jour, vaincu par cette invincible constance, le serpent frémit de dépit et de rage, et se précipita sur le penchant de la colline, vomissant un tourbillon de flammes qui dévorèrent tous les arbres d'alentour. En consumant ainsi tout le bois de la colline, il manifesta, malgré lui et par l'ordre du Ciel, toute l'étendue de sa puissance, même après sa défaite. Considérez, je vous prie, à quelle hauteur s'était élevée la vertu d'un homme qui pendant trois ans coucha avec un serpent dans une sécurité parfaite.

PIERRE.

J'en frissonne au simple récit.

GRÉGOIRE.

Dès les premiers jours de sa retraite, cet homme vénérable avait résolu de ne plus voir de femme. Ce n'était point par mépris pour ce sexe ; mais il craignait que l'aspect de cette beauté périssable ne lui suscitât quelque tentation funeste. Informée de cette détermination, une personne gravit audacieusement la montagne et pénétra effrontément dans la caverne. Marcius s'aperçut, lorsqu'elle était en-

(1) Sainte Colette est attaquée par le démon sous la forme d'un serpent. (6 mars, Boll.) Il en est de même de saint Albert. (7 janvier, Boll.) C'est le serpent qui a fait tomber Ève. (Gen., ch. 3.)

core un peu loin, qu'une personne en habits de femme venait lui faire visite; aussitôt il se mit en prière, le visage contre terre. Il resta prosterné de la sorte jusqu'à ce qu'il eût fatigué cette impudente, postée à la fenêtre de sa cellule. Alors elle se retira; mais à peine fut-elle descendue de la montagne qu'elle expira le jour même. En contristant le serviteur de Dieu par une effronterie calculée, cette méchante femme avait grandement déplu au Dieu tout-puissant: sa mort subite en est une preuve irréfragable (1).

Dans une autre circonstance, tandis qu'un sentiment de piété conduisait vers la cellule du solitaire une foule empressée, imprudent comme tous ceux de son âge, un petit enfant fit un faux pas dans l'étroit sentier par où l'on gravissait la colline, et roula jusqu'au fond de la vallée qui s'ouvre comme un abîme au pied de la montagne. En effet, dans cet endroit elle s'élève à une telle hauteur, que les grands arbres placés dans la vallée ne paraissent au sommet que de chétifs arbrisseaux. A la chute de l'enfant, l'effroi fut universel; tous s'empressèrent de le chercher, et on ne négligea aucun moyen de retrouver le cadavre de l'innocente victime. Comment, en effet, s'imaginer qu'il ne fût

(1) Une noble dame franchit le seuil du monastère, contrairement à la défense du bienheureux Raban Maur, et aussitôt une possession, puis la mort, sont le salaire de sa curiosité coupable. (Boll., 4 février.) Voyez aussi la Vie de l'ermite saint Sorus. (Boll., 1er février.)

pas mort? comment supposer que son petit corps eût pu arriver à terre parfaitement intact, dans un lieu tout hérissé de rochers qui devaient le mettre en pièces? Mais à force de recherches on le découvrit dans la vallée, plein de vie et même sans aucune atteinte. Tous reconnurent manifestement que s'il ne s'était point blessé, c'est que la prière de Marcius l'avait soutenu à l'instant de sa chute.

La grotte de Marcius était dominée par un énorme rocher qui, ne paraissant tenir à la montagne que par une faible partie de lui-même, s'avançait sur la cellule du solitaire, le menaçant journellement de fondre sur lui et de l'écraser dans sa chute. Le petit-fils d'Armentarius, l'illustre Mascator, s'étant rendu vers Marcius à la tête d'une grande troupe de paysans, le pria de vouloir bien sortir de sa grotte, afin de leur laisser la faculté d'arracher au corps de la montagne cette roche menaçante, et de procurer ainsi au serviteur de Dieu une habitation exempte de péril et d'inquiétude. L'homme de Dieu ne se rendit point à son désir; toutefois il lui recommanda de faire tout ce qui était en son pouvoir, et, en attendant, il s'enfonça dans la partie la plus reculée de la grotte. On ne doutait pas que si cette énorme masse venait à tomber, elle ne dût tout à la fois détruire la caverne et tuer Marcius. Tandis que la foule, accourue à cet effet, s'efforçait, s'il était possible, de détacher sans péril pour le serviteur de Dieu l'énorme rocher dont la proéminence s'avançait sur

sa tête, tout à coup un fait extraordinaire vint frapper tous les regards. Cédant à tant d'efforts redoublés, le rocher, qu'on minait à force de travaux, bondit dans les airs afin de ne porter aucune atteinte à la caverne de Marcius, et vint tomber au loin, comme pour éviter de blesser le serviteur de Dieu (1). Lorsqu'on est fortement convaincu que la divine Providence préside à tous les événements, on comprend sans peine qu'un ange ait opéré ce prodige par l'ordre du Dieu tout-puissant.

Lorsque Marcius fixa son séjour dans cette caverne, il y habita d'abord sans que l'ouverture en fût fermée; mais il attacha à son pied une chaîne de fer qu'il fixa ensuite au rocher, si bien que la longueur de sa chaîne était la mesure de ses modestes excursions. Saint Benoît, si vénérable par la sainteté de sa vie, en fut instruit, et lui fit dire par l'organe de son disciple : « Si vous êtes serviteur de Dieu, ce n'est pas une chaîne de fer, mais l'amour de Jésus-Christ, qui doit vous fixer dans votre solitude (2). A cet avis, Marcius ôta la chaîne qu'il avait aux pieds; mais, quoiqu'il fût affranchi

(1) Ce miracle n'est point au-dessus de celui de saint Honorat, qui arrêta sur le penchant d'une colline un éclat de rocher (Liv. 1[er] des *Dialog.*, ch. 1[er]), et moins encore l'emporte-t-il sur celui de saint Grégoire Thaumaturge, qui transporta un rocher par la seule puissance de son commandement. (17 novembre, Baillet, Godesc., etc.)

(2) Mélèce, chorévêque d'Antioche, donna le même conseil à saint Siméon Stylite l'ancien. (Baillet, Godesc., etc., 5 janvier.)

de ces entraves, il n'en dépassa pas davantage la limite qu'il s'était tracée, et, malgré le vaste espace qui s'ouvrait devant lui, il resta renfermé dans le cercle étroit où sa chaîne le retenait auparavant. Dans la suite il ferma l'entrée de la caverne, et reçut des disciples qui fixèrent leur habitation hors de cette grotte. C'étaient eux qui tiraient de l'eau d'un puits pour son usage; mais la corde à laquelle était attaché le seau destiné à puiser cette eau se rompait souvent. Les disciples de Marcius lui demandèrent la chaîne qu'il avait détachée de son pied, la joignirent à la corde et la fixèrent au seau. Dès lors, quoiqu'elle fût imprégnée d'eau tous les jours, la corde ne se rompit plus jamais : le contact de la chaîne de l'homme de Dieu lui avait fait contracter la force du fer pour souffrir impunément l'humidité de l'eau (1).

PIERRE.

Voilà des traits qui m'enchantent à cause de leur merveilleux, et plus encore parce qu'ils sont de date récente.

(1) Pendant un séjour de quarante ans dans le désert, les Israélites portèrent les mêmes vêtements sans les user. Pourquoi le Seigneur ne ferait-il pas le même miracle en faveur de ses saints? Son bras ne s'est pas raccourci.

CHAPITRE XIV

Religieux du mont Argentaro (1).

(VI[e] siècle.)

GRÉGOIRE.

Il y eut de notre temps un sous-diacre de l'église de Buxente (2), nommé Quadragésime, qui s'occupait à faire paître ses brebis dans le petit pays d'Aurélie (3). Cet homme, extrêmement ami de la vérité, m'a raconté une chose merveilleuse qui s'est passée en secret. Tandis qu'il prenait soin de son troupeau dans les pâturages de l'Aurélie, il y avait au mont Argentaro un homme d'une haute sainteté, qui honorait par la pureté de ses mœurs l'habit religieux dont il était revêtu. Tous les ans il se rendait du mont Argentaro à l'église de saint Pierre, prince des Apôtres, et descendait chez le diacre Quadragésime, qui, d'après son propre récit, se faisait un bonheur de lui donner l'hospitalité. A peine, un jour, était-il entré dans la maison de son hôte, située à quelques pas de l'église, qu'une pauvre femme du voisinage vint à perdre son mari. Après l'avoir lavé, selon l'usage, on le revêtit de ses habits et on l'enveloppa d'un

(1) *Le mont Argentaro se trouve sur la côte occidentale* de Toscane.

(2) Aujourd'hui Policastro.

(3) Bourg de Toscane.

suaire; mais la nuit qui survint ne permit pas de l'ensevelir. Assise près du défunt, l'épouse désolée se livra à sa douleur et passa toute la nuit dans les larmes, les lamentations et les sanglots. Comme elle continuait ses pleurs sans aucune interruption, l'homme de Dieu, logé chez le sous-diacre Quadragésime, en fut vivement pénétré, et dit à son hôte : « Mon âme compatit à la douleur de cette pauvre femme; levez-vous, je vous en conjure, et prions. » Ils se dirigèrent tous deux vers l'église voisine, et se mirent de concert à prier le Seigneur. Leur oraison s'était déjà bien prolongée, lorsque le serviteur de Dieu demanda au sous-diacre Quadragésime de terminer la prière. Cela fait, il ramassa de la poussière au pied de l'autel, s'approcha avec Quadragésime du corps du défunt, et se mit en prière à côté de lui (1). Après avoir prolongé cet exercice assez longtemps, au lieu de témoigner au sous-diacre le désir qu'il mît fin à la prière, il donna lui-même la bénédiction et se leva sur-le-champ. Comme il tenait de la main droite la poussière qu'il avait ramassée, il ôta de la main gauche le drap qui couvrait le visage du défunt. A cette vue, bien surprise de ce qu'il voulait faire, la femme s'y opposa de toutes ses forces. Après avoir ôté le linge,

(1) Il y a, ce semble, quelque chose d'un peu louche dans cet endroit. C'est sans doute la raison pour laquelle plusieurs critiques attribuent le miracle dont il est ici question au sous-diacre Quadragésime. C'est l'opinion de Baronius dans le Martyr. rom. (Voyez le 26 octobre.)

le religieux frotta longtemps le visage du mort avec la poussière. Pendant cette opération le mort ressuscita, se mit à bâiller, ouvrit les yeux, et se souleva sur son séant, tout étonné de ce qu'on lui faisait, et comme réveillé d'un profond sommeil. A cet aspect, sa femme, quoique fatiguée de ses propres lamentations et de ses pleurs, se prit à pleurer bien davantage et à pousser des cris plus éclatants encore ; mais c'étaient des pleurs, et des cris de joie. L'homme de Dieu réprima cette explosion avec beaucoup de douceur, et lui dit : « Taisez-vous, taisez-vous; et si l'on vous demande comment cela s'est fait, contentez-vous de répondre: C'est le Seigneur Jésus-Christ qui a fait là son œuvre. » A ces mots il sortit de la maison, quitta le sous-diacre Quadragésime et ne reparut plus en cet endroit. Pour fuir les honneurs passagers de ce monde, il évita de reparaître jamais pendant cette vie aux yeux de ceux qui l'avaient vu opérer un si grand miracle.

PIERRE.

Je ne sais ce qu'en pensent les autres; mais, pour moi, je regarde comme le premier de tous les miracles de rendre la vie aux morts et de rappeler secrètement les âmes dans leurs corps.

GRÉGOIRE.

A ne considérer que les choses visibles, il faut être absolument de votre avis. Mais si nous songeons aux choses invisibles, il est incontestable que la conversion par la prédication de la parole de Dieu

et le secours de la prière, est un miracle bien supérieur à la résurrection d'un homme mort selon la chair. Dans le dernier cas, on ressuscite la chair, qui doit mourir de nouveau; dans le second, c'est la résurrection d'une âme qui doit vivre éternellement. Parmi les deux miracles que je vais vous proposer, dites-moi celui qui, dans votre pensée, est l'effet d'une plus grande puissance? Le Seigneur ressuscita dans la chair Lazare, qui, selon nous, était déjà du nombre des fidèles (1); pour Paul, il lui rendit la vie spirituelle (2). Après la résurrection corporelle de Lazare, on ne dit rien de ses vertus; mais lorsque Paul a recouvré la vie de l'âme, les saintes Écritures font un si pompeux éloge de ses mérites, que la faiblesse de notre intelligence ne peut s'en former une juste idée. A des projets de sang et de carnage succèdent les entrailles d'une tendre compassion. Il désire mourir pour ses frères, lui qui faisait sa joie de leur supplice (3). Tout rempli de la science des Écritures, il juge qu'il ne sait rien sinon Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié (4). Après avoir persécuté, le glaive à la main, Jésus-Christ dans ses disciples, il se glorifie d'être battu de verges pour son amour (5). Élevé au suprême honneur de l'apostolat, *il veut bien se conduire comme un petit enfant au milieu de ses disciples*. Quoiqu'il eût été ravi au troisième ciel (6),

(1) Jean, 11. — (2) Act., 9. — (3) Rom., 9-3. — (4) 1 Corinth., 2-2.— (5) 2 Corinth., 11-25. — (6) Ibid., 12-2.

sa charité compatissante daigne abaisser ses regards vers les époux, afin de régler leurs rapports, en prononçant cet oracle : *Que le mari rende à la femme ce qu'il lui doit, et la femme également ce qu'elle doit à son mari* (1). Admis par la sublimité de sa contemplation parmi les chœurs des anges, il ne dédaigne pas de songer à l'œuvre du mariage pour en régler l'usage légitime. Il se réjouit dans les infirmités et se complaît dans les opprobres (2). Pour lui, Jésus-Christ est sa vie, et mourir un gain (3). Tout en vivant dans la chair, sa vie est déjà tout étrangère à la chair (4). Telle est la vie de celui dont l'âme est retirée de l'enfer pour vivre conformément aux règles de la piété. Ainsi la résurrection de la chair est inférieure à celle de l'âme, à moins que la vivification corporelle ne ramène l'âme à la vie, et qu'ainsi le miracle de la résurrection extérieure ne soit le moyen d'arriver, par la conversion, à la vivification spirituelle.

PIERRE.

Je regardais comme bien inférieur ce que je reconnais maintenant comme incomparablement supérieur. Mais, je vous en prie, poursuivez votre récit pendant que nous en avons le loisir; il ne faut pas que le temps se passe sans nous édifier.

(1) 1 Corinth., 7-3. — (2) 2 Corinth., 12-10. — (3) Philip., 1-21. — (4) Galat., 2-20.

CHAPITRE XV

Le moine saint Benoît (1).

(VI[e] siècle.)

GRÉGOIRE.

Il y avait avec moi au monastère un frère très-appliqué à l'étude de l'Écriture sainte; il était plus âgé que moi et se plaisait à m'apprendre une foule de choses édifiantes que je ne savais pas. Ainsi, il m'a raconté qu'il y avait autrefois en Campanie, à environ quarante milles de Rome, un moine nommé Benoît, jeune encore, si l'on compte les années, mais bien vieux déjà, si l'on compte la maturité de la vertu. Il suivait avec une exactitude inflexible les règles de la sainte observance. Sous le règne de Totila, les Goths le rencontrèrent, et entreprirent de le brûler avec son petit ermitage. Ils y mirent le feu; mais, tandis que les alentours devenaient la proie des flammes, ils ne purent parvenir à brûler son modeste réduit. Cette vue redoubla la fureur des barbares; ils arrachèrent le religieux de son habitation, puis, voyant qu'à quelque distance de là on chauffait un four pour y cuire du pain, ils y jetèrent Benoît et en fermèrent l'entrée. Le lende-

(1) « En Campanie, saint Benoît, moine, que les Goths enfermèrent dans un four ardent, et qui le lendemain y fut trouvé sain et entier. » (Martyr. rom., 23 mars.)

main on le retrouva dans une santé parfaite; son corps n'avait rien souffert des flammes, et le bord même de ses vêtements n'avait éprouvé aucune atteinte.

PIERRE.

Il me semble entendre raconter l'ancien miracle des trois enfants qui furent jetés dans la fournaise de Babylone sans en éprouver aucun dommage (1).

GRÉGOIRE.

Ce miracle, à mon avis, diffère en quelque point de celui-ci. On jeta, pieds et mains liés, les trois enfants dans les flammes, et le lendemain, lorsque le roi vint voir ce qu'ils étaient devenus, il les trouva se promenant dans la fournaise, sans que leurs habits eussent éprouvé aucune atteinte. Le *feu où ils furent jetés épargna leurs vêtements et consuma leurs liens;* d'où il faut conclure que la flamme, humble servante de ces justes, conservait son activité pour les consoler, et n'en avait aucune pour les tourmenter.

(1) Daniel, 3-92. — Voyez les Bolland., 23 mars.

CHAPITRE XVI

Église de saint Zénon (1), martyr, où l'eau ne pénétra point, quoique l'inondation s'étendît au delà, et que la porte en fût ouverte.

(IIIe ou IVe siècle.)

GRÉGOIRE.

Il arriva de nos jours un événement qui offre beaucoup d'analogie avec l'ancien miracle des enfants dans la fournaise, bien qu'il soit le produit d'un élément tout contraire. Dernièrement le tribun Jean m'a raconté que le comte Pronulfe se trouvait avec le roi Autharit sur le théâtre de cet étrange prodige, et qu'il avait affirmé qu'il était parfaitement instruit de cette affaire. Voici la version du tribun. Il y a environ cinq ans, lorsque le Tibre, franchissant ses limites, inonda la ville de Rome, à tel point que les flots accumulés passaient par-dessus les murailles pour envahir ensuite de vastes contrées, l'Athesis (2) déborda également à Vérone, et s'éleva jusqu'à l'église de saint Zénon, martyr et pontife. Quoique les portes de

(1) « A Vérone, le martyre de Zénon, évêque, qui, au milieu des tempêtes de la persécution, gouverna cette Église avec une constance admirable, et obtint la couronne du martyre du temps de l'empereur Gallien. » (Martyr. rom., 12 avril. Voyez les Boll.)

Usuard et une foule de martyrologes, Baillet et Godescard ont donné la Vie de saint Zénon et citent le miracle dont il s'agit, 12 avril. (Voy. le ch. 7 de ce liv., avec ses notes.)

(2) Aujourd'hui l'Adige, dans la Lombardie.

cette église fussent ouvertes, l'eau cependant n'y entra pas. Elle crût insensiblement, parvint jusqu'aux fenêtres placées à quelque distance du toit, et ferma l'entrée de l'église en s'arrêtant à la porte. On eût dit que le liquide élément s'était changé en un mur solide (1). Beaucoup de personnes se trouvèrent surprises à l'intérieur de l'église, environnée d'eau de toutes parts. Comme il ne s'offrait aucune issue pour en sortir, elles craignaient de mourir de faim et de soif; mais elles vinrent à la porte de l'église, et puisèrent à boire dans la masse d'eau qui, comme nous l'avons dit, s'était élevée jusqu'aux fenêtres sans pourtant s'écouler aucunement dans l'église. Arrêtée à la porte, pour faire éclater à tous les regards le mérite du saint martyr, elle offrait l'avantage de l'eau, qu'on peut puiser, et cessait de paraître effectivement de l'eau lorsqu'il s'agissait d'inonder le lieu saint. C'est donc à juste titre que j'ai comparé ce miracle à l'ancien miracle de la fournaise, qui respecta les habits des trois enfants, tout en consumant leurs liens.

PIERRE.

Elles sont fort merveilleuses les actions des saints que vous me racontez; elles sont pour la faiblesse des hommes actuels un sujet de profonde stupéfaction. Mais, puisque vous me dites qu'il y a eu naguère en Italie des hommes d'une si éton-

(1) Voyez le passage de la mer Rouge et du Jourdain. (Exode, 14-22 ; Josué, 3-13.)

nante vertu, je voudrais bien savoir si l'ancien ennemi leur a tendu des pièges, et quel profit ils en ont retiré.

GRÉGOIRE.

Sans les fatigues du combat on ne remporte point la palme de la victoire. Or, comment est-on victorieux, sinon en combattant les artifices de l'ennemi? En effet, le malin esprit épie nos pensées, nos paroles, nos actions, pour y trouver quelque sujet d'accusation devant le tribunal du souverain Juge. Voulez-vous savoir comme il nous observe sans cesse pour nous surprendre?

CHAPITRE XVII

Étienne, prêtre de la province de Valérie (1).

GRÉGOIRE.

Quelques personnes, actuellement avec nous, attestent le fait que je vais rapporter.

Il y avait dans la province de Valérie un prêtre respectable par sa sainteté, très-proche parent de Boniface, notre diacre et économe de notre église; son nom était Étienne. Un jour qu'il rentrait à sa maison au retour d'un voyage, il dit inconsidérément à son esclave: « Viens, diable, déchausse-moi. » A l'instant les cordons de ses souliers se délièrent avec une extrême vitesse : c'était une

(1) Abruzze ultérieure.

preuve incontestable que le diable, dont il avait prononcé le nom, était venu lui ôter ses souliers (1). Aussitôt que le prêtre s'en fut aperçu, il fut saisi d'un terrible effroi et se prit à crier de toutes ses forces : « Retire-toi, misérable, retire-toi ; ce n'est point à toi que j'ai adressé la parole, mais à mon esclave. » A ces mots, le démon se retira, et les cordons qui se trouvaient déliés en grande partie restèrent en cet état.

Si l'ancien ennemi est sitôt prêt lorsqu'il s'agit d'actes extérieurs, quelles affreuses embûches ne tend-il pas à nos pensées? c'est la conclusion naturelle que nous devons tirer de ce qui précède.

PIERRE.

C'est une bien rude et bien terrible tâche que de lutter contre les artifices du démon, et d'avoir toujours les armes à la main.

GRÉGOIRE.

Ce ne sera point chose difficile si ce n'est point à nous, mais à la grâce céleste, que nous confions notre garde, à condition toutefois que nous veillerons à notre défense autant qu'il est en notre pouvoir, sous la protection de Dieu. Si l'on se met en devoir de chasser l'ancien ennemi, ordinairement, par un effet de la bonté divine, il cesse d'être redoutable, tandis que lui-même redoute, au contraire, le pouvoir des gens de bien.

(1) C'est en petit la triste aventure de Théophile, économe de l'Église d'Adana. Ce trait est souvent cité dans les livres de piété. (Voyez le *Mois de Marie* de l'abbé Debussi.)

CHAPITRE XVIII

Sœur converse qui, par son seul commandement, délivra un homme possédé du démon.

GRÉGOIRE.

Le fait que je vais raconter a pour garant le saint et vénérable vieillard Éleuthère, dont j'ai fait mention ci-dessus (1). Il a bien voulu m'apprendre que la fille d'un citoyen distingué de la ville de Spolette, étant parvenue à l'âge nubile, avait conçu le désir de mener une vie céleste. Son père s'était efforcé de s'opposer à son pieux dessein; mais, au lieu d'en tenir compte (2), elle prit l'habit religieux. En retour, son père la déshérita et ne lui laissa de tous ses biens que la moitié d'une toute petite terre. L'ascendant de son exemple amena bientôt à cette vertueuse fille une foule de jeunes personnes d'une haute naissance, qui consacrèrent leur virginité au service du Seigneur. Un jour, l'abbé Éleuthère, si respectable par la sainteté de sa vie, était venu lui faire visite dans le but de lui adresser quelques paroles d'édification. Tandis qu'il s'entretenait pieusement avec elle, un villageois vint de la

(1) Chapitre 14e de ce livre.

(2) Les parents ne doivent pas s'opposer à la vocation de leurs enfants ; d'autre part, ceux-ci doivent procéder avec respect et prudence à leur égard. Le plus sage parti, dans ces circonstances difficiles, c'est de consulter un guide éclairé; c'est sans doute ce qu'avait fait la personne dont nous parlons.

petite terre que son père lui avait laissée, lui offrir un modeste présent. Il était encore en leur présence, lorsque le malin esprit le saisit et le tourmenta avec tant de furie, qu'il lui faisait pousser une sorte de bèlement et des cris déchirants. Alors la religieuse se leva, le visage enflammé d'une sainte indignation, et se mit à lui crier à haute voix : « Misérable, sors de cet homme, sors, misérable! » Aussitôt le démon répondit par la bouche de sa victime : « Hé ! si je sors de cet homme, où me retirerai-je ? » Or, il se trouva qu'un petit cochon passait à quelques pas de là. La religieuse lui dit : « Sors de cet homme et entre dans ce pourceau. » A l'instant il quitta le villageois, s'empara de l'animal qu'on lui avait indiqué, et s'enfuit.

PIERRE.

Je voudrais bien savoir si elle pouvait livrer ainsi ce pourceau à l'esprit immonde ?

GRÉGOIRE.

Les actions de Jésus-Christ, qui est la Vérité même, nous sont proposées comme règles de notre conduite. Notre Seigneur voulant délivrer un homme possédé par une légion de démons, celle-ci lui avait dit : « Si vous nous chassez, envoyez-nous dans ce troupeau de pourceaux (1). » Or, le Sau-

(1) « Et les démons priaient Jésus, disant : Si vous nous chassez d'ici, envoyez-nous dans ce troupeau de porcs. Et il leur dit : Allez. Et sortant, ils entrèrent dans les porcs ; et voilà que tout le troupeau se précipita impétueusement dans la mer. » (Matth., 8-31, 32.)

veur, en la chassant du possédé, lui permit d'entrer dans ces animaux immondes et de les précipiter dans la mer. Par là, il nous est donné de conclure que, sans la permission du Dieu tout-puissant, le malin esprit n'a aucun pouvoir contre les hommes, dès lors qu'il n'a pu entrer dans des pourceaux qu'à cette condition.

Ainsi il est indispensable de nous soumettre spontanément à Celui qui, dans cette vie, tient malgré eux tous ses ennemis sous son empire; de cette sorte, nous serons d'autant plus terribles à nos ennemis que l'humilité nous unira plus intimement au Créateur de toutes choses. Qu'y a-t-il d'étonnant que les élus, encore revêtus d'une chair mortelle, puissent opérer de nombreux miracles, lorsque leurs ossements, après leur mort, font éclater leur puissance par une foule de prodiges?

CHAPITRE XIX

Un prêtre de la province de Valérie arrête un voleur sur son tombeau.

(VIe siècle.)

GRÉGOIRE.

C'est dans la province de Valérie que s'est passé ce que je vais rapporter; je tiens le fait de la bouche de mon abbé Valentin, d'heureuse mémoire (1).

(1) A l'époque où saint Grégoire était religieux du monastère de Saint-André à Rome, c'était Valentin qui en était abbé.

Or, il y avait là un vénérable prêtre qui menait une vie sainte. Son occupation incessante était de chanter les louanges de Dieu avec ses clercs, et de faire des bonnes œuvres. Le jour où le Seigneur devait l'appeler à lui étant arrivé, il mourut et fut enterré à la porte de l'église. Auprès de cette église était une bergerie à laquelle on arrivait en passant sur le tombeau du serviteur de Dieu. Une nuit que les clercs chantaient l'office à l'église, un voleur vint, entra dans la bergerie pour commettre un larcin, prit un mouton et sortit au plus vite. Arrivé au lieu où le serviteur de Dieu était inhumé, il se trouva tout à coup arrêté, sans pouvoir faire un pas. Il déposa son fardeau et essaya de lâcher le mouton; mais il ne put en dégager sa main. Ainsi force fut au malheureux de rester là, attaché à une proie qui déposait contre lui. Voulait-il sortir avec le mouton, cela lui était impossible. Ainsi, par un prodige étonnant, le voleur qui avait redouté les regards des vivants, un mort le tenait enchaîné! Ses mains et ses pieds se trouvant cloués de la sorte, il resta immobile. Le matin, après avoir chanté les louanges de Dieu, les clercs sortirent de l'église et trouvèrent un inconnu qui tenait un mouton. Emportait-il cet animal, ou l'apportait-il à la bergerie, c'était à en douter. Mais bientôt le coupable confessa et son crime et le châtiment qu'il en essuyait. Tout le monde fut saisi d'admiration, en voyant que la vertu de l'homme de Dieu tenait le voleur enchaîné à son larcin. Aussitôt on se mit

à prier pour sa délivrance, et les prières des clercs obtinrent enfin, mais à grand'peine, que celui qui était venu ravir leur bien pût du moins s'en retourner les mains vides. Ainsi, après avoir subi une assez longue captivité avec son butin, le voleur eut la liberté de se retirer sans rien emporter (1).

PIERRE.

En nous instruisant par des prodiges aussi intéressants, Dieu nous montre parfaitement sa bonté paternelle à notre égard.

CHAPITRE XX

Saint Théodore (2), clerc habitué de l'église Saint-Pierre à Rome.

(VIe siècle.)

GRÉGOIRE.

Il existe encore des personnes qui ont connu Théodore, clerc habitué de l'église Saint-Pierre; il lui est arrivé une chose fort remarquable dont il a fait lui-même le récit. Une nuit qu'il s'était levé plus tôt que d'ordinaire pour rallumer les luminaires placés vers la porte, il était debout, selon

(1) Voyez le larron suspendu à la haie. (Livre 1er des *Dialogues*, ch. 3.)

Des voleurs sont enchaînés par une puissance miraculeuse, et trouvés le lendemain dans l'église où ils exerçaient des larcins sacriléges. (Boll., saint Vivent, 13 janvier.) Voyez le même fait dans la Vie de saint Maxime. (Boll., 8 janv., etc.)

(2) « A Rome, saint Théodore, mansionnaire de l'église Saint-Pierre, duquel saint Grégoire fait mention. » (Martyr. rom., 26 décembre.)

son habitude, sur un gradin de bois tout près de la lampe dont il alimentait la flamme. Soudain, en bas et sur le pavé, le bienheureux apôtre saint Pierre lui apparut, revêtu d'une étole blanche, et lui dit : « Mon ami, pourquoi vous êtes-vous levé de si bonne heure ? » A ces mots, il se déroba soudain à ses regards. Théodore fut saisi d'une grande frayeur ; toutes ses forces l'abandonnèrent, et il resta plusieurs jours sur son lit sans pouvoir se lever. Que voulait le bienheureux apôtre dans cette circonstance ? Son but était sans doute de montrer à ceux qui se dévouent à son service qu'il est sans cesse présent pour voir tout ce qu'ils font en son honneur, afin de leur en assurer la récompense.

PIERRE.

Ce que je trouve de merveilleux ici, c'est moins l'apparition de saint Pierre, que la maladie de celui qui en fut l'objet.

GRÉGOIRE.

Et pourquoi, mon cher Pierre, vous étonner de cela ? Avez-vous donc oublié que le prophète Daniel, après la grande et terrible vision qui le remplit d'épouvante, s'écria aussitôt : « Et j'ai été frappé de langueur, et j'ai été malade pendant plusieurs jours (1) ? » La chair ne peut comporter ce

(1) Daniel, 8-27. — C'était après la *vision* du bélier et du bouc, figures, l'une du roi des Mèdes et des Perses, l'autre du roi des Grecs.

Les Bollandistes citent plusieurs apparitions de saint Pierre. (Voyez la Vie de saint Jean de Puls..., 20 juin, et surtout la Vie de saint Dominique.)

qui est de l'esprit; aussi, lorsque l'esprit humain est élevé au-dessus de lui-même pour considérer des choses de cette nature, il est indispensable que ce corps de chair, incapable de porter le poids d'une si haute faveur, tombe en défaillance.

CHAPITRE XXI

Saint Abonde (1), clerc habitué de l'église Saint-Pierre.

(VIe siècle.)

GRÉGOIRE.

Il n'y a pas fort longtemps, un officier de l'église Saint-Pierre, nommé Abonde, se montra, au récit de nos anciens, si humble, si grave, si zélé dans le service de Dieu, que saint Pierre voulut témoigner par des miracles l'estime qu'il avait de sa personne. On voyait habituellement dans l'église du saint apôtre une fille frappée dans la région des reins d'une paralysie qui la réduisait à se traîner par terre, et à ramper sur ses mains. Depuis longtemps elle demandait à saint Pierre de vouloir bien la guérir, lorsqu'une nuit le saint apôtre lui apparut en songe, et lui dit : « Allez trouver l'officier Abonde, priez-le de vous rendre lui-même la santé, et il vous guérira. » La malade était bien assurée de la précieuse vision; mais elle ne con-

(1) « A Rome, saint Abonde (ou Acontius, selon d'autres), mansionnaire de l'église Saint-Pierre. » (Martyr. rom., 14 avril. Voy. les Boll., Usuard et autres martyr., 14 avril.)

naissait pas Abonde. Aussitôt de se traîner de tous côtés par l'église pour chercher qui était Abonde. Tout à coup elle le rencontre et lui adresse cette question : « Veuillez m'indiquer, mon Père, quel est le gardien Abonde. — C'est moi, » lui répondit-il. A l'instant elle répliqua : « Le bienheureux apôtre saint Pierre, notre pasteur et notre père, m'a envoyée vers vous pour que vous daigniez me délivrer de cette infirmité. — Si c'est lui qui vous envoie, levez-vous, » répondit-il ; en même temps il lui prit la main, la redressa et la rétablit dans son premier état. A dater de ce moment, tous ses muscles, tous ses membres se consolidèrent, à tel point qu'il ne resta plus aucune trace de paralysie.

Si nous entreprenions d'exposer tous les faits à notre connaissance qui se sont passés dans cette église, il nous faudrait, sans aucun doute, renoncer à tout autre récit. Aussi devons-nous revenir aux Pères les plus récents dont la sainteté a éclaté dans les diverses provinces d'Italie.

CHAPITRE XXII

Le religieux solitaire saint Ménas (1).

GRÉGOIRE.

Naguère un homme respectable menait une vie

(1) « Dans le pays des Samnites, saint Ménas, dont saint Grégoire pape rapporte la vie et les miracles. » (Martyr. rom., 11 nov. Voyez aussi Usuard, etc.)

solitaire dans le Samnium (1) ; Ménas était son nom. Beaucoup des nôtres l'ont connu, et il y a dix ans à peine qu'il est mort. Ce n'est pas sur la foi d'un seul garant que je vais raconter ses œuvres; j'ai presque autant de témoins de sa vie qu'il en est qui connaissent le Samnium.

Ménas ne possédait pour son usage que quelques ruches d'abeilles. Un Lombard voulut les lui ravir; le solitaire l'en reprit d'abord; ensuite le démon, ayant saisi le barbare, le tourmenta aux pieds de l'homme de Dieu. Cet événement rendit le nom de Ménas célèbre parmi les habitants de la province, et même chez les barbares ; personne n'osait entrer dans sa cellule sans éprouver une certaine frayeur.

Souvent les ours, accourus de la forêt voisine, essayaient de manger ses abeilles. Lorsqu'il les y surprenait, il les frappait de la férule qu'il avait habituellement à la main. Les bêtes féroces rugissaient sous ses coups et prenaient la fuite. Elles auraient à peine redouté le tranchant du glaive, et elles tremblaient à la vue d'une férule! Ne rien posséder, ne rien désirer en ce monde, telle était la vie et la tendance de Ménas. Venait-on lui faire des visites de bonne amitié, il cherchait à allumer dans les cœurs le désir de l'éternelle vie; connaissait-il les fautes de quelqu'un, il ne lui épargnait

(1) Aujourd'hui l'Abruzze ultérieure, au royaume de Naples.

pas la correction ; embrasé du feu de la charité, son zèle impétueux lui adressait des reproches foudroyants. Ses voisins, et même des personnes éloignées de son ermitage, avaient la coutume de lui envoyer leurs offrandes chaque semaine, à des jours déterminés : c'était pour le mettre en état d'offrir quelques présents aux visiteurs qui abordaient son ermitage. Un propriétaire nommé Cartère avait, dans le délire d'une passion coupable, ravi une personne consacrée au Seigneur, et contracté avec elle une union illégitime. A cette nouvelle, Ménas lui adressa, par l'intermédiaire des personnes qu'il en jugea capables, les réprimandes qu'il méritait. Cartère, qui sentait toute l'horreur de son crime, n'osa se permettre d'aborder l'homme de Dieu, dans la crainte de s'exposer à la rude correction qu'il infligait ordinairement aux pécheurs. Cependant il prépara ses présents et les mêla aux autres, afin qu'il les reçût, étant dans l'impossibilité de les discerner. Mais, lorsqu'on eut présenté collectivement toutes les offrandes, il s'assit en silence, considéra chacune d'elles d'un œil attentif; puis, après avoir démêlé et détourné toutes les autres, il connut par l'esprit de Dieu celles que Cartère lui avait envoyées, et les rejeta avec mépris, en disant : « Allez, et dites-lui : Tu as ravi son offrande au Seigneur du ciel et de la terre, et tu oses m'envoyer les tiennes ! Je ne les reçois pas, puisque tu as enlevé la sienne au Seigneur. » A ces paroles, tous ceux qui étaient présents furent saisis d'une grande crainte, en voyant

que l'homme de Dieu appréciait avec tant de lumière ce qui s'était fait en son absence (1).

PIERRE.

Je me figure que beaucoup de ces grands hommes auraient pu souffrir le martyre, s'ils se fussent rencontrés à l'époque des persécutions.

GRÉGOIRE.

Il y a deux sortes de martyres, mon cher Pierre: l'un est secret, l'autre est public. Bien que la persécution fasse défaut extérieurement, le mérite du martyre n'en existe pas moins au fond du cœur, lorsque, soutenu par une vertu généreuse, on brûle d'amour pour les souffrances. Que le martyre puisse exister sans souffrir ouvertement les tortures, c'est ce que nous affirme le Sauveur dans son Évangile. Lorsque les enfants de Zébédée, dont la vertu était encore si faible, demandaient au Sauveur les premières places de son royaume, il leur répondit: *Pouvez-vous boire le calice que je boirai moi-même* (2)? Après qu'ils eurent répondu: *Nous le pouvons*, il dit à tous deux: *A la vérité, vous boirez mon calice; mais pour siéger à ma droite ou à ma gauche, ce n'est pas à moi à vous l'accorder* (3). Que signifie le mot *calice*, sinon la coupe

(1) Il est aussi facile de discerner les offrandes d'un homme que de connaître les frauduleuses réticences des personnes qui veulent nous tromper. Or, cet esprit de révélation est fréquent parmi les saints. On sait que saint Pierre découvrit ainsi l'imposture d'Ananie et de Saphire. (Act., 5-2, 3.)

(2) Matth., 20-22.— (3) Au même ch., v. 23.— Voyez sur ce sujet l'Homélie 35 de saint Grégoire le Grand.

amère de la passion ? Or, il est incontestable que saint Jacques mourut par le martyre, et que saint Jean reposa doucement au sein de la paix de l'Église ; d'où il est donné de conclure qu'il y a un martyre sans souffrance extérieure, attendu que saint Jean, qui n'est pas mort par l'effet de la persécution, a bu, selon l'Écriture, le calice du Seigneur. Quant à ces hommes si fameux et si distingués dont nous avons parlé, pourquoi ne dirions-nous pas qu'ils auraient pu être martyrs, s'ils eussent vécu dans un temps de persécution ? Par là même qu'ils se sont défendus contre les embûches secrètes du démon, qu'ils ont aimé leurs ennemis en ce monde, qu'ils ont lutté contre tous les désirs de la chair, ils se sont immolés au Dieu tout-puissant sur l'autel de leurs cœurs, et, même au sein de la paix, ils ont conquis la palme du martyre. Une preuve manifeste de ce que nous avançons, c'est que des personnes dont la condition était obscure, la vie toute séculière, et le mérite si modeste qu'on ne les aurait jamais crues réservées à tant de gloire dans les cieux, ont remporté la couronne du martyre lorsque l'occasion s'en est présentée.

CHAPITRE XXIII

Quarante paysans égorgés par les Lombards,
parce qu'ils refusèrent de manger des victimes immolées au démon (1).

(Vers 579.)

GRÉGOIRE.

Il y a environ quinze ans que, sur le témoignage des personnes qui en ont été témoins, quarante paysans, tombés entre les mains des Lombards, se virent pressés de manger des viandes offertes aux idoles. Ils résistèrent courageusement et refusèrent positivement de toucher à ces mets sacriléges. Alors les Lombards, qui les avaient en leur puissance, se mirent à les menacer de la mort s'ils ne mangeaient des victimes immolées. Mais eux, préférant l'éternelle vie à cette vie présente et éphémère, restèrent inébranlables et périrent tous victimes de leur invincible constance.

Ne sont-ils pas des martyrs de la vérité, ces généreux chrétiens qui, dans la crainte d'offenser leur Créateur, ont mieux aimé finir leur vie par le tranchant du glaive que de manger des viandes défendues (2) ?

(1) « En Campanie, la mémoire de quatre-vingts martyrs que les Lombards mirent cruellement à mort parce qu'ils refusaient d'adorer une tête de chèvre, et de manger de la chair offerte aux idoles. » (Martyr. rom., 2 mars. Bolland., 2 mars.)

(2) Voyez le martyre du magnanime vieillard Éléazar : il mourut pour le même sujet. (2 Mach., 6-31.; 1 Cor., 10-28.)

CHAPITRE XXIV

Multitude de captifs immolés pour avoir refusé d'adorer une tête de chèvre (1).

(579.)

GRÉGOIRE.

A peu près à la même époque, les Lombards, après s'être saisis de quarante autres chrétiens, immolèrent au démon, selon leur coutume, une tête de chèvre, qu'ils lui offrirent en courant alentour et en chantant des airs abominables (2). D'abord ils l'adorèrent en s'inclinant devant elle, et pressèrent leurs prisonniers de lui rendre les mêmes hommages. Mais la majeure partie des captifs préféra conquérir la vie immortelle au prix de son sang, plutôt que de conserver à une telle condition une vie éphémère. Ainsi elle refusa d'obéir à ces ordres sacriléges, et ne daigna pas incliner devant la créature un front qu'elle avait toujours courbé devant son Créateur. Dans les violents transports de leur courroux, les barbares livrèrent au tranchant du glaive tous les captifs qu'ils ne purent entraîner dans leurs coupables erreurs.

(1) Voyez la note 1 du chapitre précédent. (Bolland., 2 mars, etc.)

(2) Ces Lombards n'étaient pas tous païens; mais la plupart étaient engagés dans l'hérésie d'Arius. Dans une lettre à Brunehaut, reine de France, saint Grégoire dit positivement que ces mauvais chrétiens se portaient à ces sortes d'idolâtries. (Saint Grégoire, liv. 7, lettre 5, indict. 1.)

Est-il étonnant qu'à l'époque d'une persécution ils eussent pu remporter la palme du martyre, ces fidèles qui, en se consacrant à de continuelles austérités dans la paix de l'Église, marchaient dans la voie étroite du martyre, lorsque les personnes qui paraissaient suivre, pendant des jours sereins, les larges voies du siècle, ont mérité de recevoir cette glorieuse couronne en un instant de persécution passagère (1)? Toutefois ce que nous disons de ces élus, nous ne prétendons pas en faire une règle applicable à tous les chrétiens. En effet, lorsque le feu de la persécution éclate, une foule qui, pendant la paix, ne paraissait digne que de mépris, obtient la gloire du martyre, tandis que ceux que l'on croyait dans l'Église animés d'un courage héroïque tombent de faiblesse et de crainte. Mais pour les fidèles reconnus et proclamés par nous capables du martyre, c'est une assertion que nous avançons en toute confiance, appuyés sur leur fin glorieuse. Comment auraient-ils pu tomber dans une persécution ouverte, ceux qui jusqu'à la fin de leur vie (et c'est une vérité incontestable) ont persévéré intérieurement dans leur invariable constance ?

PIERRE.

Ce que vous dites là est vrai; mais j'admire la

(1) La grande révolution de France (1793) confirme abondamment cette assertion de saint Grégoire. Alors des personnes dont la vie n'avait été rien moins qu'exemplaire, confessèrent généreusement la foi et donnèrent leur sang pour la cause de Jésus-Christ.

miséricordieuse sagesse de Dieu envers nous, indignes de tant de faveurs : il sait si bien enchaîner la fureur des Lombards, qu'il ne permet point à leurs prêtres sacriléges, vainqueurs des fidèles, pour ainsi dire, de persécuter en rien la foi des orthodoxes.

CHAPITRE XXV

Évêque arien frappé de cécité.

(Vers 573.)

GRÉGOIRE.

Les Lombards ont entrepris plus d'une fois, mon cher Pierre, de persécuter la foi catholique; mais le Ciel a opposé des miracles à leur fureur. Je n'en raconterai qu'un seul; je l'ai appris de la bouche de Boniface, religieux de mon monastère (1). Or, Boniface, si l'on excepte les trois ans qui viennent de s'écouler, s'est toujours trouvé avec les Lombards. Arrivé à Spolette, leur évêque, imbu des erreurs de l'arianisme et privé d'un local pour l'exercice de son culte, demanda une église à l'évêque de cette ville, afin de la consacrer à l'arianisme. Le prélat lui opposa un refus inébranlable. Alors l'hérétique qui était venu lui adresser ses sollicitations déclara que le lendemain il pénètrerait de vive force dans l'église de l'apôtre saint Paul,

(1) Le monastère de Saint-André de Rome.

située à quelques pas. A cette nouvelle, l'ecclésiastique chargé de veiller à sa garde courut aussitôt en fermer la porte à clef; puis, le soir, il en éteignit toutes les lampes, et se coucha dans la nef. Le lendemain, à l'aube du jour, l'évêque arien arriva, suivi d'une grande multitude, tout prêt à enfoncer les portes de l'église qu'il trouva fermées. Mais soudain la puissance divine les ébranle toutes à la fois; les serrures tombent, les portes du temple s'ouvrent toutes ensemble avec un affreux fracas, et une lumière, descendue du ciel, vient allumer les lampes éteintes la veille. L'évêque arien, disposé à employer la force pour pénétrer dans le saint lieu, est frappé d'un aveuglement subit et reconduit à son domicile par des mains étrangères (1).

Le prodige parvint à la connaissance de tous les Lombards de la contrée, qui n'osèrent plus désormais se permettre de violer les temples catholiques. La lumière avait été rendue à l'église Saint-Paul, précisément au même moment qu'elle avait été ravie au sacrilége arien, à l'occasion duquel on avait éteint les lampes; et c'était là un miracle bien capable de faire sur les esprits une salutaire impression.

(1) Élymas entravait la prédication de saint Paul; l'apôtre le frappa de cécité. (Act., 13-8.) — Un roi d'Irlande essuya le même châtiment pour avoir mal accueilli saint Kieran. (Boll., 5 mars, etc.)

CHAPITRE XXVI

Église arienne, à Rome, nouvellement consacrée au culte catholique.

(VI[e] siècle.)

GRÉGOIRE.

Je ne veux pas omettre les prodiges que la bonté divine fit éclater dans cette ville (Rome), il y a deux ans, pour la condamnation de l'hérésie arienne. Le peuple connaît une partie des faits que je vais raconter, l'autre a eu pour témoins oculaires et auriculaires le prêtre et les gardiens de l'église.

Une église des ariens, dans le quartier de la ville qu'on appelle Subure (1), était restée close; elle l'était encore il y a deux ans. Je jugeai à propos de la consacrer au culte catholique, en y plaçant des reliques des martyrs saint Sébastien et sainte Agathe; et c'est ce que nous fîmes. Nous entrâmes dans cette église à la tête d'un peuple immense, en chantant les louanges de Dieu. Pendant qu'on y célébrait les saints mystères, au milieu d'une foule compacte et entassée dans cet étroit local, quelques personnes placées en dehors du sanctuaire, sentirent courir de côté et d'autre, entre leurs jambes, un animal immonde. Chacun s'en aperçut et en fit part à ses voisins. Pendant ce temps-là le pourceau se dirigea vers les portes de l'église, excitant l'éton-

(1) Saint Grégoire, liv. 3, lettre 19.

nement de tous ceux parmi lesquels il passait; mais si on put le sentir, il fut impossible de le voir. La bonté divine fit éclater ce prodige afin de montrer à tous que cet hôte immonde *sortait* du temple (1).

Après la célébration des saints mystères, nous nous retirâmes; mais, la nuit suivante, un bruit affreux se fit entendre sur le toit de l'église; on eût dit que quelqu'un y courait de toute part avec fracas. Le bruit augmenta la nuit suivante; il devint tout à coup aussi bruyant et aussi terrible que si l'église entière eût croulé de fond en comble. Puis il cessa à l'instant, et l'ancien ennemi ne suscita plus d'inquiétude de ce côté; mais l'effroyable tintamarre qu'il avait fait entendre était la preuve qu'il ne sortait que malgré lui du saint lieu qu'il avait occupé.

Quelques jours après, tandis que le temps était parfaitement serein, une nuée descendit du ciel sur l'autel de cette église, le couvrit de son ombre, et remplit tout à la fois l'église d'une terreur et d'une odeur de suavité telles que, bien que les portes fussent ouvertes, personne n'osait entrer. Le prêtre, ceux qui étaient chargés du soin de l'église, ceux qui venaient célébrer les saints mystères, étaient témoins de ce spectacle et respiraient l'odeur de

(1) Le pape Adrien, écrivant à Charlemagne pour défendre le septième concile général, parle de ce miracle, arrivé dans l'église Sainte-Agathe (c'était son vocable), et assure que saint Grégoire la fit orner d'*images*, qu'on voyait encore de son temps.

ce parfum délicieux; mais ils ne pouvaient entrer.

Un autre jour, les lampes, qu'on y avait trouvées éteintes, furent allumées par une lumière céleste. A quelques jours de là, le sacristain les éteignit après la célébration des saints mystères, et sortit de l'église. Il y rentra un instant après, et trouva rallumées les lampes qu'il avait éteintes. Il s'imagina qu'il l'avait fait maladroitement, les éteignit avec soin et ferma l'église en la quittant. Mais trois heures après, lorsqu'il revint, il les trouva encore allumées : ce prodige avait sans doute pour but de montrer manifestement que cette église était passée des ténèbres à la lumière (1).

PIERRE.

Quoique nous soyons en proie à d'immenses tribulations, cependant les miracles étonnants que vous me racontez prouvent que notre Dieu ne nous méprise pas totalement.

GRÉGOIRE.

Je m'étais proposé de ne vous rapporter que ce qui s'est passé en Italie; voulez-vous néanmoins que, dans le but de mieux établir la condamnation de l'hérésie arienne, nous passions en Espagne dans notre entretien, pour revenir en Italie par l'Afrique?

PIERRE.

Allez où bon vous semblera : je me laisserai emmener et ramener avec joie.

(1) C'est-à-dire de l'hérésie arienne au culte catholique.

CHAPITRE XXVII

Le saint roi Herménigilde (1), fils de Lévigilde, roi des Visigoths,

tué par l'ordre de son père, à cause de son attachement à la foi catholique.

(586.)

GRÉGOIRE.

Beaucoup de personnes venues d'Espagne m'ont appris que le roi Herménigilde, fils du roi Lévigilde, converti par les prédications du vénérable Léandre (2), évêque de Séville, auquel je suis uni par les liens d'une ancienne amitié, avait quitté l'hérésie arienne pour embrasser la foi catholique (3). Son père, engagé dans l'hérésie d'Arius, employa les menaces et les promesses, la persuasion et la terreur, pour le replonger dans les ténèbres de l'hérésie. Il répondit avec une constance inébran-

(1) Le Martyrologe romain en parle en ces termes, sous la date du 13 avril : « A Séville, en Espagne, saint Herménigilde, fils de Lévigilde, arien, roi des Visigoths. Ce saint, ayant été mis en prison pour la confession de la foi catholique, et ayant refusé de recevoir la communion de la main d'un évêque arien aux solennités de Pâques, fut, par l'ordre d'un père perfide, frappé d'un coup de hache, et, roi et martyr, il échangea un royaume terrestre pour le royaume du ciel. » (Mart. rom., 13 avril.) Voyez au sujet d'Herménigilde, Mariana, *Histoire d'Espagne*, livre 5, ch. 12. — Grégoire de Tours, Henschenius, 12 avril, etc.

(2) C'est à saint Léandre, archevêque de Séville, que saint Grégoire adressa son Explication morale du livre de Job.

(3) Ingonde, épouse d'Herménigilde, et fille de Sigebert, roi des Francs, avait puissamment contribué à cette conversion.

lable qu'il ne pourrait jamais quitter la vraie foi, après l'avoir une fois connue. Lévigilde, irrité, lui ôta la couronne et le dépouilla de tous ses biens. Un traitement si dur ne put faire fléchir son courage; son père inhumain le fit jeter dans une étroite prison, et charger de fers au cou et aux mains. Alors le jeune roi Herménigilde se prit à mépriser les royaumes de la terre pour aspirer de tout l'élan de son âme au céleste royaume. Couvert d'un cilice, accablé de chaînes et gisant à terre, il conjurait avec ferveur le Dieu tout-puissant de fortifier son courage; plus il avait reconnu dans sa prison le néant des biens qui se peuvent ravir, plus il se sentait un généreux dédain pour la gloire d'un monde qui passe.

La solennité de Pâques étant arrivée, le perfide Lévigilde députa vers son fils, dans le silence d'une nuit profonde, un évêque arien, chargé de lui donner la sainte communion de sa main sacrilége, et de lui faire acheter à ce prix les bonnes grâces de son père. Mais, tout dévoué au Seigneur, le jeune confesseur accabla l'évêque arien de reproches justement mérités, et repoussa ses insinuations perfides; car, s'il était couché sous le poids de ses fers, intérieurement il se tenait debout, tel qu'une colonne, dans le calme d'une sécurité profonde. Lorsque l'évêque arien fut de retour, Lévigilde se livra à de violents transports, et aussitôt il envoya ses appariteurs pour tuer dans sa prison le généreux confesseur de la foi; ses ordres furent

accomplis. A peine les satellites furent-ils entrés, qu'ils lui fendirent la tête à coups de hache et tranchèrent le fil de ses jours. Ils ne purent lui enlever, après tout, que ce que l'héroïque victime avait constamment méprisé en sa personne.

Mais, pour manifester sa véritable gloire, le Ciel fit éclater plus d'un miracle. Auprès du corps de ce roi immolé pour sa foi, et d'autant plus véritable-*ment roi qu'il avait obtenu la couronne du martyre*, on entendit dans le silence de la nuit retentir le chant sacré des psaumes. On rapporte aussi que dans ce même moment on vit des lampes allumées. C'était pour montrer que ses mortelles dépouilles, telles que les reliques d'un martyr, devaient être à juste titre l'objet de la vénération des fidèles. Son impie et parricide père fut touché de repentir ; il déplora son crime ; mais ses remords ne suffirent pas pour lui obtenir la grâce du salut. Il reconnut la vérité de la foi catholique ; mais comme il redoutait de froisser sa nation par une profession ouverte, il ne mérita pas de l'embrasser. Les chagrins et la maladie l'ayant conduit au terme de sa carrière, il manda l'évêque Léandre, qu'il avait auparavant persécuté avec tant de rigueur, et lui recommanda instamment son fils Récarède, qu'il laissait plongé dans l'hérésie, afin que les exhortations du saint prélat opérassent en lui l'heureux changement qu'elles avaient produit dans son frère. Après cette recommandation il mourut. Alors, au lieu de suivre les égarements du roi son père,

Récarède marcha sur les traces du roi martyr son frère, renonça aux coupables erreurs de l'hérésie arienne, convertit à la vraie foi toute la nation des Visigoths, et refusa de recevoir sous ses étendards, dans toute l'étendue de son royaume, ceux qui ne craignaient pas de se constituer les ennemis de Dieu en restant infectés du venin de l'hérésie. Il ne faut pas s'étonner que le frère d'un martyr soit devenu le prédicateur de la vraie foi : les mérites du second obtinrent au premier la grâce de ramener dans le sein de Dieu une foule de personnes. Il importe de nous convaincre qu'une si belle entreprise n'eût pu se réaliser si le roi Herménigilde n'eût versé son sang pour la vérité; car il est écrit : *Si le grain de blé tombé en terre ne vient à mourir, il reste seul; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit* (1). Nous voyons se renouveler dans les membres ce qui a lieu dans notre chef. Parmi la nation des Visigoths, un homme est mort pour procurer la vie à une multitude. Un seul grain tombé dans une terre fidèle a fait surgir une riche moisson d'âmes qui ont obtenu la foi (2).

PIERRE.

C'est là une merveille d'autant plus saisissante qu'elle est arrivée de notre temps.

(1) Jean, 12-24.

(2) Voyez, touchant la conversion des Goths, la lettre de saint Grégoire. (Liv. 7, indict. 2.)

CHAPITRE XXVIII

Évêques d'Afrique, défenseurs de la foi catholique,

à qui les Vandales ariens coupèrent la langue,
et qui cependant ne laissèrent pas de parler aussi bien qu'auparavant (1).

(484.)

GRÉGOIRE.

Sous le règne de l'empereur Justinien, les Vandales, livrés à l'hérésie d'Arius, suscitèrent en Afrique une persécution furieuse et sanglante. Des évêques, persistant courageusement dans la défense de la vérité, furent forcés de comparaître en public. Perfides insinuations, flatteuses promesses, rien ne fut oublié par le roi des Vandales pour les pervertir et les engager dans l'erreur. Comme ses efforts étaient inutiles, il s'imagina qu'il pourrait les dompter par la violence des tourments. Plus d'une fois il leur avait imposé silence lorsqu'ils parlaient pour la défense de la vérité; mais ils ne s'étaient pas tus en face de l'hérésie : ils craignaient que leur silence ne passât pour une approbation tacite. Dans les transports de sa fureur, le roi leur fit couper la langue jusqu'à la racine. Mais, ô prodige connu d'une foule de vieillards! privés de leurs langues, ils parlaient pour la défense de la

(1) Énée Gaze, Procope, le comte Marcellin déposent en faveur de ce miracle, comme témoins oculaires. (Voyez Baronius, l'an 484 de l'empire de Justinien.)

vraie foi aussi bien qu'ils le faisaient auparavant à l'aide de cet organe.

PIERRE.

Voilà qui est extraordinairement étonnant, et il y a lieu d'en être surpris.

GRÉGOIRE.

Mon cher Pierre, il est écrit du Fils unique du Père céleste : *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu.* Puis l'Esprit saint ajoute, en parlant de sa puissance : *Tout a été fait par lui* (1). Pourquoi donc nous étonner, si le Verbe, qui a fait la langue, a pu former des paroles sans le secours de la langue ?

PIERRE.

Je goûte bien ce que vous dites.

GRÉGOIRE.

Pendant cette persécution, les évêques dont nous avons parlé se réfugièrent à Constantinople. Ce fut aussi à cette époque que je fus envoyé vers l'empereur pour traiter des affaires de l'Église. Or, j'y trouvai un évêque déjà fort âgé qui attestait les avoir entendus parler sans langue, si bien qu'ils ouvraient la bouche et s'écriaient : « Regardez bien : Nous n'avons point de langues, et nous parlons ! » Et alors, selon son témoignage, on apercevait, à la place de ces langues coupées jusqu'à la racine, une ouverture profonde qui se prolongeait dans l'intérieur du gosier. Cependant, quoiqu'elles

(1) Jean, 1-1.

fussent dépourvues de cet organe, leurs bouches articulaient des paroles pleines et entières.

Un de ces glorieux martyrs, étant tombé dans l'impureté, perdit à l'instant ce don miraculeux ; c'était un juste jugement de Dieu : celui qui n'avait pas su conserver sa chair dans la continence, ne devait pas proférer les paroles de la vérité sans une langue de chair.

Mais c'est assez de ces divers récits pour condamner l'hérésie arienne, revenons aux miracles qui se sont tout récemment accomplis en Italie.

CHAPITRE XXIX

Saint Eleuthère (1), serviteur de Dieu.

(VIe siècle.)

GRÉGOIRE.

Eleuthère, dont j'ai fait mention plus haut, était abbé du monastère de Saint-Marc-l'Évangéliste, situé à l'entrée de la ville de Spolette. Il a demeuré longtemps avec moi dans mon monastère de Rome, et c'est là qu'il a fini ses jours. Ses disciples racontaient que ses larmes avaient ressuscité un mort. Cet homme était doué d'une telle candeur et

(1) Voyez les chapitres 14 et 18 de ce livre. Voyez aussi la lettre du pape Adrien à Charlemagne, t. 7 des Conc. — « A Rome, saint Éleuthère, abbé, serviteur de Dieu, qui, au rapport de saint Grégoire pape, ressuscita un mort par le mérite de sa prière et de ses larmes. » (Martyr. rom., 6 septembre.)

d'une telle componction, que ses larmes, émanées d'un cœur si simple et si humble, devaient, sans aucun doute, exercer sur le cœur de Dieu un immense pouvoir.

J'en rapporterai un miracle que, sur mes instances, il me raconta lui-même avec simplicité. Un jour qu'il était en route, il ne se trouva point, sur le soir, d'hôtellerie pour loger, et il prit le parti de se rendre dans un monastère de religieuses. Là se trouvait un petit enfant que le malin esprit se plaisait à tourmenter toutes les nuits. Après avoir reçu l'homme de Dieu chez elles, les religieuses lui adressèrent cette prière : « Faites, notre père, que cet enfant passe cette nuit avec vous. » Eleuthère l'accueillit avec bonté, et lui permit de coucher avec lui. Le lendemain matin les religieuses s'informèrent soigneusement près du vénérable Éleuthère si l'enfant qu'elles lui avaient confié lui avait fait quelque peine. « Aucune, » leur répondit-il, fort surpris de leurs questions empressées. Alors elles lui découvrirent le mal auquel il était sujet ; elles lui apprirent que le démon ne le quittait pas une seule nuit, et le conjurèrent de l'emmener dans son monastère, parce qu'elles ne pouvaient plus supporter ses cruelles tortures. Le vieillard y consentit. L'enfant séjourna longtemps au monastère sans que l'ancien ennemi osât l'aborder. Sa guérison remplit le cœur du bon vieillard d'une joie excessive, et il dit en présence des religieux de son monastère : « Mes frères, le diable se jouait de

ces bonnes sœurs; mais depuis qu'il a eu affaire aux serviteurs de Dieu, il n'a plus osé porter atteinte à cet enfant. » A peine avait-il parlé, qu'à l'instant et dans un clin d'œil le démon se ressaisit de sa victime, et la tortura cruellement en présence des religieux. A cette vue, le vieillard poussa un cri de douleur. Pour essuyer ses pleurs, les frères essayèrent de lui prodiguer les consolations; mais il leur répondit : « Croyez-moi, il n'entrera pas aujourd'hui un morceau de pain dans la bouche de personne d'entre nous, avant que cet enfant soit délivré du démon. » Alors ils se prosternèrent contre terre, et ne cessèrent point de prier que l'innocente victime n'eût été affranchie de la tyrannie de Satan. Sa délivrance fut parfaite, et le malin esprit ne se permit plus de l'attaquer (1).

PIERRE.

Il me semble qu'il s'était glissé dans l'esprit du vieillard un petit grain de vanité, et c'est le motif pour lequel le Seigneur a voulu que ses disciples partageassent la gloire de ce miracle.

GRÉGOIRE.

C'est bien cela. Il ne pouvait seul porter le poids de ce prodige; il le répartit sur tous ses frères, et alors cette gloire ne fut plus pour lui un fardeau accablant.

J'ai personnellement éprouvé l'efficacité de sa

(1) Baillet et Godescard rapportent tous les faits renfermés dans ce chapitre. Voyez aussi les Bollandistes, sous la même date, 6 septembre.

prière. A la suite d'une opération douloureuse que j'avais subie au monastère de Saint-André, j'éprouvai de fréquentes et terribles oppressions qui, par intervalles, me conduisaient aux portes du tombeau ; c'étaient de ces accidents que les médecins appellent *syncopes.* Si les religieux ne m'avaient soutenu d'instants en instants en me donnant quelque nourriture, la respiration m'aurait manqué, et avec elle la vie m'aurait échappé totalement. Cependant la fête de Pâques arrivait. Le samedi saint, jour où tout le monde jeûne, même les petits enfants (1), je me vis dans l'impossibilité de le faire, et le chagrin, plus que la maladie, me jeta dans une mélancolie profonde. Mais la tristesse m'inspira une excellente résolution : ce fut de conduire l'homme de Dieu à la chapelle, et de le conjurer de vouloir bien m'obtenir, par ses prières auprès du Seigneur, la force de jeûner. C'est précisément ce que nous fîmes. A peine entré dans le lieu saint, l'homme de Dieu se prosterna humblement et se mit à prier avec larmes; puis, un instant après, il acheva sa prière et sortit. La bénédiction qu'il me donna fortifia mon estomac délabré : il oublia totalement et le besoin de manger et la maladie qui me travaillait. Je m'étonnai d'un état si différent du premier; lorsque je me rappelais mon infirmité, je ne retrouvais plus rien en moi de ce que

(1) On voit par là que l'usage de faire jeûner les petits enfants le vendredi et quelquefois le samedi saint, remonte à une époque reculée.

m'offrait ce souvenir. Me livrais-je aux occupations que réclamait la direction du monastère, j'oubliais totalement la maladie dont j'étais affligé, et quand celle-ci, encore une fois, me revenait à l'esprit, j'étais surpris de me trouver tant de force sans avoir pris de nourriture. Arrivé au soir, ma vigueur était si grande, que j'aurais pu, si j'eusse voulu, continuer mon jeûne jusqu'au lendemain.

C'est ainsi que j'ai fait personnellement l'expérience de la vérité des prodiges dont je n'ai pas été le témoin.

CHAPITRE XXX

Saint Amance (1), prêtre de la province de Toscane.

(Au VIe siècle.)

GRÉGOIRE.

Votre charité n'ignore pas quelle est la sainteté de Floride, évêque de Tibur (2), ainsi que son amour de la vérité. Or, il m'a raconté qu'il avait chez lui un prêtre d'une admirable simplicité. Son nom est Amance. Cet homme extraordinaire possède le pouvoir de rendre la santé en imposant, à l'exemple des apôtres, les mains aux malades. Si violente que soit la maladie, Amance n'a qu'à

(1) « A Tiferno, saint Amance, prêtre, illustre par le don des miracles. » (Martyrologe romain, 26 septembre. Voyez les Bollandistes.)

(2) Aujourd'hui Tivoli, dans les États de l'Église.

toucher celui qui s'y trouve en proie, et sur-le-champ le mal est dissipé. Il possède encore, a-t-il ajouté, un autre pouvoir également miraculeux. Rencontre-t-il un serpent, quelque furieux que soit le reptile, le saint homme trace sur lui le signe de la croix, et il est exterminé à l'instant ; la vertu de ce signe sacré, formé par le doigt de l'homme de Dieu, lui déchire les entrailles et le fait périr. Le reptile s'est-il retiré dans le trou d'un rocher, Amance fait à l'entrée le signe de la croix, et l'on retire aussitôt le serpent sans mouvement et sans vie.

J'ai eu à cœur de voir personnellement un homme revêtu d'une si grande puissance; on me l'amena, et je le fis séjourner quelque temps dans un hôpital, afin d'éprouver incessamment son pouvoir pour la guérison des malades. Or, il s'y trouvait un de ces aliénés que les médecins, appellent *frénétiques*. Une nuit, il se prit, dans son délire, à pousser de grands cris et à jeter, par d'affreuses clameurs, le trouble et l'épouvante parmi les autres malades. Personne ne put goûter un instant de sommeil, et le mal de cet infortuné augmenta celui de tous les autres. Alors le vénérable prêtre quitta son lit, s'approcha doucement de celui du frénétique, et fit sa prière en lui imposant les mains. Bientôt, voyant qu'il se trouvait mieux, il le prit avec lui et le mena à la chapelle, dans la partie supérieure de la maison. Là il pria pour sa guérison, en donnant à son zèle une libre carrière; après quoi il le ramena à son

lit, dans une santé parfaite. Dès lors le frénétique ne fit plus entendre de ces cris qui troublaient les autres et aggravaient le mauvais état des malades : le pauvre aliéné avait recouvré le parfait usage de sa raison. C'est le très-révérend évêque Floride, alors logé dans l'hôpital avec le prêtre Amance, et le garçon chargé cette nuit-là du soin des malades, qui m'ont donné les détails circonstanciés de cette guérison. Sur l'autorité de ce seul fait, ne pouvons-nous pas croire avec une entière assurance tous les autres prodiges qu'on raconte d'Amance?

PIERRE.

C'est un grand sujet d'édification que de voir des hommes opérer de telles merveilles, que de *contempler sur la terre la Jérusalem céleste* dans la personne de ses concitoyens.

CHAPITRE XXXI

Saint Maximien (1), évêque de Syracuse.

(VIe siècle.)

GRÉGOIRE.

Je ne crois pas devoir passer sous silence le miracle que le Dieu tout-puissant fit éclater en faveur

(1) « A Syracuse, saint Maximien, dont le pape saint Grégoire fait souvent mention. » (Martyrologe romain, 9 juin. Voyez dans les Bolland. sa Vie, par Octave Cajétan, jésuite.)

Le fait dont il s'agit se trouve consigné dans la lettre de saint Grégoire à saint Léandre, placée avant la préface de

de son serviteur Maximien, maintenant évêque de Syracuse, et alors abbé de mon monastère. Lorsque, par l'ordre du souverain pontife, j'étais à la cour de Constantinople, pour y prendre soin des affaires ecclésiastiques, le vénérable Maximien, cédant à son affection pour moi, m'y vint trouver avec quelques religieux. Lors de son retour à mon monastère de Rome, par une disposition merveilleuse et ineffable, il s'éleva sur la mer Adriatique une affreuse tempête qui manifesta tout à la fois, à l'endroit de Maximien et de ceux qui l'accompagnaient, la colère et la miséricorde du Seigneur. Soulevées par la violence des vents, les vagues en furie avaient rompu les mâts, emporté les voiles, ébranlé la construction tout entière et entr'ouvert le vaisseau de toutes parts. L'eau, pénétrant par ces ouvertures, envahit tout le navire jusqu'au tillac, si bien qu'on apercevait moins le vaisseau au milieu des ondes que les ondes au milieu du vaisseau. Effrayés aux approches, ou plutôt à l'aspect de la mort qui s'offrait à leurs regards, tous les passagers se firent leurs derniers adieux, reçurent le corps et le sang du Sauveur (1), et se recomman-

l'*Explication morale de Job*. Il existe plusieurs lettres de ce pontife à saint Maximien. Dans la lettre 17, liv. 5, indict. 13, saint Grégoire pleure la mort de son illustre ami.

(1) C'était l'usage, dans les premiers siècles de l'Église, de conserver et de porter avec soi la sainte Eucharistie dans les longues courses et les trajets périlleux. Saint Ambroise rapporte, au sujet de son frère Satyrus, un fait absolument semblable.

dèrent à Dieu en le conjurant d'accueillir leurs âmes dans sa bonté, puisqu'il livrait leurs corps à un si horrible trépas (1). Mais, après avoir fait peser sur leurs esprits une prodigieuse épouvante, le Ciel leur sauva la vie d'une façon non moins prodigieuse encore. Pendant huit jours le vaisseau, rempli d'eau jusqu'au pont, continua sa course sans s'abîmer sous les flots. Le neuvième il entra au port de Crotone. Tous les passagers qui montaient ce bâtiment avec le vénérable Maximien en sortirent sans avoir éprouvé aucun mal. Mais à peine le saint abbé eut-il quitté le vaisseau, à la suite des autres, qu'il s'engloutit dans le port même, comme si la descente des passagers l'eût surchargé d'un poids énorme. Ainsi, après avoir vogué plein d'hommes et plein d'eau, le navire, à la sortie de Maximien et de ses frères, n'eut pas la force, dans le port même, de porter l'eau sans les passagers. C'était pour montrer que s'il n'avait pu se soutenir sur les flots, une fois débarrassé de ceux qui le montaient, c'était évidemment la main toute-puissante de Dieu qui l'avait soutenu lorsqu'il était chargé.

(1) Voyez le diacre Jean, Vie de saint Grégoire, liv. 1, chap. 35.

CHAPITRE XXXII

Sanctule, prêtre de la province de Norsie.

GRÉGOIRE.

Il y a environ quarante jours que vous avez vu chez moi un homme dont j'ai parlé plus haut (1); c'est Sanctule, prêtre respectable par la sainteté de sa vie. Tous les ans il aimait à venir de la province de Norsie pour me visiter. Mais il y a trois jours, un moine de ce pays m'a causé la plus cuisante peine en m'annonçant la mort de ce respectable vieillard. Quoique je ne puisse me rappeler ses miracles sans que je sente couler de mes yeux des larmes de tendresse, toutefois je les raconterai sans crainte, parce que je les ai appris de prêtres de son voisinage, doués d'une grande vertu et d'une admirable candeur. Entre personnes qui s'aiment, la familiarité et l'affection inspirent une grande hardiesse, et plus d'une fois mes instances, pleines de tendresse, arrachèrent à Sanctule le secret de ses plus grands prodiges.

Un jour que les Lombards foulaient les olives au pressoir pour en exprimer l'huile, Sanctule s'y rendit une outre à la main, la sérénité sur le front,

(1) Voyez le chapitre 12 de ce livre. — Il est question du *bienheureux* Sanctule dans le Martyrologe d'Usuard, 15 décembre.

et la joie dans le cœur (1) ; il salua d'un air charmant les Lombards occupés à ce travail, leur présenta son outre, et leur demanda d'un ton impératif, qui ne sentait en rien la prière, de vouloir bien l'emplir. Mais les paysans, qui s'étaient consumés toute la journée en de vains labeurs sans avoir pu exprimer une goutte d'huile des olives qu'ils pressuraient, accueillirent fort mal sa demande et le chargèrent d'injures. L'homme de Dieu leur répondit d'un air encore plus gai : « Si vous me voulez du bien, emplissez ce vaisseau à Sanctule, après quoi il prendra congé de vous. » Les barbares, voyant d'une part que les olives ne donnaient aucun résultat, et que de l'autre l'homme de Dieu les pressait de remplir son vaisseau, entrèrent en fureur et se mirent à l'accabler d'outrages plus sanglants encore. Alors l'homme de Dieu, considérant qu'il ne coulait pas une goutte d'huile du pressoir, demanda de l'eau, la bénit devant tout le monde, et la jeta lui-même dans le pressoir ; de cette source bénite l'huile jaillit par torrents, et les Lombards, qui s'étaient d'abord épuisés en d'inutiles efforts, remplirent tous leurs vaisseaux sans en excepter celui de l'homme de Dieu, qu'ils remercièrent avec effusion d'être venu leur deman-

(1) La gaieté même dans les saints et les religieux voués par état aux austérités de la pénitence, n'est point un vice. On loue saint Macaire le Jeune, archimandrite de Nitrie, de ce que *son accueil était gracieux*, sa conversation *piquante*, ses exhortations *pleines d'urbanité*, etc.

Voyez Socrate, Sozomène, Théodoret, Pallade.

der de l'huile, parce qu'il avait procuré par sa bénédiction l'objet de sa demande (1).

Dans une autre circonstance, alors que la famine exerçait partout ses rigueurs, l'église de saint Laurent, martyr, avait été brûlée par les Lombards. L'homme de Dieu conçut le dessein de la restaurer: il prit à ses ordres des chefs et des ouvriers subalternes, à l'entretien desquels il lui fallait subvenir chaque jour et sans délai. Mais, sous l'empire de cette cruelle famine, le pain manqua, et les ouvriers se prirent à réclamer vivement leur subsistance, protestant que les privations ne leur laissaient plus de forces pour travailler. L'homme de Dieu répondit à leurs plaintes par des paroles de consolation et la promesse formelle de les satisfaire ; mais au fond il éprouvait de cruelles angoisses en se voyant dans l'impossibilité de réaliser ses engagements. Tandis qu'il promenait de côté et d'autre ses inquiétudes, il rencontra un four où les femmes du voisinage avaient cuit la veille; il s'inclina et se mit à regarder si elles n'y avaient point laissé quelque pain. Tout à coup il en vit un d'une grosseur surprenante et d'une extraordinaire blancheur; il le prit, mais sans vouloir d'abord le porter à ses ouvriers; il craignait de ravir ce qui peut-être appartenait à autrui, et de commettre une faute en se

(1) Outre les prodiges de ce genre dont nous avons déjà parlé au 1er et au 2e livre des Dialogues, voyez les mêmes faits dans saint Tillon (Boll., 7 janvier); dans les saints Valère et Rufin (Boll., 14 juin) ; dans saint Præject. (Boll., 25 janvier).

livrant au mouvement de sa charité. Ainsi il alla le montrer à toutes les femmes d'alentour, et s'informa si quelqu'une d'elles ne l'avait point laissé au four. Toutes celles qui avaient cuit la veille déclarèrent qu'il ne leur appartenait pas, et qu'elles avaient rapporté du four tous leurs pains sans exception. Transporté de joie, l'homme de Dieu s'en alla avec ce seul pain rejoindre ses nombreux ouvriers, et les exhorta à remercier le Seigneur. Il leur annonça qu'il leur avait procuré de quoi subsister, les invita sur-le-champ à prendre leur repas, et leur servit le pain qu'il avait trouvé. Après qu'ils se furent pleinement rassasiés, Sanctule recueillit plus de morceaux que le pain n'avait pu en produire. Il les leur servit le lendemain, et les morceaux qui restèrent surpassèrent encore en nombre ceux qu'il avait apportés. Pendant dix jours les maîtres et les ouvriers se nourrirent de ce seul pain ; chaque jour ils en mangeaient, et chaque jour il en restait encore assez pour le repas du lendemain : on eût dit que les morceaux se multipliaient au fur et à mesure qu'on en mangeait, et que la bouche des ouvriers reproduisait la nourriture même qu'ils absorbaient.

PIERRE.

C'est là un étonnant prodige, c'est un renouvellement merveilleux de la multiplication des pains opérée par notre Seigneur (1).

(1) Matth., 15-36. — Outre la multiplication des pains,

GRÉGOIRE.

Oui, mon cher Pierre, Celui qui, par le ministère de son serviteur, a nourri une foule d'ouvriers avec un seul pain, est précisément Celui qui a rassasié par lui-même cinq mille hommes avec cinq pains, Celui qui produit avec quelques grains de semence des moissons innombrables, Celui qui a fait sortir les semences mêmes du sein de la terre et a créé simultanément toutes choses de rien. Mais c'est assez admirer le prodige que le vénérable Sanctule a fait éclater par la puissance du Seigneur ; apprenez maintenant quelles vertus avait mises en son âme la grâce de Dieu.

Un jour, les Lombards tenaient enchaîné un diacre qu'ils avaient pris, et projetaient d'immoler leur victime. Sur le soir, l'homme de Dieu leur demanda sa délivrance et la grâce de la vie. Ils répondirent que cela leur était impossible. Assuré qu'ils avaient décidé la mort de cet infortuné, Sanctule les pria de vouloir bien lui en confier la garde. Ils lui répondirent sur-le-champ : « Nous vous le confierons si vous voulez, mais à condition que, s'il échappe, votre tête répondra de la sienne.» L'homme de Dieu accepta volontiers la proposition, et prit le diacre sous sa responsabilité. Au milieu de la nuit, alors qu'un profond sommeil enchaînait tous les barbares, Sanctule réveilla le captif et lui

opérée par le Sauveur, et connue de tout le monde, voyez celle dont il est parlé dans la Vie de saint Dominique. (Boll., 4 août).

dit : « Levez-vous, fuyez vite, et que le Seigneur vous délivre. — Fuir, mon père! je ne le puis, répliqua le diacre, qui n'avait point oublié l'engagement de l'homme de Dieu; car si je viens à fuir, soyez-en sûr, vous mourrez à ma place. — Levez-vous, fuyez, et que le Dieu tout-puissant vous délivre, » répondit le vénérable Sanctule en le pressant de se rendre à son invitation. « Pour moi, ajouta-t-il, je suis en la main de Dieu ; ils ne peuvent rien sur moi que ce qu'il leur permettra (1). » Le diacre prit la fuite, et sa caution resta au milieu des Lombards comme dupe de celui qu'il venait de sauver. Le lendemain, ceux qui avaient confié la garde du diacre au vénérable Sanctule vinrent lui réclamer ce dépôt. Sanctule répondit qu'il avait pris la fuite. « Eh bien ! lui dirent les barbares, vous savez parfaitement ce dont nous sommes convenus. — Oui, je le sais, répliqua le serviteur de Dieu avec intrépidité. — Vous êtes un brave homme, lui dirent-ils ; nous ne voulons pas vous faire endurer toutes sortes de tortures ; choisissez le genre de mort que vous voulez. — Je suis au pouvoir du Seigneur, répondit l'homme de Dieu, faites-moi subir la mort qu'il permettra. » Tous les Lombards alors présents décidèrent à l'unanimité qu'il aurait la tête tranchée, pour diminuer par une prompte

(1) Cet héroïque dévouement ne doit pas nous surprendre de la part d'un homme de Dieu : saint Raymond Nonnat échange sa liberté contre les chaînes des captifs; saint Vincent de Paul prend la place d'un galérien, etc... Voyez leurs Vies.

exécution la rigueur de ses souffrances. A la nouvelle que Sanctule, si révéré parmi eux à cause de sa rare sainteté, doit être mis à mort, tous les Lombards qui se trouvent dans ce quartier accourent avec la joie féroce qui les caractérise, afin d'assister à ce lugubre spectacle. Les troupes forment une vaste enceinte; on amène le serviteur de Dieu au milieu d'elles, et parmi tous les guerriers on en choisit un qui doit, sans faillir, abattre d'un seul coup la tête de la victime. Amené au milieu des soldats armés, l'homme de Dieu recourt aussitôt à ses armes; il demande qu'on veuille lui accorder quelques instants pour prier : ses vœux sont exaucés. Sanctule se prosterne et prie. Comme il prolonge sa prière, le guerrier choisi pour lui porter le coup de la mort le frappe du pied en lui criant : « Lève-toi, fléchis les genoux, et présente ta tête. » L'homme de Dieu se lève, s'agenouille, tend le cou; puis, voyant le glaive tiré du fourreau, il s'écrie, dit-on, à haute voix : « Saint Jean, recevez-le ! » Alors le bourreau d'élite, tenant le glaive nu, lève le bras en l'air de toutes ses forces afin de décharger un coup terrible; mais ce bras, il ne peut l'abaisser, il reste glacé, immobile, le glaive dressé vers le ciel ! Alors, ravie d'admiration, toute la multitude présente à ce lugubre spectacle change en des chants de louanges ses vœux sanguinaires, et conçoit pour l'homme de Dieu une vénération mêlée de crainte, tant éclate la sainteté d'un homme qui a enchaîné en l'air le bras de son bour-

reau ! On le prie de se lever, il se lève; puis on lui demande de guérir le bras du guerrier, il s'y refuse. « Je ne prierai jamais pour lui, dit-il, à moins qu'il ne me promette avec serment de ne jamais se servir de ce bras pour tuer un chrétien. » Le Lombard, qui avait perdu pour ainsi dire son bras en le levant contre Dieu, se vit contraint, en punition de son crime, de jurer qu'il ne tuerait jamais de chrétien. Alors l'homme de Dieu lui dit avec un ton plein d'empire : « Abaissez votre bras, » et il l'abaissa; puis il ajouta : « Remettez votre glaive dans le fourreau, » et il le fit à l'instant. A la vue de cette prodigieuse puissance, tous de lui offrir à l'envi des bœufs et des chevaux qu'ils avaient enlevés dans leurs pillages. Mais l'homme de Dieu refusa ces sortes de présents pour leur en demander d'autres d'un plus grand prix : « Si vous voulez m'accorder quelques faveurs, leur dit-il, remettez-moi tous les captifs que vous possédez, afin qu'en retour de votre obligeance je prie pour vous. » Sa demande fut exaucée : on le congédia avec tous les captifs, et par une disposition de la miséricorde divine, en s'offrant à la mort pour le salut d'un seul, un seul en a délivré plusieurs de la mort (1).

(1) Voyez saint Paulin, chapitre 1er de ce livre. Pour avoir pris la place du fils de la veuve, esclave chez les Vandales, Dieu daigna lui accorder la délivrance de tous les captifs : telle est la puissance, telle est la récompense de la vertu ! Sanctule, par l'efficacité de la prière, évite le coup mortel. Saint Martin détourne, par le signe de la croix, l'arbre qui va l'écraser dans sa chute.

PIERRE.

C'est là une grande merveille, et quoique je la connaisse déjà par d'autres récits, néanmoins, je dois l'avouer, toutes les fois qu'on me la raconte elle devient nouvelle pour moi.

GRÉGOIRE.

Sanctule ne doit pas être à ce sujet l'objet de votre admiration; mais considérez plutôt quel a été l'esprit qui a soutenu cette âme si simple et l'a élevée à un si haut degré de vertu. Où était son cœur lorsqu'il se détermina si généreusement à mourir pour son prochain, lorsqu'il sacrifia sa vie pour sauver la vie temporelle d'un de ses frères, et qu'il courba la tête sous le glaive menaçant? De quel brûlant amour n'était-il pas embrasé, ce cœur qui n'a point redouté la mort pour sauver un de ses frères! Nous savons, à n'en pas douter, que le vénérable Sanctule ne possédait pas très-bien les éléments des lettres humaines, et qu'il ignorait les préceptes du Seigneur. Mais, parce que la charité est l'accomplissement de la loi (1), son amour de Dieu et du prochain lui en a procuré l'entier accomplissement, et la charité a fait vivre au fond de son cœur ce dont il ne possédait pas extérieurement la connaissance. Peut-être n'avait-il jamais lu ces paroles de saint Jean au sujet du Sauveur : *De même qu'il a donné sa vie pour nous, de même devons-nous aussi donner notre vie pour*

(1) Rom., 13-10.

nos frères (1). Et ce sublime précepte de l'Apôtre, sa conduite plutôt que sa science a prouvé qu'il le connaissait! Comparons, s'il vous plaît, sa docte ignorance à notre ignorante science : la nôtre rampe à terre, la sienne s'élève dans les cieux. Nous tenons sur la vertu des discours stériles, et, semblables à des hommes placés entre des arbres chargés de fruits, nous aspirons leur parfum sans en manger. Mais Sanctule savait cueillir le fruit des vertus, quoiqu'il ne sût pas en les méditant en apprécier l'arome.

(1) 1 Jean, 3-16.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER LIVRE.

TABLE

DES MATIÈRES

LIVRE DEUXIÈME

LIVRE TROISIÈME

Tours. — Imp. Mame.